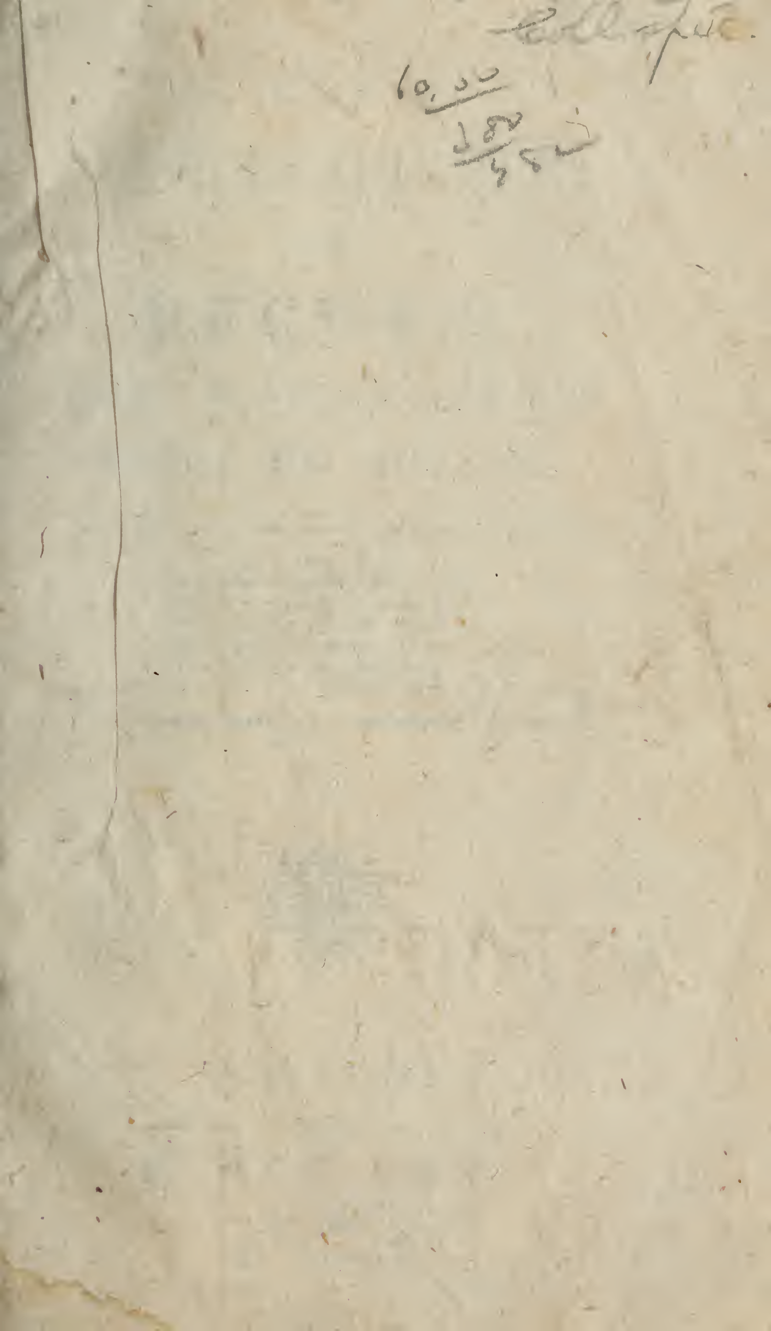






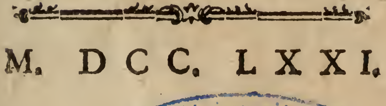
LES
SOIRÉES D'HIVER,
OU
RECUEIL
DE MORALITÉS
MISES EN ACTION.

Il vero condito in molli verſi
I più ſchivi allettando ha perſuaſo ;
Coſì a l' egro fanciul porgiamo aſperſi
Di ſoavi licor gli orli del vaſo ;
Succhi amari, ingannato, in tanto ei beve,
E da l'inganno ſua vita riceve.

Gieruſ. liber. cant. 1. ott. 3.



À LIÉGE.



M. DCC. LXXI.



A MONSEIGNEUR,

LE PRINCE

DE

GHISTELLES-RICHEBOURG,

Prince du St. Empire Romain, Grand d'Espagne de la première Classe, &c. &c. &c.

MONSEIGNEUR,

CE n'est pas à la naissance la plus illustre, au rang le plus distingué, ni aux titres les plus éclatans que j'ai

désiré de rendre l'hommage que vous daignez accepter aujourd'hui. J'ai désiré qu'il fût un tribut de vénération pour les vertus dont j'ai été témoin, & de reconnoissance pour les bontés dont vous m'honorez. Puissent, MONSEIGNEUR, puissent ces sentimens vous paroître aussi vrais & aussi sincères, qu'ils paroîtront justes à tous ceux qui jouissent de l'avantage de connoître votre ame.

J'AI l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR;

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur B*****

PRÉFACE.

LE Curé d'un petit Village lisoit l'Evangile du jour avec un Missel tout vermoulu ; à chaque mot que lui déroboit un trou de vermoulure, il substituoit le mot *Jesus* ; de sorte que le Seigneur du Village lui dit après la Messe ; „ M. le Curé, „ il me paroît qu'il est plus parlé „ de Jesus dans l'Evangile d'au- „ jourd'hui que dans ceux des „ autres jours ; du moins le mot „ *Jesus* s'y trouve bien souvent. „ Monsieur, Monsieur, répond „ le bon Curé, en tout cas ce „ mot-là en vaut bien un autre. „

LECTEUR, ce Conte est mon

Hiſtoire. On trouvera peut-être les mots d'*humanité*, de *bienfaiſance*, de *juſtice*, de *vertu*, d'*honnêteté* trop prodigués dans ce petit Recueil : Lecteur, ces mots-là en valent bien d'autres.



MORALE



LES

SOIRÉES D'HIVER.

L'AUTRE CANDIDE,

OU

L'AMI DE LA VÉRITÉ;

CONTE.

CHAPITRE PREMIER.

C'ÉTOIT un bon garçon que Candide; non pas celui qui étoit si amoureux de la belle Cunégonde de Thunder-ten-tronckh; mais un autre Candide qui vivoit trente siècles avant, & à plus de quatre cent

lieues de la Weſtphalie. Ce n'eſt pas que j'ai peur qu'on ne s'y trompe, & qu'on ne prenne notre Candide pour l'Optimiſte malgré lui; le Docteur Ralph y a mis bon ordre : mais il y a des lecteurs auxquels il faut rendre raiſon de tout.

NOTRE Candide nâquit dans un petit hameau de la Province de Che-Kiang à peu de diſtance de Hang-Cheu, vers le temps que Vu-Tſim, fils de Siao-ye, vingtième Empereur de la Dynaſtie de Xanga, rendoit la Chine heureuſe ſous des loix ſages & douces. Son père étoit un marchand de ſoie, dont les mûriers ne couvroient que deux lis de terrein, mais qui étoit riche, parce qu'il vivoit ſans faſte & ſans luxe; il payoit bien ſes ouvriers, faiſoit honneur à ſes obligations, & ne vouloit pas avoir de procès. Il étoit difficile à la vérité d'en avoir dans un pays où on ne mentoit preſque jamais : car un Mandarin qui avoit gouverné long-temps la Province, y avoit établi une loi qui a paſſé depuis dans quelques contrées des Indes, & en vertu de laquelle, tout homme qui avoit menti

une fois, étoit condamné à garder un ſilence éternel, & exclus à jamais des charges publiques. Auſſi la plus grande injure que l'on pût dire à quelqu'un de Che-Kiang, c'étoit de donner un démenti ; & ſi on en donnoit un, on étoit obligé, ſous peine de mort, de prouver la vérité de ſon accuſation; ſi on la juſtifioit clairement & ſans demi-preuves, le menteur étoit ſur le champ déclaré inhabile aux emplois publics & obligé de ſe taire ; mais l'accuſateur étoit condamné en l'amende, pour avoir été cauſe de la découverte d'un crime ſi bas.

C'ÉTOIT chez ce peuple ami de la vérité que vivoit Tzum-Kcheu, père de Candide : il y avoit long-temps que cet honnête-homme gémiſſoit de n'avoir pas d'enfans, lorſqu'enfin ſa compagne devint enceinte. Comme c'étoit alors la mode que les Fées ſe mêlaſſent de tout, Tzum-Kcheu en appella une aux couches de Xuam-Tzié ; elle ſe nommoit Sincère & avoit beaucoup de crédit à Che-Kiang. Dès que les premières douleurs ſe firent ſentir, la Fée fit quelques conjurations qui ſurprirent beau-

coup le bon-homme, & ayant marmoté à demi-voix quelques mots qu'il n'entendit pas, sa femme se trouva tout d'un coup heureusement délivrée. Sincère alors leva les yeux au ciel, & ouvrant son grand livre, elle y chercha le destin de l'enfant qu'elle nomma Candide. Après avoir feuilleté long-temps, elle lut cet oracle : » S'il reste dans son pays plus
» tard que jusqu'à l'âge de dix-huit
» ans, les malheurs les plus affreux le
» menacent ; & il ne pourra y rentrer
» qu'après avoir trouvé quelqu'un qui
» ne lui voudra pas de mal, après
» avoir entendu de lui la vérité.

Tzum-Kcheu & sa compagne pleurèrent beaucoup de la nécessité où ils étoient de perdre leur fils avant qu'il eût atteint dix-huit ans ; mais Sincère les consola en les assurant qu'elle veilleroit sur lui, & qu'elle le protégeroit toujours. Après cela, elle prit congé de l'honnête couple, en lui recommandant de donner à Candide une éducation digne du nom qu'il portoit.

Les bonnes gens ne pouvoient guères lui en donner une autre : il n'y

avoit à Che-Kiang alors, ni maîtres à danſer, ni écuyers, ni maîtres d'armes, ni maîtres de philoſophie ou de langues. Quand un enfant étoit parvenu à l'âge où on en pouvoit faire quelque choſe, on lui laiſſoit les graces libres & fières de la nature, au lieu de lui en donner d'empruntées, & quand les qualités extérieures manquoient à quelqu'un, on ne l'en aimoit & ne l'eſtimoit pas moins, pourvu qu'il fût homme de bien, & digne de ſes compatriotes par les qualités du cœur ; comme d'ailleurs à Che-Kiang on n'étoit pas obligé de ſe faire tuer pour effacer une inſulte, & qu'on ne laiſſoit pas d'avoir du courage, toute la gymnaſtique de la Province conſiſtoit à envoyer un enfant chercher ſon dîner à quelques lis de diſtance, ce qui les rendoit ſi robuſtes & ſi agiles, que le peu de chevaux qu'il y avoit dans le pays, ne ſervoient qu'à tranſporter des fardeaux ; chacun ſe contentoit de dire la vérité dans la langue du Pays, & on l'apprenoit bien, pour prévenir même juſqu'aux mal-entendus, qui, s'ils ne reſſemblent pas en tout au menſonge, font quel-

quefois autant de mal ; mais on n'en apprenoit point d'autre, parce qu'une langue ſuffit à qui ne veut tromper perſonne. Quant à la philoſophie, toute celle des Che-Kiangiens, étoit de faire le bien & d'aimer l'équité, & chacun l'enſeignoit à ſes enfans ; un bon père eût rougi que ſon fils eût appris d'un autre que de lui à aimer & à pratiquer la vertu.

Ce fut là l'éducation de Candide : il apprit de ſon père à ſe ſoumettre aux règles inflexibles & ſévères de la juſtice & de la vérité ; & l'exemple de ſa mère lui montra à y joindre les qualités ſociales, la douce humanité, la tendre bienfaiſance, l'amour des hommes & l'indulgence pour leurs défauts.

Candide ainſi élevé fut à dix-huit ans un jeune homme fort doux, fort franc, fort honnête, qui penſoit toujours ce qu'il diſoit, quand il parloit d'après lui-même, & qui diſoit ce qu'il penſoit quand on l'interrogeoit : il aimoit ſincérement la vertu, il la pratiquoit, & n'étoit point pour cela regardé comme un prodige, tant elle étoit commune à Che-Kiang. On pouvoit

juger par l'exemple de cette heureuſe Province, combien de vices étouffe le déſeſpoir de les cacher; & c'étoit-là le but que s'étoit propoſé le Sage qui avoit donné des loix à Che-Kiang.

NOTRE jeune homme déjà ſi digne de ſon Pays, ſoupira de la néceſſité de le quitter; Tzum-Kcheu l'avoit inſtruit de l'oracle de la Fée Sincère; il l'exhorta encore à ne jamais rien mettre en balance avec la vérité, pas même ſa vie ou ſon bonheur, il lui donna ſa bénédiction paternelle, mêla ſes larmes avec les ſiennes, lui ſouhaita un prompt retour & lui dit adieu.

UN bâtiment Tunquinois qui étoit à la rade de Hang-Cheu, & qui n'attendoit que le vent pour partir, ſervit à propos l'impatience que Candide avoit de quitter Che-Kiang pour commencer ſes épreuves. Le vent qu'on déſiroit s'étant enfin levé, on mit à la voile, & voilà Candide embarqué.



CHAPITRE II.

QUAND on est sur un vaisseau, c'est à peu-près à ce que j'imagine, comme lorsqu'on est sur une voiture publique ; on se tient des propos qui ne signifient rien, seulement pour faire connoissance ; & quand on doit aller loin ensemble, on cherche quelqu'un en qui on puisse avoir assez de confiance, pour s'y attacher plus particuliérement & lui parler à cœur ouvert.

LES passagers avec lesquels étoit Candide, étoient un vieux marchand de Kesho, une Coréenne qui alloit, disoit-elle, rejoindre son mari à Macao, un jeune militaire qui la cajoloit beaucoup, quoiqu'elle ne fut guère jolie, & un Bonze de la Secte de Combadaxi, que l'Empereur du Japon avoit bannie de ses Etats. Ce Prince avoit pour maxime, que s'il y avoit dans son empire un homme qui ne labourât point, ou une femme qui ne filât point, quelqu'un souffroit de froid, ou de faim. D'ailleurs, cette Secte, aveuglémeut soumise à un chef qui ne résidoit point dans

le Japon, avoit publié une doctrine horrible, dont plusieurs catastrophes avoient été les suites, & elle envahissoit les richesses de l'Etat.

CANDIDE au milieu de ces gens écoutoit leur conversation sans dire mot ; le Bonze ne tarissoit point sur les louanges de Combadaxi, & sur les maux terribles que la chûte de sa morale causeroit au Japon ; le marchand crioit beaucoup contre une banqueroute immense que les Combadaxiens avoient faite ; l'Officier ne leur pardonnoit pas trois assassinats dont leurs maximes meurtrières avoient été la cause ; la Coréenne, on ne sait pourquoi, applaudissoit à tout le mal qu'on disoit de la Compagnie.

LE Bonze se défendoit le mieux qu'il pouvoit, & s'en rapportoit souvent à notre jeune homme ; c'est ce qui arrive assez ordinairement à ceux qui savent se taire ; on les respecte, on les craint, on désire leurs suffrages, sans trop savoir pourquoi. Candide avoit un air équivoque & indécis, que les uns & les autres pouvoient expliquer en leur faveur.

On le pressa enfin de dire ce qu'il pensoit : je ne sais pas trop de quoi il s'agit, répondit Candide, mais il me semble que vous mettez trop de passion & de chaleur dans ce que vous dites contre cet homme & sa Secte ; elle peut-être aussi funeste, aussi dangereuse que vous le dites ; je n'en sais rien ; je n'en veux juger ni sur vos accusations, qui me semblent trop violentes, pour être tout-à-fait vraies, ni sur l'apologie que ce Bonze fait de son Institut ; elle me semble trop mal liée & trop foible pour y croire : mais ce que je sais, ce que je vois, c'est que cet homme est malheureux, persécuté ; comme tel il a droit à la compassion & au respect des ames sensibles & honnêtes : il y a de la cruauté, & de la bassesse à affliger un infortuné....... Candide n'en dit pas davantage, l'air mécontent de toute la compagnie, lui apprit qu'il ne trouveroit pas là l'homme à qui on pouvoit dire la vérité.

CHAPITRE III.

PENDANT la route, le Bonze, qui n'avoit pas été auſſi fâché que les autres de la tirade de Candide, & qui d'ailleurs paroiſſoit vouloir attirer ſa confiance & s'attacher à lui, le Bonze lui fit confidence qu'il avoit fait un diſcours qu'il vouloit envoyer au grand Daïro, par lequel il prétendoit prouver que ce Pontife Souverain devoit anathématiſer les Princes qui chaſſoient les Combadaxiens de leurs Etats, & délier leurs ſujets du ſerment de fidélité, ſous prétexte qu'il vaut mieux obéir à l'Etre des Etres qu'aux Puiſſances de la terre, & que tout eſt permis contre un Roi qui tyranniſe la conſcience de ſes Sujets, & chaſſe ceux qui la gouvernent. Quoi! mon Révérend Pére, dit au Bonze l'habitant de Che-Kiang, vous avez fait un diſcours en forme, pour prouver des propoſitions auſſi déteſtables, auſſi fauſſes, auſſi révoltantes que celles-là! Si vous en étiez convaincu devant le premier Mandarin de la Chine, il vous feroit étouffer comme un monſtre. Eh!

de quel droit, s'il vous plaît, osez-vous juger ainsi les Peuples & leurs Souverains ? Quoi ! vous prêchez une Religion de paix, de douceur, de justice, vous abhorrez le sang, dites-vous, & vos dogmes séditieux mettent à la main du premier fanatique, assez malheureux pour vous croire, un poignard levé sur le sein des Rois ! Vous me faites frémir. Notre Confut-zée, qui valoit bien votre Combadaxi, a dit en termes formels : *Ton Souverain est ton Père & ton Maître ; la soumission & l'amour sont l'hommage que tu lui dois ; ton sang doit couler pour lui au premier signal, parce qu'il est établi par la main de Dieu pour te commander.* Organes d'une loi sacrée ! voilà la morale que vous devez prêcher.

Le Combadaxien fut très-fâché de s'être montré à découvert à Candide : comme il craignoit qu'il ne l'accusât à Macao, où l'on ne croyoit pas à l'infaillibilité du grand Daïro, ni au droit qu'il prétend avoir de disposer des couronnes au nom de Tensio-Dai-Dzin, il résolut de le prévenir : il alla dire au Capitaine, que ce jeune homme ne

croyoit ni aux Thay-Bou, ni au Baume de vie du Sr. Lelievre, & qu'il soutenoit qu'on pouvoit sortir le premier jour de l'année, pourvu qu'il ne plût pas trop fort, & qu'il ne fît pas trop froid; c'est un impie, ajouta-t-il, & il est à craindre que le vaisseau ne submerge s'il y reste : il voulut ensuite engager le Capitaine à le relâcher dans quelqu'Isle déserte, pour éviter les malheurs que le ciel feroit tomber sur le vaisseau, si un pareil incrédule y restoit. Le Tunquinois, qui n'étoit pas superstitieux, répondit au Bonze, que la façon de penser du jeune passager ne lui donnoit pas le droit d'être cruel envers lui, & que s'il étoit vrai qu'il fût un impie, ce dont il se soucioit peu, c'étoit à la Divinité offensée à venger ses droits.

CET honnête homme fit plus; il avertit Candide de la haine que le Combadaxien paroissoit avoir conçue contre lui, & sans en savoir la cause, il lui conseilla d'y prendre bien garde, parce que, lui dit-il, la rancune des Bonzes & sur-tout des Combadaxiens est implacable, sourde & dangereuse. Le

Che-Kiangien ſentit toute la vérité de cet avis : Agramilda, c'étoit ainſi que le Bonze ſe nommoit, paroiſſoit lui faire plus d'amitié que jamais ; il invitoit ſouvent Candide à venir prendre avec lui d'excellent thé impérial dont il avoit fait proviſion : mais notre jeune homme, qui avoit appris que les ſectateurs de Combadaxi étoient de dangereux Apotiquaires, pénétroit les deſſeins d'Agramilda, en frémiſſoit, & ſe défioit également de ſes manières doucereuſes & de ſon thé. Bien lui en prit ; le Bonze avoit réſolu de l'empoiſonner, & ſans l'avis charitable du capitaine, c'en étoit fait de Candide, pour avoir dit la vérité.

CHAPITRE IV.

O SINCÈRE ! Sincère ! Quand trouverai-je celui qui entend une vérité déſagréable ſans ſe fâcher ? Quand pourrai-je retourner à Che-Kiang, & revoir mes bons compatriotes ? C'eſt ainſi que parloit Candide, en mettant pied à terre à Macao, où le vaiſſeau

arriva après une navigation courte & heureuſe.

La le Che-Kiangien ſe ſépara de ſes camarades, réſolu de faire quelque ſéjour dans cette Ville : le grand commerce qu'on y faiſoit y attiroit un nombre infini d'étrangers ; & parmi tant de peuples différens, Candide eſpéroit de trouver un homme à qui la vérité ne ſeroit pas odieuſe. Sincère lui avoit donné un taliſman, dont la vertu étoit d'inſpirer l'amitié & la confiance à la première vue ; j'ai oublié de le dire ; mais on ne peut pas ſonger à tout : notre jeune homme n'eut donc pas de peine à faire connoiſſance avec beaucoup de négocians que leurs affaires retenoient à Macao.

Parmi ceux avec qui Candide fit connoiſſance, il ſe lia plus particuliérement avec un homme d'environ cinquante-cinq ans, qui de l'Iſle de Formoſe étoit venu s'établir à Macao comme banquier. Ce banquier avoit un air de bonhommie & de probité qui annonçoit un homme vrai. Il débuta en effet avec le jeune voyageur par quelques bruſqueries qu'il croyoit des vérités :

celui-ci en fut fort aise, parce qu'il s'imaginoit bonnement qu'un homme qui aime à dire ce qu'il pense, entend volontiers des autres ce qu'ils pensent à leur tour, & il se promit bien de ne pas l'épargner à la première occasion. La femme du banquier, qui à l'âge de quarante-six ans qu'elle avoit, se croyoit belle encore, quoiqu'elle ne l'eût pas même été à vingt, faisoit beaucoup d'agaceries à Candide, dont l'air doux & naïf lui plaisoit. Candide y faisoit si peu d'attention, qu'elle fut obligée pour entrer en matière, de lui demander s'il n'avoit jamais aimé....... Non, Madame, & je ne veux jamais aimer qu'à Che-Kiang; c'est, m'a-t-on dit, le seul pays où les femmes soient bien sincères, & où elles ne fardent ni leurs sentimens ni leur visage. La Formosienne auroit rougi, si elle l'avoit pû, mais cette réponse la mit fort en colère. Son mari n'y avoit pas pris garde, & faisoit toujours beaucoup de caresses à Candide, qui de son côté y répondoit le mieux qu'il pouvoit. Candide qui avoit des remises sur Tchao-King, & qui n'avoit pas envie d'aller si-tôt dans cette

Ville,

Ville, ſongea que ſa nouvelle connoiſſance pourroit s'en accommoder, & lui en donner partie en argent, partie en autres remiſes ſur Louvo, où il avoit deſſein d'aller, après avoir paſſé quelque temps à Macao. Le banquier y conſentit, mais ce fut à un intérêt ſi haut, que Candide ne put s'empêcher de lui dire fort naturellement, qu'un Baniane (qui ſont les Juifs de l'Aſie,) le traiteroit mieux, & qu'à Che-Kiang on regarderoit comme un frippon celui qui feroit ainſi des affaires au denier quinze.

Il n'en fallut pas davantage pour que le Formoſien, qui aimoit mieux dire des duretés que d'entendre la vérité, ſe brouillât irréconciliablement avec Candide : il ſe fit auſſi des ennemis de toutes les connoiſſances qu'il avoit faites, parce qu'il ne put leur diſſimuler ce qu'il penſoit des petites fineſſes qu'il voyoit employer dans le commerce, où la bonne foi ſeule lui paroiſſoit devoir regner. Le Che-Kiangien ſe vit donc abandonné de tous ceux qui l'avoient d'abord accueilli, on ſe le montroit même au doigt comme un

homme dangereux, & bientôt il ne put plus voir plus perſonne.

CHAPITRE V.

CANDIDE cependant, ne dût-il jamais rentrer dans ſon pays, étoit bien décidé à ne jamais mentir ni flatter. Autant valoit s'impoſer la loi de ſe taire, mais enfin il faut bien remplir ſon ſort. Après tout, ſe diſoit-il, un Combadaxien, une folle, un fripon, ne ſont pas faits pour entendre une vérité déplaiſante ; leurs âmes communes & viles, n'ont rien qui les dédommage d'un défaut ou d'un vice démaſqué malgré leurs efforts. Un philoſophe, un ſage, un grand homme eſt le ſeul qui mérite d'entendre l'auſtère vérité.

EN réfléchiſſant ainſi, Candide ſe promenoit dans une plaine charmante à deux lis de Macao ; ſa rêverie l'éloignant inſenſiblement de cette Ville ſans qu'il s'en apperçût, il ſe trouva vers la fin du jour auprès d'une maiſon magnifique, ornée de jardins ſuperbes,

& entourée de campagnes fertiles & bien cultivées : des cabanes proprement enjolivées & répandues çà & là, montroient qu'un peuple nombreux & fortuné les habitoient. Des cultivateurs retournoient chez eux en chantant ; leurs femmes & leurs enfans les attendoient avec impatience, & les embrassoient à leur arrivée, comme s'il y avoit eu un an qu'ils ne se fussent pas vus. Le bon Che Kiangien étoit pénétré de joie de ce spectacle : ici, se disoit-il à lui-même, ici demeure un ami de l'humanité : sa main bienfaisante fait ici regner le bonheur : allons-le voir ; je trouverai sans doute avec lui la fin de mon exil.

Arrivé à une avenue qui menoit à la maison qu'il avoit admirée, Candide apperçut un jeune homme qui s'y promenoit un livre à la main, & dont l'air sensible & spirituel prévenoit en sa faveur. Candide s'avança vers lui & lui demanda à qui appartenoit la maison qu'il voyoit. Il faut, répondit le jeune homme, que vous soyez bien étranger, pour ignorer que c'est ici que le célèbre Elri-Vtao, le plus grand homme

qui ait illuſtré la Chine depuis Con-fut-zée, a fixé ſa retraite, & qu'il paſſe ſes derniers jours dans un repos philoſophique. Quoi! repartit Candide, c'eſt-là qu'habite l'Auteur de Peromé, de Reïza, d'Epiedo, de Zeirla, de la Rhéniade & de l'Ingénu! ce grand homme, ce défenſeur hardi des droits de la raiſon & de l'humanité! ce génie ſublime & fécond qui mérita d'être l'ami des Rois, & qui ſans doute leur fit entendre la vérité! oui, répondit le jeune homme, & ſa retraite eſt pour lui une occaſion d'exercer les vertus dont il a toujours recommandé la pratique; ſes vaſſaux ne ſont point foulés, le fruit de leurs ſueurs eſt à eux, ils en jouiſſent en paix, & c'eſt à Elri-Vtao qu'ils en ont l'obligation. Cet homme ſublime eſt l'appui des malheureux; les Laacs, les Er-Vſin ont trouvé en lui un protecteur, un père; leurs malheurs avoient fait trembler l'Univers, la bonté compatiſſante d'Elri-Vtao les a terminés: & moi qui vous parle, moi, j'étois jeune & ſans fortune; des envieux ne me pardonnèrent pas quelques ſuccès heureux dans la

carrière des lettres ; le malheur me poursuivoit, Elri-Vtao le sut, & m'offrit un azyle. Plus Candide entendoit louer Elri-Vtao, plus sa joie redoubloit, & plus il desiroit de le voir & de lui parler. Ah ! sans doute, disoit-il, un si grand homme entendra la vérité sans peine, & je retournerai à Che-Kiang.

PENDANT que Léaphar (c'étoit le nom de l'inconnu) occupoit ainsi Candide des éloges d'Elri-Vtao, ils marchoient vers la maison. Le Che-Kiangien avoit accepté avec reconnoissance l'offre d'être présenté, & sur ce que Léaphar lui demanda qui il étoit : mon nom est inconnu, dit Candide, & je désire qu'il le soit toujours ; j'aime la vertu & la vérité : c'est le seul titre que j'aie pour mériter l'honneur de voir & d'admirer Elri-Vtao. En parlant ainsi, Candide entra avec le secret frémissement qui agite une ame religieuse quand elle va adorer la divinité dans le temple qu'elle habite. Dès qu'Elri-Vtao vit notre jeune homme, le talisman de Sincère opéra, & il l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Candide ce-

pendant avoit peine à ſe remettre ; & ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il fut à ſon aiſe avec Elri-Vtao, qui l'engagea ſans peine à reſter quelques jours chez lui. Pendant le ſouper, on parla beaucoup de la tolérance, de l'humanité, de la ſuperſtition, des erreurs de l'hiſtoire, & des menſonges imprimés. C'étoit où triomphoit Elri-Vtao ; il eſt vrai qu'il ſe répétoit quelquefois, mais on l'admiroit toujours, mais on l'écoutoit toujours avec le plus grand plaiſir. Candide lui témoigna ſincérement qu'il le regardoit comme le génie le plus rare, comme la plus belle ame qui exiſtât ; que ſes écrits, que ſes actions le mettoient au deſſus de tout ; Elri-Vtao étoit fort-content du jeune homme.

CHAPITRE VI.

CANDIDE en ſe couchant diſoit : j'aurai bientôt des nouvelles de la Fée ma protectrice ; car quelque vrai que je ſois avec Elri-Vtao, je ne puis avoir que des choſes obligeantes

à lui dire; avec lui, les éloges sont le langage de la vérité. Cependant voyons jusqu'au bout.

Le lendemain Candide se fit introduire dans le cabinet d'Elri-Vtao; celui-ci lui fit encore plus d'amitiés que la veille, & ayant fait quelques questions au Che-Kiangien, celui-ci lui raconta naïvement tout ce qui lui étoit arrivé. Vous n'avez pas encore essuyé de grands malheurs, lui dit le sage vieillard, mais attendez-vous à tout, si vous voulez dire la vérité aux grands, & à tous ceux que la flatterie a gâtés. Oh! reprit Candide, j'espère que je n'aurai plus besoin de faire de nouvelles recherches, & que mon retour à Che-Kiang ne sera plus long-temps différé. Si quelqu'un peut entendre la vérité, c'est un sage qui a éclairé l'univers. La louange à part, reprit Elri-Vtao, (& cependant je suis plus sensible aux vôtres qu'à celles de qui que ce soit) je vous dirai qu'en effet j'aime la vérité, & que je regarderois comme un homme bien vil, comme un traître, comme mon ennemi, celui qui mentiroit pour me flatter. Tant mieux, tant

mieux, disoit toujours Candide.

Au bout de quelques jours la confiance fut parfaitement établie entr'eux deux. Elri-Vtao dit à notre jeune homme qu'il avoit fini une Tragédie qu'il vouloit envoyer à Pekin, & qu'il le prioit de lui en dire son sentiment. Surtout, ajouta t-il, dites moi ce que vous pensez, & ne me flattez pas. Je vous aurai plus d'obligation de me montrer les défauts de ma pièce, que d'en louer les beautés, s'il y en a.

Elri-Vtao lut ensuite sa pièce à Candide, qui l'écouta d'un bout à l'autre, avec plus d'attention que de plaisir. Quand il eut fini, Candide lui dit sans détour que la fable de sa pièce étoit à peu près la même que celle d'une autre Tragédie qu'il avoit donnée quelque temps avant, que l'intérêt, les situations & le dénouement étoient précisément les mêmes; au reste, ajouta le sincère jeune homme, vous avez voulu, ce semble, peindre les mœurs des Chestys & des Sparnes, mais qu'il y a loin de là à la peinture forte & vraie que, dans un autre ouvrage, vous avez faite des Chinois & de leurs vainqueurs!

pour le ſtyle & la verſification, je vous avoue que je ne vous y reconnois pas, & ſi vous en croyez ma franchiſe, vous ne donnerez pas cette pièce au public. Votre nom la garantira d'une chûte décidée; mais il n'y a que le ſuccès le plus grand, le plus brillant, qui ſoit digne de la réputation d'Elri-Vtao. Il y a ſans doute des beautés de détail; mais ce n'eſt pas par là que l'Auteur de Peromé, de Réïza & de de Miſaméris doit être admiré.

Si les grands hommes étoient ſans foibleſſe, cette critique honnête & juſte auroit étoit bien reçu d'Elri-Vtao; il y étoit ſi ſupérieur par vingt triomphes éclatans & mérités, que la ſincérité de Candide n'auroit pas dû lui déplaire: mais les applaudiſſemens de toute l'Aſie, dont Elri-Vtao jouiſſoit à toutes ſortes de titres, depuis plus de quarante ans, l'avoient rendu trop ſenſible à la plus légère cenſure. Il commença par accabler Candide de plaiſanteries amères & piquantes, & il finit par le mettre à la porte. Candide s'en retourna triſtement à Macao, en plaignant un ſi grand homme de n'être pas au-deſſus

des foibleſſes de l'humanité, & pénétré de douleur, non du tort qu'Elri-Vtao avoit avec lui, mais de ſe voir arracher l'eſpoir dont il s'étoit flatté de revoir bientôt ſa patrie.

CEPENDANT il ne pouvoit reſter à Macao où ſa réputation le faiſoit fuir de tout le monde : il partit pour Tchao-King, où il étoit forcé d'aller recevoir ſes lettres de change, & après y avoir reſté deux jours, il monta ſur une jonque Japonoiſe qui devoit relâcher à la Cochinchine, d'où il ſe mit de ſuite en route pour le Royaume de Laos.

CHAPITRE VII.

ON y célébroit alors l'une des deux plus grandes fêtes de l'année. Le Roi de cette petite partie de l'Aſie autrefois tribulaire de la Chine, ne montroit ſon auguſte viſage à ſon peuple que deux fois par an, & le peuple en témoignoit ſa joie par des divertiſſemens qui duroient huit jours. Lorſque Candide arriva dans la première ville de ce Royaume, il vit toutes les rues parées de tapis &

jonchées de fleurs : mais il remarqua que ces fêtes étoient pour le Mandarin de la Province un prétexte d'exiger des préſens, dont ils rendoient une partie au Roi ; il vit même conduire en priſon par ſes ordres, un pauvre homme chargé d'enfans, qui ayant à peine du pain à leur donner, n'avoit pû contenter l'avarice de ce Magiſtrat; tout le monde plaignoit cet infortuné ; Candide ſeul oſa reprocher au Mandarin ſon injuſtice & ſa dureté : le Mandarin l'écouta à peine, & lui tourna le dos, en ordonnant à ſa ſuite d'écarter cet inſolent. Chacun ſait que les Mandarins de Laos ſont exactement obéis: Candide pour prix de ſa ſincérité, reçut une volée de coups de bâton, & il auroit été aſſommé, ſi la foule qui ſuivoit le Mandarin, n'avoit favoriſé ſon évaſion.

Le jeune voyageur n'eut rien de plus preſſé que de quitter cette Ville où ſa franchiſe étoit ſi mal payée, & il s'avança juſqu'à Landjam, Capitale de l'Empire. Tout y rétentiſſoit des louanges du Prince qui y régnoit alors; il venoit, ſuivant la coutume, de faire publier un

Edit ſolemnel par lequel il déclaroit qu'il étoit permis à tous ceux qui étoient dans ſes Etats, de venir aux pieds de ſon trône lui dire une vérité. Candide enchanté de cela, tourne ſes pas vers le Palais, entre dans la ſalle d'audience, & écoute ceux qui devoient parler avant lui. L'un exaltoit la juſtice du Monarque, l'autre ſa bienfaiſance, celui-ci louoit ſa valeur qui faiſoit trembler le Tunquin & le Pégu, celui-là ſon amour pour les arts & les ſciences: un Poëte avança, & lue une Ode où après avoir invoqué la vérité, il faiſoit du Roi le héros le plus accompli; tous reçurent des préſens, & le deſpote crut d'avoir entendu la vérité. Quand le tour de Candide fut venu, il prit la parole en ces termes: Un Roi équitable & bienfaiſant ne doit pas ſouffrir que ſes ſujets ſoient foulés, écraſés, maltraités par ceux à qui il confie une partie de ſon autorité: il eſt leur père, il doit veiller au bien de ſes enfans, il eſt coupable du mal qu'on leur fait, même quand il l'ignore, parce qu'il ne lui eſt pas permis de l'ignorer. J'ai vu à Koraï un Mandarin qui a traité indignement un de

tes sujets, parce qu'il refusoit de satisfaire à une exaction ; & parce que moi étranger, moi qui étois sous ta protection dès que j'ai mis le pied dans ton Empire, je lui ai reproché son inhumanité, il m'a fait essuyer le plus infâme châtiment. Je demande justice, non pour moi, mais pour ce pauvre homme que j'ai vu traîner dans les cachots malgré son innocence, malgré les pleurs de sa femme & les cris de ses enfans.

Le Monarque à ce discours fronça le sourcil ; & il balança quelque temps sur le parti qu'il devoit prendre. Parmi les courtisans, les plus modérés trouvèrent seulement que l'étranger étoit bien téméraire, d'autres le prirent pour un fou, & le plus grand nombre le décida coupable de lèze-Majesté. On remarqua même, que contre l'antique usage du Royaume de Laos, il n'avoit fait que cinquante génuflexions au lieu de cinquante une, & on conclut qu'il méritoit la mort. Le Roi se contenta de le faire chasser ignominieusement de son Palais, & de lui ordonner sous peine de la vie de sortir de ses Etats dans l'instant, & on loua prodigieusement sa

clémence, ce qu'il prit encore pour une vérité.

CHAPITRE VIII.

LIVRÉ aux plus triſtes réflexions, Candide prenoit le chemin du Tunquin & commençoit à déſeſpérer du ſuccès de ſes épreuves. Quoi! diſoit-il, il n'eſt donc perſonne qui puiſſe entendre la vérité! les Rois, & ceux à qui l'Univers donne le nom de ſages la haïſſent, & regardent comme leurs ennemis ceux qui la leur montrent. O Tzum-Kcheu! ô Xuam-Tzié! ô mon pays! je ne vous reverrai donc plus!

AU bout de quelques jours de route, le Che-Kiangien ſe trouvant dans un chemin que cotoyoit un petit bois, entendit dans ce bois un bruit d'armes qui l'y fit courir: il vit un homme richement vêtu qui ſe défendoit vaillamment contre trois aſſaſſins, qui l'attaquoient avec fureur. Candide avoit à ſon côté un cimeterre qu'il n'avoit jamais tiré du foureau; mais ſa bravoure ſupplée au défaut d'expérience: il tombe

avec impétuoſité ſur les meurtriers, fend la tête du plus acharné des trois, & malgré deux bleſſures qu'il reçoit preſque au même temps des deux autres, il les met au fuite aidé de l'inconnu, qu'un ſecours venu ſi à propos rempliſſoit d'un nouveau courage. Ce dernier s'appercevant que notre jeune homme étoit bleſſé, le preſſa de prendre avec lui le chemin du Château qu'il habitoit à peu de diſtance du bois: en chemin Tongluck, c'eſt ainſi que ſe nommoit le Tunquinois, lui conta par quelle avanture il avoit couru un ſi grand danger. Après avoir ſervi notre Empereur pendant dix ans contre le Roi du Pégu, dit-il à Candide, après avoir mangé la moitié de mon bien au ſervice & reçu trois coups de ſabre dont je me reſſentirai toute ma vie, je me retirai ici avec cette petite breloque que vous voyez à mon cou, & trente barres d'argent de penſion qu'on ne me paie point: je m'ennuyai de ma ſolitude au bout de ſix mois, & j'épouſai il y a huit ans une jeune perſonne bien née, & ſans fortune: j'avois vécu avec elle en aſſez bonne intelligence; mais

il y a environ trois mois que j'ai fait connoiſſance avec un Tanſi qui demeure dans le voiſinage, & qui me donne de grandes inquiétudes. Vous ſavez que les Tanſis ſont dans le Tunquin des gens inſtruits qui ſont revêtus d'un certain grade, & ils y ont beaucoup de crédit. Oraïcko, c'eſt le nom de ce Docteur, eſt d'une figure agréable, d'un eſprit inſinuant; il ſe ſert de ces avantages pour plaire aux femmes & pour en faire accroire aux hommes. Ma femme a montré beaucoup de goût pour ſes inſtructions; il commençoit à prendre dans ma maiſon un ton de maître; cela m'a déplu; je le leur ai dit à l'un & à l'autre, & j'ai tâché de bannir Oraïcko de chez moi. J'y ai réuſſi: il ne s'y eſt plus montré, mais l'ayant rencontré il y a quelques jours chez un de ſes voiſins avec qui je chaſſe quelquefois, il s'aviſa de me faire quelques mauvaiſes plaiſanteries ſur ce qu'il appelloit ma jalouſie; je n'y fus pas inſenſible, & je le priai de ſe taire; il continua cependant, & me pouſſa tellement à bout que je manquai de patience & lui donnai des coups de bâton.

Il

Il ſortit en me faiſant beaucoup de menaces ; je m'en moquois, parce que je le connois pour l'homme le plus peureux qu'il y ait ; mais ſans vous, mon cher libérateur, j'aurois éprouvé que rien n'eſt plus à craindre que le reſſentiment d'un lâche.

En achevant ces mots, Tongluck & Candide ſe trouvèrent à la porte d'une maiſon d'aſſez belle apparence : ils y entrèrent, mais quelle fut la ſurpriſe du Tunquinois de la trouver déſerte ! ô ciel ! s'écria-t-il en frémiſſant, ma femme eſt donc complice d'Oraïcko ! la perfide Azira eſt d'intelligence avec lui, & les traîtres ont ſéduit toute ma maiſon ! Tongluck outré de rage, parcourt tous les appartemens, voit qu'on avoit emporté tout ce qu'il avoit de plus précieux ; & dans la chambre de ſa femme il trouve deux lettres auxquelles le trouble de ſa fuite avoit empêché qu'elle ne prît garde. Il les lit, il y voit la preuve d'une trahiſon qui le couvroit de honte. L'excès de ſon malheur ſervit à le tranquilliſer ; en voyant combien ſa femme s'étoit rendue mépriſable, il parvint aiſément à la mépriſer.

CHAPITRE IX.

CANDIDE ne pouvoit concevoir de pareilles horreurs : il en étoit ſtupéfait, & ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'il put chercher quelques mots de conſolation. Il s'intéreſſoit au Tunquinois, il s'y ſentoit attacher: toutes les belles ames voient un ami dans un infortuné, & ſur-tout quand elles ont fait quelque choſe pour lui. Ne nous ſéparons point, dit-il au Tunquinois; mon ſort m'oblige à voyager, voyageons enſemble : ces lieux ne peuvent que vous offrir de triſtes images, & les ſouvenirs qu'ils vous rappelleroient à chaque inſtant, ne ceſſeroient de déchirer votre cœur. Partons, vous trouverez en moi l'amitié qui peut adoucir tous les maux; le temps & la raiſon feront le reſte.

TONGLUCK y conſentit volontiers : quelques jours lui ſuffirent pour vendre tout le bien qu'il avoit dans un pays où il ne vouloit plus ſe montrer; & ils étoient prêts à partir, lorſque Candide tomba malade.

On ne peut exprimer avec quels ſoins & quelles attentions le Tunquinois s'empreſſa à procurer au jeune Che-Kiangien les ſecours que ſa ſituation lui rendoient néceſſaires. Sa reconnoiſſance & ſon amitié conſoloient Candide & de ſa maladie & de ſes peines paſſées ; la ſeule choſe qui l'inquiétât, c'étoit d'être forcé de ſuſpendre ſes épreuves, & de voir reculer l'eſpoir de ſon retour à Che-Kiang.

Un Médecin, que Tongluck envoya chercher, & qui arriva avec toute ſa ſuite meurtrière, ne contribua pas à ſatisfaire l'impatience que Candide avoit de ſe mèttre en chemin : pour ſe donner le temps de le guérir ſelon les règles, il fit durer la maladie beaucoup plus qu'elle n'eût fait ſans ſes remèdes : enfin Candide qui n'y pouvoit plus tenir, lui demanda ingénument s'il connoiſſoit quelque choſe à ſon mal ; la réponſe du Docteur fut ſi ridicule, que Candide qui ne lui avoit preſque pas parlé juſqu'alors, lui dit nettement qu'il étoit un ignorant, plus propre à ennuyer ſes malades qu'à les guérir ; & cela étoit vrai. Le Médecin, à qui les louanges

de quelques femmes avoient fait croire qu'il étoit le premier homme du monde, fut fort piqué des discours de Candide & crut se vanger en l'abandonnant.

POUR cette fois, la vérité fut utile au Che-Kiangien; il ne voulut plus entendre parler de Médecins, & les remèdes n'étant plus un obstacle aux efforts de la nature, notre jeune homme en fort peu de jours se trouva guéri & en état de partir.

CHAPITRE X.

LE jeune Che-Kiangien mouroit d'envie d'éprouver si Tongluck son bon ami pourroit entendre sans aigreur des vérités contraires à ses préjugés : tantôt il espéroit qu'un homme capable des sentimens de l'amitié la plus forte, & d'ailleurs plein d'honneur & de probité, ne s'offenseroit pas de sa sincérité; & tantôt il craignoit de perdre son ami s'il étoit trop vrai à son égard. Cette considération pouvoit seule engager Candide sinon à trahir la vérité, du moins à la retenir quelquefois cap-

tive : Tongluck & lui partirent donc de Kesho en bonne intelligence, & elle dura juſqu'à leur arrivée à Louvo.

Ils entrèrent dans cette grande Ville au moment où un Enchanteur Cochinchinois venoit de faſciner tous les yeux; il avoit établi un bureau où il diſtribuoit du papier pour de l'argent, & il faiſoit accroire aux Siamois que ce qu'il donnoit valoit mieux que ce qu'il recevoit en échange. Par un effet de ſon pouvoir magique, tout ce qui annonce la plus grande opulence, tout le brillant du luxe étoit étalé de toutes parts dans Louvo. Toutes les têtes étoient tournées, & tous les rangs confondus. L'un s'aſſeyoit dans le palanquin que ſon père avoit porté autrefois, & regardoit d'un air fier celui qui l'occupoit jadis; l'autre trouvoit bourgeois l'hôtel dont il avoit été portier, & y faiſoit cinquante mille ti de dépenſe pour le rendre habitable; celui-ci, qui n'avoit pas de ſouliers l'année précédente, tâchoit d'éblouir par ſon faſte exceſſif ceux qui s'en ſouvenoient; celui-là, raſſaſié de richeſſes, ne deſiroit plus qu'une généalogie qui purifiât la ſource

de ſon ſang ; enfin, la fortune ou plutôt l'Enchanteur avoit tout renverſé, & tel étoit l'acharnement pour ſes billets, que tout le monde alloit lui porter ſon argent pour en avoir.

CANDIDE étonné de l'enthouſiaſme qui agitoit tout Louvo, ſe fit informer des événemens qui le cauſoient : quelqu'un le lui expliqua, & Candide ne ſut pas plutôt de quoi il s'agiſſoit, qu'accoutumé à dire ce qu'il penſoit, il fit des réflexions fort ſenſées & fort véridiques ſur l'aveuglement des Siamois, & ſur le peu de réalité des bienfaits de l'Enchanteur Cochinchinois ; il chercha même charitablement à détromper celui qui lui en parloit, & qui étoit fort engoué des papiers magiques : malheureuſement pour le jeune voyageur il fit ces réflexions trop haut, dans un endroit où vingt perſonnes l'écoutoient : un eſpion du Gouvernement entendit Candide, & alla le déférer à l'Enchanteur qui avoit du crédit ; de ſorte que le même ſoir on mit le Che-Kiangien en cachot, pour l'apprendre à parler, ou plutôt à ſe taire.

FORT étonné de ſe voir empriſonné

pour une pareille affaire, Candide s'abandonnoit aux plus triſtes & aux plus inutiles méditations. Quoi! diſoit-il, on ne peut donc dans cet univers dire aucune eſpèce de vérité ſans danger! Plein de ſa peine, & de mille idées que lui ſuggéroit l'injuſtice dont il étoit la victime, il ſe mit ſur le champ à compoſer un mémoire pour ſa juſtification, & il fait ſi bien qu'il le fait parvenir au Barkalon : on lut ce mémoire, & il fit impreſſion : on le trouva ſi beau, ſi élégant, ſi fort, ſi vrai, ſi noblement hardi, qu'on décida que celui qui l'avoit fait devoit monter aux premières dignités, ou ne revoir jamais le jour. On prit le ſecond parti, parce qu'il n'y avoit pas moyen d'exécuter le premier à l'égard d'un étranger, qui n'avoit que ſon mérite & un ami, & qui n'étoit ſeulement pas connu du moindre Oya, ni de la dernière des femmes de la Reine. Bref, on réſolut d'oublier Candide dans ſa priſon & de l'y laiſſer faire des mémoires tant qu'il voudroit.

CHAPITRE XI.

CEPENDANT Tongluck n'oublioit pas ſon ami ; il avoit appris ſa diſgrace & la ſincérité imprudente qui en avoit été cauſe ; & tandis que Candide faiſoit de belles phraſes dont il devoit être ſi mal payé, le Tunquinois agiſſoit plus utilement pour lui : il avoit des lettres de recommandation à la faveur deſquelles il avoit fait quelques bonnes connoiſſances ; celles-là lui en procurèrent d'autres, & de connoiſſances en connoiſſances, il parvint à intéreſſer au ſort du Che-Kiangien une femme à laquelle on ne refuſoit rien à la Cour. Il ne lui en coûta qu'une jolie petite guenon qu'il avoit apportée de Tunquin, & Akama prit Sammonocodon à témoin que l'étranger obtiendroit ſa liberté. Elle avoit tant de crédit, qu'à ſa prière, en effet, on fit ſortir Candide de priſon, quoique ſa pièce d'éloquence rendît cette grace difficile à obtenir.

DÈS que notre jeune homme fut libre, Tongluck le mena chez ſa bienfaitrice ; Akama trouva le Che-Kiangien

fort intéreſſant, & ſur-tout fort naïf: elle lui dit même que s'il vouloit s'attacher à la Cour de Louvo, elle lui procureroit des emplois avantageux: moi, Madame! s'écria Candide: non j'aime trop la vérité pour reſter dans un pays où on en uſe ſi mal avec ceux qui la diſent: je riſquerois trop d'avoir la bouche couſue; car j'ai oui dire que c'eſt ici le ſupplice de ceux qui diſent des choſes qui ne plaiſent pas. On jugea en effet que Candide n'étoit pas propre à vivre à la Cour, avec cette mauvaiſe qualité, & qu'il falloit qu'il ſe corrigeât.

COMME c'étoit l'après-midi que Tongluck & ſon ami étoient chez Akama, les femmes, comme ſi elles n'avoient eu rien à dire de perſonne, ſe mirent à jouer; on demanda à Candide s'il vouloit apprendre un jeu depuis peu à la mode à Siam; le jeune homme répondit ingénument qu'il ne jouoit qu'aux échecs, parce que c'étoit le ſeul jeu qui pût l'amuſer. On étoit trop poli à Louvo, pour exiger qu'un étranger s'ennuyât; mais on commençoit à s'en ennuyer: pour combler la meſure, Candide s'apperçut qu'Akama trichoit,

il le dit, & ne fut pas cru; il voulut prouver qu'il disoit vrai, on refusa de l'écouter. Enfin il déplut au dernier point, & sur-tout on ne put lui pardonner de trouver Akama mal coëffée, parce qu'elle ne l'étoit pas à l'air de son visage, tandis que tout le monde étoit enchanté de l'élégance avec laquelle ses beaux cheveux étoient arrangés. Akama se seroit repentie d'avoir rendu service au Che-Kiangien; mais les caresses de sa petite guenon l'empêchèrent d'écouter un sentiment si peu généreux. Quoiqu'il en soit, Candide fut absolument disgracié, & il vit mieux que jamais, que les plus petits travers doivent être épargnés, & qu'il est souvent dangereux de dire ce qu'on pense. Il étoit cependant au désespoir d'avoir indisposé une femme à qui il devoit tant; il auroit donné son sang pour elle, mais il n'auroit pu se résoudre à la flatter. Il se contenta de prier Tongluck, non de le justifier, mais d'assurer Akama qu'il ne se pardonneroit pas de lui avoir déplû, s'il l'avoit fait volontairement.

CHAPITRE XII.

CEPENDANT le jeune voyageur commençoit à ſouhaiter de quitter Siam, où ſon amour pour la vérité lui réuſſiſſoit ſi peu ; il voulut engager le Tunquinois à partir ; mais celui-ci s'en défendit avec de ſi mauvaiſes raiſons, que Candide ſe douta qu'il lui cachoit ſon vrai motif. Il gémit d'une réſerve qui offenſoit l'amitié ; cependant il ne le preſſa point de s'expliquer de peur de l'obliger à mentir, mais il réſolut de l'obſerver de ſi près, qu'il ſauroit ce qui l'attachoit à Louvo : le hazard favoriſa ſon deſſein.

UN jour Tongluck en ſortant laiſſa tomber un billet ſans s'en appercevoir ; le Che-Kiangien le ramaſſa ; comme il vit que l'écriture en étoit d'une femme, il l'ouvrit dans l'eſpérance d'apprendre quelque choſe de ce que ſon ami lui cachoit. Il y trouva l'expreſſion de l'amour le plus emporté ; & le billet étoit ſigné. Zélaské y peignoit ſa flamme avec ſi peu de ménagement, que Candide en conçut d'elle la plus

mauvaiſe opinion : il s'informa qui elle étoit : quelle fut ſa ſurpriſe d'apprendre que Zélaské étoit l'admiration de toute la Ville par ſon attachement pour les Pagodes, où elle paſſoit la moitié du jour, par ſon recueillement, ſon amour pour la retraite, par ſes libéralités envers les Couvens de Talapoins, par ſon averſion pour les parures, pour les bals, les ſpectacles & les aſſemblées, par le zèle dévorant qu'elle avoit pour la vertu, & qui lui faiſoit déchirer ſans aucun égard celles qui avoient eu la moindre foibleſſe. A ce portrait, que Candide comparoit au billet qu'il avoit dans ſa poche, il crut qu'il y avoit deux Zélaské à Louvo ; il ne connoiſſoit pas encore bien les dévotes : quand il fut certain que celle qu'on lui peignoit ſi auſtère & ſi rigide, étoit la même qui avoit écrit à Tongluck, il s'imagina bonnement que l'imagination ſeule avoit fait les frais du billet, & qu'il n'y avoit rien qui dût lui faire craindre pour ſon ami les ſuites d'un commerce, qui d'abord lui avoit paru ſi indigne de lui. Cependant l'intérêt qu'il prenoit au Tunquinois l'enga-

gea à approfondir cette affaire. Il alla chez Zélaské, & demanda à lui parler pour une affaire d'importance. Zélaské étoit dans un négligé galant, qui n'annonçoit pas la sévérité de mœurs dont elle se piquoit en public ; elle reçut le jeune homme dans un appartement où le luxe Asiatique & la dévote mollesse avoient réuni ce qui peut séduire tous les sens ; Candide, qui alloit d'abord au fait, & qui croyoit qu'il n'y avoit qu'à interroger pour avoir une réponse sincère, Candide lui demanda ingénument si le billet qu'il lui montra étoit d'elle ou non : elle le regarda hardiment, balança un peu (c'étoit l'effet du talisman) & dit enfin que non. Cette réponse rendit Candide stupéfait ; il insista, on répondit aigrement, il se fâcha enfin de voir tant de fausseté, & il le dit en termes fort énergiques ; il ajouta que, séparé de sa femme, Tongluck n'en été pas moins obligé à avoir des mœurs, & qu'il étoit affreux que sous des dehors respectables, on pût cacher un ame qui l'étoit si peu. Zélaské qui n'aimoit pas la franchise, quoiqu'elle en fît parade pour

autoriser les médisances dont sa dévotion lui faisoit un devoir ; Zélaské appella ses gens pour faire jetter Candide par les fenêtres. Il eut le bonheur de s'échapper avant qu'ils fussent rassemblés, & il évita par là le saut qu'on lui destinoit.

CHAPITRE XIII.

CANDIDE étoit toujours étonné des mauvaises aventures que sa sincérité rendoit si fréquentes ; il commençoit à sentir que les hommes en général valent si peu sur tous les points, qu'il n'en est aucun qui veuille qu'on lise dans son cœur, ou qu'on dise ce qu'on a dans le sien.

CES idées désespérantes éteignoient dans Candide le courage de faire de nouvelles recherches : cependant, occupé de la fausseté soutenue de Zélaské, l'horreur qu'il avoit du mensonge, le persuadoit que cette femme ne pouvoit mériter l'attachement de son ami, & il voulut tenter de le guérir.

MAIS celui-ci n'étoit pas bien disposé

à écouter ſes remontrances : il étoit entré chez Zélaské peu de temps après que le Che-Kiangien en fût ſorti ; & il avoit appris d'elle tout ce qui s'étoit paſſé : elle lui avoit dépeint Candide de manière qu'il ne put s'y méprendre ; & le récit qu'elle lui avoit fait, avoit allumé dans ſon ame une haine, qui lui faiſoit méconnoître dans Candide ſon libérateur & ſon ami : auſſi dès que celui-ci commença à lui parler de ſon amour, il eut beau le faire avec toute la douceur & tout l'intérêt de l'amitié (il eſt vrai qu'il n'épargnoit pas Zélaské) Tongluck l'interrompit : arrêtez, s'écria-t-il ; je pourrois vous pardonner le moyen vil & bas qui vous a appris ce que je voulois vous cacher ; mais je ne vous paſſerai pas les outrages dont vous accablez une femme qui mérite les adorations de tout l'univers : ce fer me fera raiſon de vos procédés, & de l'inſultante ſincérité qu'on ne vous demandoit pas. Candide l'écoutoit avec un ſourire tranquille ; puis le regardant avec pitié : Tongluck, lui dit-il, je vois que vous n'êtes pas à vous-même ; & pour vous y faire

rentrer ; s'il eſt poſſible ; je vous dirai ſeulement que ce bras ne s'armera jamais contre vous ; je ne veux ni répandre un ſang pour lequel j'ai verſé le mien, ni vous expoſer au remords éternel d'avoir percé le ſein de celui qui fut votre ami. Si pour l'être il faut reſpecter vos foibleſſes & flatter vos égaremens, j'y renonce : un jour peut-être vous connoîtrez combien la voix d'un ami vrai eſt utile ; & je ſouhaite que vous n'ayez pas à regretter de ne l'avoir pas écoutée. Adieu ; puiſſe votre Zélaské mériter un jour de remplacer dans votre cœur un ami ſincère. Candide à ces mots quitta Tongluck, que mille ſentimens contraires empêchèrent de faire aucun mouvement pour l'arrêter, & il alla ſe loger ailleurs, dans la réſolution de quitter Louvo dès le lendemain.

CHAPITRE XIV.

LE jour ſuivant en effet, il partit ſans trop ſavoir où tourner ſes pas ; il erra long-temps dans les vaſtes campagnes

pagnes qui terminent l'Empire Siamois du côté du Pégu : il étoit plongé à ſon ordinaire dans les plus douloureuſes réflexions : il concevoit que des Rois, des Miniſtres, des femmes, des Auteurs également enivrés du poiſon de la flatterie, puſſent déteſter la voix franche & libre de la vérité : mais il ne pouvoit comprendre que pour avoir été ſincère avec ſon ami, il s'en fût fait un ennemi implacable. Son cœur étoit navré de ſe voir toujours haï, perſécuté, & en butte à mille périls différens, ſans avoir à ſe reprocher que d'être trop vrai. Sincère! Sincère, s'écrioit-t-il quelquefois, vous avez eu trop bonne opinion des hommes, ſi vous avez cru que mon retour à Che-Kiang fût poſſible, avec la condition que le deſtin m'a preſcrite.

Candide cependant en marchant toujours au hazard, ſe trouva au bout de quelques jours aux frontières du Royaume d'Aracan : il avoit traverſé le Pégu ſans aucune aventure, & ſans avoir été tenté de parler à perſonne, de crainte d'en avoir.

Après avoir parcouru un déſert

aride, il arriva à un gros village nommé Palozu, peu éloigné d'Aracan, & il y arriva juſtement pendant une éclipſe de ſoleil : tous les habitans du village, ſuivant leur coutume, pleuroient la perte de l'aſtre du jour, qu'ils s'imaginoient prêt d'être englouti par un monſtre horrible ; ils étoient tous en habits de deuil aux pieds d'une idole giganteſque & d'une forme affreuſe, pour la prier de leur rendre le jour. Un vieillard attaché à un poteau à quelque diſtance du coloſſe, ſembloit une victime deſtinée à lui être immolée : Candide s'approcha du vieillard ſans être apperçu des habitans, & l'ayant reconnu à ſes habillemens pour un Chinois, il lui demanda ce que c'étoit que cette étrange cérémonie. Le Chinois lui apprit que l'uſage de ce Peuple étoit d'arrêter dans leur habitation tous les étrangers qui y paſſoient ſeuls dans le courant d'une année, & de retenir le dernier venu, pour le ſacrifier à leur idole quand une éclipſe étoit paſſée : Candide révolté d'une ſingularité ſi barbare, crut bonnement qu'il n'y avoit qu'à inſtruire ces eſpèces de ſauvages, & les

ramener à la vérité, pour leur faire abjurer une coutume ſi cruelle & ſi extravagante : il fut même étonné qu'on ne l'eût pas déjà fait; ſon zèle pour la vérité, & l'humanité qui le portoit à tout tenter pour ſouſtraire ſon compatriote au ſort dont il étoit menacé, le décidèrent à parler à ces barbares. Il leur prêcha l'unité d'un Etre ſupérieur à tout, inviſible aux foibles regards des mortels, inacceſſible même par ſa nature aux efforts de leur raiſon; d'un Etre qui tient la nature dans ſes mains & qui en règle toutes les opérations; qui, ſignalant ſa bonté ſur toute la terre, regarde comme l'hommage le plus digne de lui, la bienveillance univerſelle qui en eſt l'imitation; il leur expliqua enſuite comment, par des loix immuables, il falloit que de temps en temps le flambeau du jour, & l'aſtre de la nuit, paruſſent s'obſcurcir par l'interpoſition d'un corps étranger, qui interceptoit leur éclat. Son diſcours en un mot étoit un beau compoſé de Théologie, de Morale & de Phyſique, pour prouver à ces Peuples qu'ils n'avoient pas le ſens commun d'adorer une figure

ſi horrible, de s'imaginer que le ſoleil pouvoit être dévoré par un monſtre, & de croire que la divinité agréoit des ſacrifices qui faiſoient frémir ; mais par malheur Candide avoit probablement oublié que ces barbares ne devoient pas ſavoir ſa langue. Les habitans du village l'en firent bientôt ſouvenir. Ils quittèrent leur pieuſe occupation pour détacher le vieillard Chinois, & mettre Candide à ſa place.

CHAPITRE XV.

IL auroit mieux fait ſans doute de paſſer ſon chemin; il l'auroit pû aiſément pendant que les Idolâtres profondément recueillis ne voyoient pas ce qui ſe paſſoit autour d'eux : mais rien ne peut arrêter quelqu'un qui veut dire une vérité qu'il croit utile. Cependant le vieillard Chinois partit en blâmant l'imprudence du jeune voyageur, mais fort content qu'elle lui eût ſauvé la vie. Il falloit un miracle pour arracher Candide à la mort. Le hazard le fit, ou peut-être Sincère, qui avoit promis de

veiller ſur le Che-Kiangien, s'en mêla. Au moment où l'éclipſe en finiſſant marquoit l'inſtant de ſon ſupplice, tout d'un coup une obſcurité plus ſombre que celle de l'éclipſe s'étend d'un bout à l'autre de l'horizon; la pluie & la grêle menacent d'inonder ces contrées; les éclairs ouvrent la nue, le tonnerre retentit de tout côtés, & la foudre tombe ſur l'Idole qu'elle réduit en cendres. Cet événement fut le ſalut de Candide. Les habitans de Palozu s'imaginèrent qu'une divinité plus puiſſante que celle qu'ils adoroient, protégeoit le jeune voyageur, & ils craignirent la fureur vengereſſe de cet être terrible, s'ils ne rendoient la liberté à la victime de leur ſuperſtition. Ils briſent donc les cordes dont il étoit lié, & le conduiſent avec reſpect dans la cabane d'un des chefs de l'habitation: là, tous les rafraîchiſſemens qui peuvent être en uſage chez un peuple groſſier lui ſont offerts; ils vinrent fort à propos pour réparer ſes forces épuiſées par le chemin qu'il avoit fait & par l'image de la mort qu'il avoit eue devant les yeux. Enſuite il témoigna qu'il avoit beſoin de ſe repoſer; on le

laissa tranquille, & un profond sommeil ne tarda point à s'emparer de ses sens.

Le lendemain le Che-Kiangien quitta Palozu, sans que les habitans osassent le retenir, & il ne tarda point à arriver à Aracan, où il monta sur un vaisseau freté pour Balsora.

La navigation fut longue & périlleuse : pendant la route Candide se tint fort retiré, parlant peu, lisant & reflechissant beaucoup : un jour deux matelots avoit volé quelque chose dans la chambre du Capitaine ; le jeune homme par hazard l'avoit vu, ainsi que quelques autres passagers. Quand on interrogea les auteurs du larcin, on peut bien croire qu'ils n'en convinrent pas : le Capitaine qui les soupçonnoit & qui vouloit les convaincre, tâcha d'en savoir davantage des passagers : tous, & ceux même qui avoient été témoins du vol, dirent qu'ils n'avoient rien vu ; mais le sincère Candide parla autrement ; les questions que le Capitaine lui fit lui donnèrent même lieu d'entrer dans des détails qui détruisoient jusqu'au moindre doute. Il en étoit fâché, mais la vérité à ses yeux devoit l'emporter sur tout.

Les deux fripons eſſuyèrent une rude baſtonade ; quoiqu'ils n'entendiſſent pas le Chinois, ils ſe doutèrent que le témoignage du Che-Kiangien en avoit été cauſe, & ils jurèrent de s'en venger, s'ils pouvoient. Les autres matelots entrèrent aiſément dans un pareil complot, & une belle nuit pendant que tout le monde dormoit, excepté ceux qui faiſoient le quart, les deux matelots qui en vouloient le plus à Candide entrent dans ſa chambre, ſe ſaiſiſſent de lui, menacent de l'égorger s'il fait le moindre bruit, le conduiſent dans une chaloupe au rivage qui étoit prochain, & l'abandonnent à ſa deſtinée.

CHAPITRE XVI.

La côte où Candide fut jetté étoit celle d'Yemen : le pauvre jeune homme ainſi délaiſſé ſans ſecours, ſans reſſource, ſe trouva fort embarraſſé : on le ſeroit à moins. Incertain où il étoit, tous les dangers ſembloient le menacer ; le moindre bruit lui paroiſſoit celui d'une bête féroce prête à le déchirer ;

enfin le jour vint, & le délivra d'une partie de ses inquiétudes en découvrant à ses yeux au delà des sables sur lesquels on l'avoit jetté, le pays le plus riche & le mieux cultivé. Là l'automne & le printemps sembloient se donner la main pour parer la terre tout à la fois de fruits & de fleurs; des sources d'une eau pure & limpide formoient mille canaux qui coupant la plaine en tout sens, portoient par-tout la fraîcheur & la fertilité ; des bosquets charmans où le repos invitoit le voyageur fatigué, étoient plantés au bord de ces canaux, & parfumoient l'air des douces exhalaisons que mille espèces d'arbrisseaux odorans faisoient circuler au loin ; des campagnes couvertes de moissons jaunissantes, offroient aux yeux enchantés les bienfaits dont la terre reconnoissante paie les travaux de ses enfans; un vent léger agitoit mollement les fleurs & les feuillages, courboit sans violence les épis dorés, & varioit ainsi à chaque moment le tableau le plus agréable que la nature ait jamais formé.

Candide ravi de se trouver dans un si beau pays, vit bien qu'à quel-

que chose malheur est bon; il soupira cependant en songeant à Che-Kiang, tant est vrai ce qu'on dit, qu'aucun pays ne vaut celui où l'on vit le jour pour la première fois.

Quoiqu'il en soit de cette vieille maxime, si Candide préféroit Che-Kiang, ce n'étoit point parce qu'il y étoit né, mais parce qu'on y aimoit & qu'on y pratiquoit la vertu, & qu'on pouvoit y dire la vérité sans risquer d'être empoisonné, détesté, assommé, banni, chassé, mis en prison, jetté par la fenêtre, ou abandonné seul sur un rivage inconnu.

Candide cependant avançoit toujours dans la plaine, & plus il avançoit, plus la trouvoit délicieuse. Parmi quantité de maisons bâties sur le bord des canaux qui baignoient cette heureuse campagne, notre jeune homme en distingua une dans l'endroit le plus écarté; outre qu'elle paroissoit un peu plus grande & mieux ornée que les autres, elle avoit au bout du jardin qui l'embellissoit, un petit temple de marbre blanc d'un architecture simple & élégante.

CANDIDE approchant de cette maison, vit ſous des palmiers qui en défendoient l'entrée contre les ardeurs du ſoleil, un vieillard dont les cheveux blanchis par l'âge, & l'air ſerein & tranquille inſpiroit à la fois le reſpect & la confiance. Chacun ſait la vénération qu'à la Chine on a pour la vieilleſſe ; rien n'eſt d'ailleurs plus attendriſſant pour toutes les ames ſenſibles qu'un vieillard dont les traits ne ſont point déformés par les ans, qui ne gémit point ſous le poids des infirmités que la caducité entraîne, & dont le front ridé porte l'empreinte de la vertu ; Candide, qui au reſte avoit beſoin de tout le monde, ſe ſentit-entraîné vers le bon vieillard, & ſe jettant à ſes genoux avec la vivacité de ſon âge & de ſon cœur, il ſaiſit une de ſes mains qu'il ſerra pluſieurs fois & qu'il mouilla de ſes larmes. L'inconnu de ſon côté ſentoit pour le jeune Che-Kiangien un penchant qu'il ne pouvoit définir, & qui le lui faiſoit regarder avec des yeux de père : il le releva avec une tendre émotion, & après l'avoir embraſſé, voyant à ſon habillement qu'il étoit Chinois, il lui demanda par quel

étrange accident, il ſe trouvoit ſeul ſur une côte ſi peu fréquentée.

Candide alors lui fit un récit de tous les malheurs & les dangers auxquels ſa ſincérité l'avoit expoſé ; mais il ſe tut ſur l'oracle de ſa protectrice ; & il finit par dire au vieillard que s'il étoit après Che-Kiang une contrée ſur la terre d'où la vérité ne dût pas être bannie, celle où la deſtinée venoit de le conduire méritoit d'être ſon aſyle. Ah! mon fils, lui dit en ſoupirant l'honnête vieillard, ici comme dans les pays que vous avez parcourus, la flatterie aſſiège le trône & les palais des grands, l'auſtère vérité n'oſe y paroître, ou n'y paroît pas impunément : ſi les Rois, quelques grands qu'ils ſoient d'ailleurs par leurs vertus, pouvoient écouter ſans colère & ſans amertume la voix franche & libre d'un citoyen ami de leur gloire & de l'humanité, Alſaleh, que vous voyez réduit à vivre dans la ſolitude, ſeroit encore Viſir du Roi d'Yemen. Vous êtes étonné, continua le vieillard ; mais écoutez, ma confiance doit répondre à la vôtre ; vous allez voir combien il faut peu de choſe pour déplaire aux

puissans de la terre, & effacer la mémoire des services d'un sujet fidèle & zélé.

CHAPITRE XVII.

LE Royaume d'Yemen, poursuivit Alsaleh, jouissoit il y a quarante ans d'un calme profond sous le sceptre du magnanime Nourgehan. La justice promptement administrée, les finances en bon état, le commerce favorisé sur les bords opulens de Sahar & d'Aden, l'agriculture encouragée dans le centre de l'Etat, une armée nombreuse & bien disciplinée prête à voler sur les frontières au premier signal, la protection la plus honorable accordée aux arts, tout contribuoit à rendre cet Empire heureux & florissant. Adoré de ses sujets, redoutable aux ennemis du Royaume, respecté & admiré de tous ses voisins, Nourgehan depuis plusieurs années jouissoit de la gloire d'un grand & d'un bon Roi.

SON plaisir le plus grand étoit la chasse, & sur-tout celle des animaux féroces & terribles, parce qu'elle exerçoit son

courage, & détruiſoit les ennemis les plus funeſtes aux troupeaux de ſes ſujets. Souvent il quittoit le palais de Mouab pour venir dans les montagnes de Masfa affronter les Tigres, & les Lions. J'habitois alors ces lieux ſauvages & j'étois un ſimple berger; j'avois vu paſſer vingt-cinq années, & une bonne éducation m'avoit rendu le plus robuſte de la contrée; un jour le Roi s'étoit écarté de ſa troupe en pourſuivant avec trop d'ardeur un loup furieux; arrivé juſtement à l'endroit où je faiſois paître mon troupeau, je le vis aux priſes avec le monſtre: je n'avois jamais vu Nourgehan, & comme il n'avoit rien dans ſon habillement qui le diſtinguât des Emirs de ſa ſuite, j'accourus à ſon ſecours ſans ſavoir qu'il étoit mon Roi. J'eus le bonheur de percer le loup d'un épieu que j'avois à la main, au moment où le Prince fatigué perdoit une partie de ſes forces, & où la rage de ſon ennemi ſembloit en prendre de nouvelles.

Nourgehan me témoigna toute la reconnoiſſance dont une ame comme la ſienne étoit ſuſceptible; il daigna être

ſatisfait de mes réponſes, & ces deux ſentimens agiſſant à la fois ſur lui, il me demanda ſi je n'avois jamais ſongé à me préſenter à la Cour & à y chercher un autre ſort. Eh! que ferois-je à la Cour, lui répondis-je! je n'ai ni avarice ni ambition; le petit champ que je cultive & mes troupeaux pourvoient à tous mes beſoins: le Roi, tout grand, tout puiſſant qu'il eſt, ne peut rien pour mon bonheur: je ne le fais conſiſter qu'à vivre dans un calme aſſuré, à faire le bien tant que je le puis, à rendre heureux les derniers jours de mon père, & je trouve tout cela ici. Mais, reprit Nourgehan, qui vit qu'il m'étoit inconnu, ſi vous alliez à Mouab, peut être le Roi dont la bonté eſt connue....... connue! interrompis-je, elle l'eſt même dans nos déſerts; ne ſavons-nous pas que c'eſt à lui, à ſon amour pour ſes peuples, que nous devons le repos & la félicité dont nous jouiſſons? Le Roi n'eſt-il pas le père, l'ami, le bienfaiteur de tous ſes ſujets? Auſſi jamais le ſoleil ne ſe couche ſur notre horizon, que nous n'ayons élevé nos mains vers le ciel pour demander à Dieu que Nour-

gehan aît une vieilleſſe heureuſe & prolongée, & qu'il laiſſe après lui pour nous gouverner des enfans qui lui reſſemblent. Si vous ſaviez de quelle inquiétude on eſt agité quand il eſt obligé d'armer contre les Arabes du déſert & de riſquer ſes jours aux champs de la victoire ? Et lorſque dernièrement au retour de ſes conquêtes il fut attaqué de cette maladie dangereuſe qui allarma tout l'état, & que l'Ange de la mort étendant ſur lui ſes aîles ſombres menaça de trancher le fil de ſa vie, pourquoi croyez-vous qu'il ait échappé au trait mortel ? C'eſt qu'il n'y avoit pas un ſeul de ſes ſujets, pas un ſeul qui n'offrît ſa vie à Dieu pour celle de ce Monarque adoré.... Je parlois avec enthouſiaſme, je vis le Prince s'attendrir, (jamais il n'avoit été ſi ſûr d'être ſincérement loué) & il me dit en verſant quelques larmes qu'il s'efforçoit de cacher : adieu bon & honnête-homme ; vous aimez trop votre Roi pour ne pas mériter ſon amitié : peut-être dans peu aurez-vous de ſes nouvelles. En finiſſant ces mots, il m'embraſſa & prit la route qui conduiſoit hors de nos montagnes.

CHAPITRE XVIII.

LE lendemain, je fus bien étonné de recevoir de la Cour un ordre de paroître aux pieds du Trône, mais je n'en fus pas inquiet: mon cœur ne me reprochoit rien, & l'équité de Nourgehan m'empêchoit de rien craindre d'injuste. Je confiai donc mon troupeau à un Pasteur de mes amis, j'embrassai mon père, & je partis pour Mouab avec l'Officier chargé des ordres du Roi.

JE fus introduit d'abord dans le Palais, & prosterné devant Nourgehan, j'attendois en silence qu'il daignât s'expliquer. Ce Prince me fit relever, & il me dit avec l'air de bonté qui accompagnoit ses moindres actions: Berger, je suis celui dont tu sauvas hier les jours: si tu n'étois qu'un homme ordinaire, & si je n'avois que ma reconnoissance à satisfaire, les richesses & mon amitié m'acquitteroient envers toi; mais l'élévation de ton ame, la noblesse & la douceur de tes sentimens, le mépris que tu fais des grandeurs & de l'opulence m'ont fait croire que tu es digne de

de commander à des hommes: ſois l'un de mes Viſirs, contribue au bonheur de mes ſujets; ton Roi ne peut te témoigner mieux ſa reconnoiſſance & ſon eſtime qu'en te confiant un ſoin ſi précieux.

Dans un pays où un coup d'œil du ſouverain élève un homme au faîte des honneurs, ou le plonge dans le plus profond abaiſſement, un choix ſi prompt n'étoit peut-être pas ſurprenant: je ne pouvois cependant le concevoir, parce que mes deſirs n'avoient jamais erré hors de la ſphère de mon état, & qu'on croît peu poſſible ce qu'on n'a jamais ſouhaité. Ma réponſe fut un refus reſpectueux, dont le motif étoit auſſi-bien la crainte de remplir mal des devoirs ſi importans, que la douleur de renoncer à la vie douce & tranquille dont j'avois juſqu'alors fait mon bonheur. Nourgehan inſiſta, & plus ſenſible à ſa confiance, que flatté d'occuper un des premiers poſtes de l'Etat, je crus enfin devoir obéir.

Revêtu d'un emploi où on peut faire tant de bien & tant de mal, je ne cherchai à plaire à mon maître qu'en méritant les ſuffrages de ſes peuples;

je ne diſtinguai jamais leurs intérêts des ſiens ; je ne mis point mes caprices ou mes volontés à la place des loix ; je penſai ſeulement quelquefois qu'il m'étoit permis d'en modérer la ſévérité ; les méchans me trouvèrent toujours inflexible, & les gens de bien toujours ſecourable ; l'humanité, la tolérance, la douceur me parurent des devoirs eſſentiels ; le lâche repos d'un ſerrail où l'on peut ſe livrer à tous les plaiſirs, fut toujours à mes yeux un crime inexcuſable dans un homme chargé du fardeau du bonheur public ; en un mot, je fis tout ce qui étoit en mon pouvoir pour être le ſoutien des loix & des mœurs, & je ne crus jamais en faire aſſez.

J'OBTINS un prix digne de mes travaux, le ſeul digne d'une ame pure & vertueuſe, l'eſtime de mon Roi, & l'amour des peuples : c'eſt l'uſage dans l'Yemen que tous les ans, à certain jour marqué, il ſoit permis à tout le monde d'élever ſes plaintes contre les Miniſtres : la crainte du pouvoir ou l'eſpoir de la faveur en étouffe beaucoup ; mais il en parvient toujours aux oreilles du Prince. Aucune ne ſe fit

entendre contre moi, pendant tout le temps de mon adminiſtration, ou ſi des ennemis cachés oſèrent en faire, il me fut aiſé de les confondre.

CHAPITRE XIX.

PEUT-ÊTRE, continua le bon Alſaleh, peut-être trouverez-vous, mon fils, que c'eſt vous parler long-temps de moi; mais il n'y a pas d'orgueil à dire qu'on a fait ce qu'on eſt obligé de faire : je fis des fautes ſans doute; quel homme en eſt exempt? Mais elles ne furent pas volontaires, & je demande au ciel qu'elles n'aient fait de mal qu'à moi! Des courtiſans envieux en profitèrent habilement : en cherchant à les excuſer, ils paroiſſoient n'être conduits que par des motifs louables, & s'attiroient ainſi, pour me nuire après plus ſûrement, une confiance qu'ils ne méritoient pas.

NOURGEHAN m'aimoit; ſon eſtime pour moi fut long-temps une barrière contre les ſoupçons qu'on vouloit lui donner; mais enfin mille trames ſourdes, qu'honoroit le beau prétexte du

bien de l'Etat, parvinrent à diminuer ſa confiance. De là à une diſgrace abſolue, il n'y a pas loin : ce qui acheva de me perdre, ce fut une verité hardie que perſonne n'oſoit riſquer, que j'oſai dire, parce que je la devois à la juſtice & au bonheur du Royaume, & qu'on ne me pardonna point. Boſtam Général des armées venoit de perdre une grande bataille ; on le trouvoit coupable ; je pris ſa défenſe parce qu'il étoit mon ami, & qu'on vouloit le ſacrifier à un malheur dont il n'étoit point la cauſe, & je juſtifiai ſon courage & ſa fidélité. Nourgehan l'avoit condamné à l'exil ; on m'accuſa d'outrager ſa puiſſance en défendant un homme qu'il avoit jugé. Le Roi, à qui ma fermeté avoit déplû, ſe livra trop aiſément à ces impreſſions, & mon arrêt fut bientôt porté ; je fus condamné à partager l'exil de Boſtam.

Nous choiſimes enſemble cet azyle où je me retirai avec une de mes femmes, ma fille & mon ami. Je pleurai dans ma retraite l'amitié d'un Monarque que je plaignois, & que j'eſtimois : mais je ne regrettai les honneurs où ſa

main m'avoit élevé malgré moi, que parce que je perdois le pouvoir de contribuer au bien de l'humanité. Boſtam fut plus ſenſible à ſa chûte : les conſolations de l'amitié, les délices d'un ſort calme & tranquille, ne purent remplacer dans ſon ame les preſtiges de l'ambition ; conſumé de chagrin, dévoré d'ennui, il mourut dans mes bras au bout d'un an, en regrettant avec amertume le rang d'où il étoit tombé.

Je ſentis plus vivement ſa perte que celle de mes emplois ; mais la tendreſſe de Nadine, qui ſeule avoit voulu partager ma retraite, & les careſſes de ma fille, adoucirent ma peine. Je menai ainſi pendant vingt années une vie douce & paiſible : les occupations qui fourniſſoient à notre ſubſiſtance & l'éducation de Fatmé, qui promettoit de payer un jour ſon père du ſoin qu'il prenoit de former ſon ame & de cultiver ſon eſprit, ne laiſſoient de vuide dans mes jours, que quelques inſtans que je donnois aux ſciences & à la contemplation de la nature & de ſon Auteur. Nadine eſt allée depuis ſix mois demander à Dieu le prix des ver-

tus qui ont fait mon bonheur & l'exemple de sa fille : cette dernière perte m'auroit rendu la vie insupportable, si je ne la regardois comme un dépôt sacré que je dois conserver jusqu'au moment où le destin de Fatmé sera décidé.

CHAPITRE XX.

UNE victime de la vérité devoit être pour Candide un objet bien intéressant : aussi à peine le bon Alsaleh avoit-il fini son histoire, que le Che-Kiangien, qui l'avoit écoutée avec attendrissement, se jetta à son cou, en s'écriant : ah ! mon père, que j'oublie aisément ce que j'ai souffert, en voyant ce qu'il vous en a coûté pour être vrai ! mais si ma sensibilité pouvoit adoucir les peines de votre solitude, si l'attachement d'un jeune homme ami de la vertu & de la vérité pouvoit rendre vos dernières années plus douces, que je bénirois le ciel de m'avoir conduit ici. Eh bien ! dit Alsaleh, restez avec moi pour faire la joie de ma vieillesse ;

tenez-moi lieu d'un fils que Dieu m'a refusé ; & si vous ne devez jamais rentrer dans votre patrie, puissiez-vous en trouver une ici qui vous empêche de regretter l'autre ! Candide ne répondit que par un soupir à ce souhait ; car Che-Kiang, Tzum-Kcheu & Xuam-Tzié ne pouvoit sortir de sa pensée.

TANDIS qu'Alsaleh & Candide s'entretenoient ainsi, & que leurs cœurs francs & naïfs commençoient à serrer les nœuds d'une amitié qui devoit être indissoluble, le soleil étoit monté au plus haut point de sa carrière ; Alsaleh s'en apperçut & dit à Candide : entrons ; l'heure qu'il est m'annonce l'arrivée de Fatmé ; elle va revenir des champs où elle conduit un petit troupeau que ses soins font prospérer ; elle nous préparera un repas champêtre.

A peine furent-ils entrés dans un petit salon, dont la propreté faisoit tout l'ornement, & que la fraîcheur du nord rendoit délicieux, que la fille d'Alsaleh revint, embrassa son père & salua modestement Candide. Alsaleh dit quelque chose à Fatmé que le jeune Che-Kiangien n'entendit pas ; mais il vit qu'il

étoit queſtion de lui, car la jeune perſonne le regardoit d'un air d'intérêt à chaque mot que le bon vieillard lui diſoit. Candide de ſon côté examinoit beaucoup Fatmé : Fatmé n'étoit pas belle ; mais ſon front ſembloit être le ſiège de la candeur & de l'ingénuité, une tendre ſenſibilité ſe peignoit dans ſes regards, & le charme de la vertu répandu autour d'elle, faiſoit oublier que la nature lui avoit refuſé quelque choſe ; elle avoit d'ailleurs dans ſon maintien ces graces touchantes qu'on préfère à la beauté & qui durent plus qu'elle. Candide la trouva infiniment mieux que cette Akama qui l'avoit tiré des priſons de Louvo, & que Zélaské qui l'avoit voulu faire jetter par les fenêtres.

CHAPITRE XXI.

DÈS le premier jour que Candide paſſa avec Alſaleh & Fatmé, tout fut de concert arrangé entr'eux. On mit le travail en commun ; mais Candide, jeune & vigoureux, voulut ſe charger

du plus rude, que les ſoins & les attentions de Fatmé adouciſſoient ; une ſeule choſe lui faiſoit peine, c'étoit de ne pouvoir parler à la fille d'Alſaleh, & de n'être pas entendu d'elle ; le vieillard leur ſervoit d'interprète ; cela ne gênoit pas Candide : un ami de la vertu & de la vérité ne dit rien à une fille ſage, même quand il l'aime, qu'un père honnête ne puiſſe bien entendre ; cependant il eût déſiré de n'avoir pas beſoin d'interprète. Il y a des choſes qu'on peut dire devant un père, mais qu'on ne peut lui faire dire, & Candide avoit de ces choſes-là à dire à Fatmé, quoiqu'elle ne fût pas jolie, parce qu'il avoit deviné en elle un mérite plus intéreſſant auquel il n'avoit pas réſiſté.

Le jeune homme propoſa donc à Alſaleh d'apprendre le Che-Kiangien à Fatmé : le bon vieillard y conſentit, & comme cet idiome n'eſt qu'un dialecte fort ſimple de la langue Chinoiſe, il eſpéra que Fatmé le ſauroit bientôt.

En effet, ſes progrès furent preſqu'auſſi rapides, que ceux que l'amour le plus

tendre faiſoient ſur leurs cœurs ſans qu'ils s'en apperçuſſent ; & en peu de temps Fatmé fut aſſez inſtruite pour entendre les mots qu'elle ne ſavoit pas, quand on les lui expliquoit par ceux qu'elle connoiſſoit.

FATMÉ, lui dit un jour Candide, ma chère Fatmé, il y a des mots qu'on répète tous les jours aux perſonnes de votre ſexe, & qui n'ont point encore été l'objet de nos leçons ; je ne vous ai pas appris ceux de beauté, de charmes, d'appas, parce que la nature a été avare envers vous de ces avantages frivoles, que le temps efface, & qu'on paie ſouvent bien cher en négligeant des dons plus précieux & plus ſolides : non, je ne veux point les dire avec vous ; mais j'aurai ſans ceſſe à la bouche les mots de vertu, de graces, de douceur, de bienfaiſance, parce que Fatmé eſt tout cela : Candide parloit avec vivacité ; la fille d'Alſaleh lui répondit en ſouriant : je ſuis fâchée de n'être point belle, mais je ne le ſuis pas que vous me le diſiez, parce que cela eſt vrai : votre eſtime me conſole, & cette ſincérité me la prouve....... Mon eſtime ! ah !

dites tout mon amour : j'aurois juré de n'aimer jamais qu'à Che-Kiang ; mais vous avez toutes les vertus d'une Che-Kiangienne. En parlant ainſi, Candide baiſoit tendrement les mains de Fatmé, lui il répétoit qu'il l'aimoit, qu'il l'aimeroit toujours : Fatmé écoutoit Candide, & recevoit ſes careſſes avec une joie naïve, avec une ſenſibilité touchante, digne de l'enfance du monde. Elle alloit lui répondre ſur le même ton, & ſes yeux avoient déjà fait cette réponſe, lorſque tout d'un coup une lueur plus brillante que celle du plus beau jour, vint éclairer le boſquet où ils étoient ; une odeur plus douce que celle des parfums de l'Aſie, ſe répandit autour des deux amans, & ils virent près d'eux une femme, dont l'air ouvert & ingénu fit deviner que c'étoit Sincère. Mes enfans, leur dit-elle, vous voyez en moi la Fée qui préſida à la naiſſance de Candide, & qui prononça l'arrêt de ſon ſort ; il a rempli la condition d'où ſa félicité dépendoit, & il l'a même remplie de la manière la plus difficile : car on pourra dire quelquefois ſans danger, & avec vé-

rité à un Grand, qu'il a tort ; à un Auteur, qu'il a fait un mauvais ouvrage ; à un Bonze, qu'il eſt inutile ; à un Médecin, qu'il eſt ignorant ; & à un Mandarin, qu'il eſt obligé d'être acceſſible & bienfaiſant ; mais on ne dira plus à une femme, ſans ſe brouiller avec elle, qu'elle n'eſt pas jolie. Allez, pourſuivit la Fée, retournez à Che-Kiang ; que le bon Alſaleh vous y accompagne ; lui & ſa fille ſont dignes d'y vivre : Tzum-Kcheu & Xuam-Tzié attendent avec impatience leur fils & leur fille : allez, un bonheur inaltérable vous attend dans cette belle contrée ; on peut répondre que rien ne troublera votre union, puiſque vous pouvez l'un & l'autre entendre vos vérités ſans aigreur & ſans impatience : il eſt bien peu d'époux qui ſoient dans ce cas.

Le lecteur ſe doute bien que dans un clin d'œil, Sincère fit arriver Alſaleh, Candide & Fatmé à Che-Kiang, que ces deux Amans y formèrent les liens les plus doux, qu'ils parvinrent à une heureuſe vieilleſſe, & qu'ils ſe virent revivre dans des enfans dignes d'eux. Candide eût été bien à plain-

dre, s'il n'avoit pas trouvé une fille, qui avoit appris d'un père inſtruit à l'école du malheur, à mettre la vertu & la vérité au-deſſus de tout. Mais un pareil bonheur n'arrive qu'une fois en cent ſiècles. Auſſi depuis Candide aucun Che-Kiangien ne fut ſoumis à de pareilles épreuves : il n'y avoit plus de Fatmé.





DIALOGUE

Entre un homme Riche & un Indigent.

L'INDIGENT.

MONSIEUR, vous êtes riche, & je suis pauvre ; vous avez beaucoup de superflu, je manque du nécessaire ; j'ai trois enfans à qui je ne puis donner du pain ; je ne saurois travailler, parce qu'une incommodité cruelle qui afflige ce bras m'en ôte la force ; vous êtes homme, je le suis aussi ; à tant de titres, je vous prie de m'aider.

LE RICHE.

LE bon Dieu vous assiste, je n'ai rien à donner.

L'INDIGENT.

QUE Dieu m'assiste ! c'est pour assister les pauvres, qu'il a donné du superflu aux riches : Vous devez être à notre égard les distributeurs de ses bienfaits... Vous n'avez rien à donner, dites-vous ! vous avez toujours quelque chose de trop. Au nom de ce Dieu, dont vous

reconnoiſſez la bonté, imitez-la; empêchez ma famille de mourir de faim.

LE RICHE.

VOILA un coquin bien importun. Paſſe ton chemin.

L'INDIGENT.

JE ne ſuis pas un coquin ; je ſuis pauvre, mais je ſuis honnête. Tant que je l'ai pû, j'ai travaillé ; je ne mandie que parce que je n'ai pas d'autre moyen d'avoir du pain & d'en donner à ma famille. Si j'étois un coquin, ce ne feroit pas en plein jour que je vous demanderois une légère aſſiſtance. Je vous attendrois le ſoir armé d'un poignard, & je devrois peut-être à votre crainte, plus que je ne deſire d'obtenir de votre bienfaiſance. Vous m'appellez coquin, & ſans doute il y en a parmi ceux que l'indigence accable. Mais ſavez-vous pourquoi? Un homme manque de pain....

LE RICHE.

BON! eſt-ce qu'on peut manquer de pain?

L'INDIGENT.

VOILA encore une de vos erreurs, à vous autres riches: vous ne croyez pas poſſible un beſoin que vous n'éprou-

vez jamais ; que vous prevenez toujours..... Un homme donc manque de pain, de feu dans une saison rigoureuse ; il voit ses enfans extenués, transis de froid, n'ayant rien pour les chauffer ni pour les couvrir, n'ayant pas d'alimens à leur donner : il est déchiré de leurs plaintes ; leurs cris vont jusqu'au fond de son cœur : ou il n'a pas de travail, ou il est hors d'état de travailler. Il n'a d'autre ressource que d'implorer la charité des passans. Il essuie vingt refus ; le soir arrive, & il n'a rien mangé, il n'a rien à donner à sa famille. Le dernier refus l'aigrit, le désespère ; l'idée du crime n'effraie plus son ame, & pour n'avoir plus de refus, il demande en menaçant & le pistolet sur la gorge. Que dites-vous de cet homme-là.

LE RICHE.

JE dis qu'il faut le pendre.

L'INDIGENT.

IL faut le pendre ! Eh non, Monsieur, ce n'est pas lui, ce sont les hommes durs qui l'ont refusé, qu'on ne pendroit pas, mais qu'on puniroit sévèrement, si on s'armoit contre les vices du cœur. La plus petite monnoie auroit empêché cet homme

homme de commettre une mauvaiſe action, & quelle eſt l'ame ſenſible & honnête qui pourroit refuſer un léger ſecours à un malheureux, ſi chacun penſoit bien qu'il peut épargner un crime, conſerver un homme à la ſociété, & ſauver des innocens, que la perte de leur père dévoue infailliblement à une miſère ſans reſſource, & peut-être à la mort la plus affreuſe !

LE RICHE.

MAIS auſſi, pourquoi faire des enfans quand on ne peut les nourrir ? Pourquoi ſe marier quand on n'a rien ?

L'INDIGENT.

QUOI ! parce que je ſuis pauvre, vous voulez que je me refuſe au plus doux penchant de la nature, que je trompe ſes intentions, que je ne donne pas à l'Etat des Sujets qui peuvent lui devenir utiles, que je fuie un lien qui peut ſeul adoucir la triſteſſe de ma ſituation ! Eh ! qui travaillera pour vous ? Qui vous ſervira ? Qui cultivera les terres qui vous nourriſſent ? Qui verſera ſon ſang pour la défenſe de la Patrie, ſi les pauvres n'ont pas d'enfans ? Quand un pauvre ſe marie, il compte un peu ſur

la charité des riches, du moins jusqu'au temps où ses enfans sont en état de travailler. Alors il peut se passer de secours étrangers. Chacun tire de son travail ce qui est nécessaire à sa subsistance, & sans avoir votre superflu, on est plus heureux que vous.

LE RICHE.

OUI, mais en attendant on vit misérable.

L'INDIGENT.

CE n'est que cette attente qui me force à recourir à vous. Je ne vous dirai point pour vous engager à m'assister, que je prierai Dieu pour vous; c'est une obligation que vous devez remplir vous-même; mais je vous dirai que ce Dieu bon, juste, bienfaisant, récompensera votre humanité, & que vos richesses sont peut être une épreuve terrible, d'après laquelle il vous condamnera; si du moins vous n'employez votre superflu à secourir les pauvres.

LE RICHE.

MAIS ce maraut me prêche, je crois. Adieu, cela m'ennuie.

L'INDIGENT.

Eh! Monsieur, un moment. Si ce que

je vous ai dit n'a pu vous toucher, ſoyez du moins ſenſible à votre propre intérêt.

LE RICHE.

VOYONS, voyons donc cela. Comment ?

L'INDIGENT.

UN honnête homme, qui ne demeure pas loin du trou que j'habite, & qui n'eſt pas riche, ne me refuſe jamais, & ne refuſe jamais à aucun pauvre un petit ſecours. Je ſais d'ailleurs que ſi la médiocrité de ſa fortune le met hors d'état de fournir aux malheureux, une aſſiſtance auſſi forte & auſſi fréquente qu'il le voudroit, il ſaiſit toutes les occaſions de leur être utile, ſoit par de bons conſeils, ſoit par des conſolations douces & amicales, ſoit par des protections, des ſoutiens que ſa ſituation lui permet de leur procurer. Eh bien! Monſieur, tenez, quelquefois je veux témoigner à cet homme eſtimable, la reconnoiſſance & la vénération qu'il m'inſpire : il m'arrête en me diſant : » mon ami, celui qui donne, quelque » peu qu'il donne, eſt toujours plus » heureux que celui qui reçoit. Le plaiſir

» de faire du bien en eſt la plus ſûre ré-
» compenſe. On la trouve au fond de
» ſon cœur, & qu'elle eſt douce! ce
» plaiſir eſt depuis long-temps le ſeul
» qui me rende mon exiſtence ſuppor-
» table. » Puiſque cet homme de bien le dit, il le penſe, il le ſent, & il faut que cela ſoit vrai. Vous, Monſieur, vous avez tant varié vos plaiſirs ; vous n'avez peut-être pas eſſayé de celui-là. Voyez, & peut-être préférerez-vous à un bijou, à un ameublement qui vous coûte fort cher, & dont vous êtes las au bout de trois jours, la ſatisfaction de vous dire avec juſtice : » il exiſte une
» famille que ma bienfaiſance a arra-
» chée à la fois au crime & à la miſère. Cette idée vous ſera vraiſemblablement plus agréable & plus conſolante, que celle d'avoir contenté à grands frais une fantaiſie paſſagère, & peut-être enſuite......

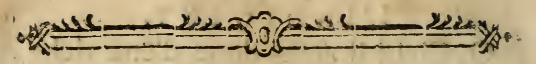
LE RICHE.

ADIEU. Il faut que j'aie bien de la patience, pour avoir écouté ſi long-temps tes ſottiſes, & celles de ton benêt d'honnête homme. Retire toi, ou....

L'INDIGENT.

O Ciel ! il ſuffit donc d'être riche, pour être dur & inſenſible aux miſères d'autrui.





LE COLIN-MAILLARD,

IDILLE.

C'Est à Paphos qu'eſt le Temple le plus célèbre qu'on ait élevé à Vénus ; c'eſt là que les jeunes Prêtreſſes de cette Divinité nourriſſent les Colombes ſacrées qu'elle attelle à ſon Char. Vénus aime Gnide, Cythère & Amathonte ; mais elle préfère Paphos. C'eſt près de ces lieux fortunés qu'elle connut le fils de Myrrha. Le ſouvenir d'un amant ſi cher lui fait préférer les lieux qu'il habita jadis ; & ſi jamais l'Iſle de Cypre n'a vu un amant malheureux, c'eſt un avantage qu'elle doit à la mémoire d'Adonis.

C'est ſur ces bords charmans que la mère de l'Amour raſſemble les Plaiſirs & les Graces. Là, ſur un gazon tendre & émaillé de fleurs, elles forment des danſes légères : un bouquet donné des mains de l'Amour, eſt le prix de celle qui y a le mieux réuſſi. Quelquefois uniſſant à l'envi leurs voix douces

& harmonieuſes, elles chantent le pouvoir du Dieu d'Idalie & célèbrent ſes bienfaits. Quelquefois des jeux enfantins, que l'Amour invente & que ſa préſence anime, ſuccèdent à leurs chants & à leurs danſes.

Un jour, c'étoit un des plus beaux du Printemps, on célébroit à Paphos une fête brillante : le ſang des victimes ne ruiſſeloit pas dans le Temple ; on ſe contentoit d'offrir des fleurs : les jeunes citoyens, les plus aimables filles, répétoient des hymnes en l'honneur de l'Amour & de la Déeſſe de la Beauté ; à leurs noms on joignoit ceux des Graces & des Plaiſirs ; l'encens fumoit de tous côtés ; chaque habitant de cette heureuſe Contrée, avoit des graces à rendre aux divinités qu'elle adore : tous leur devoient le bonheur d'une union douce & conſtante. Enfin, on voyoit par-tout l'ivreſſe de la joie & le tranſport de la reconnoiſſance.

Vénus, inviſible avec ſon fils dans le Temple, y recevoit avec plaiſir les vœux de mille jeunes cœurs unis ſous ſes loix, ou qui brûloient de s'y ſoumettre. Parmi cette jeuneſſe aimable &

ſincère, on diſtinguoit Mirtil & Glicérie. L'un & l'autre avoit à peine atteint ſon quatrième luſtre ; tous deux réuniſſoient les graces, la naïveté & la ſenſibilité de l'âge des amours. Le deſtin avoit décidé que ce couple charmant ſeroit uni. L'Amour le ſavoit bien ; il ſavoit auſſi que l'heure approchoit où il pouvoit faire leur félicité : mais il le cachoit encore à ſa mère ; il vouloit lui ménager une ſurpriſe agréable. Mirtil & Glicérie dans les vœux qu'ils formoient, ſe plaignoient de l'abſence d'un bien inconnu, dont la privation les affligeoit ; leur innocence n'en ſavoit point davantage. Leurs prières furent exaucées.

Le ſoir de ce beau jour, lorſque les ſolemnités furent finies, & que chacun ſe livroit aux amuſemens que l'allégreſſe reſpiroit, les Divinités de Paphos ſe retirèrent dans des bocages qui leur étoient conſacrés, & où perſonne n'auroit oſé mettre un pied profâne. Là, roulent entre des fleurs de petits ruiſſeaux, où Vénus & ſes Compagnes ſe baignent quelquefois. Si de loin quelqu'un y jette un œil curieux, il n'a point à craindre le ſort d'Actéon. Vénus n'eſt

point auſſi cruelle que Diane. Tout ce qu'il riſque, c'eſt de ſe conſumer en vains deſirs, ou d'aller à Leucade en chercher la fin. Mais ce malheur arrive rarement, les citoyennes de Paphos ſont ſi aimables, que perſonne n'eſt tenté de devenir le rival de Mars.

La, des touffes de roſiers & de jaſmins parfument l'air; leur odeur répand dans l'ame & dans les ſens ce déſordre touchant ſi favorable aux plaiſirs: là, des milliers d'oiſeaux ont fixé pour jamais leur demeure. Preſque toujours occupés de leurs amours, ils chantent rarement; mais ils ne chantent jamais que leurs plaiſirs.

C'est dans ces beaux lieux, que l'Amour, Vénus & ſes compagnes ſont accoutumés à faire de petits jeux. L'Amour eſt un enfant; il aime les jeux de cet âge: mais c'eſt un enfant malin; les ſuites de ſes jeux ſont quelquefois dangereuſes.

Mirtil & Glicérie, à qui le trouble de leurs cœurs ne permettoit pas de partager la joie publique, ſe promenoient en rêvant à leur ſituation; le hazard leur fit choiſir les lieux les plus

voisins des bocages sacrés, mais ils avoient pris des chemins différens. L'Amour, qui avoit ses desseins, proposa à Cypris de les admettre à leur jeux; Cypris ne refuse rien à l'Amour: Aglaé & Thalie se détachent, & amènent le Berger & la Bergère.

Tous deux furent saisis d'une crainte timide, en se voyant au milieu des Divinités. Le fard d'une pudeur ingénue éclatoit sur leur front, & les rendoit plus aimables encore. Les Graces prirent Glicérie pour une de leurs sœurs, & Vénus en voyant Mirtil, crut avoir deux fils.

Les caresses, les bontés de l'Amour & de Vénus diminuèrent l'embarras de Mirtil & de Glicérie. Tous deux osèrent enfin jetter des regards furtifs sur le Dieu & sur les Déesses de Paphos. Mirtil admiroit Vénus & ses Compagnes; mais il aimoit à ramener ses yeux sur la Bergère. Glicérie admiroit les charmes de l'Amour, mais elle regardoit Mirtil avec plus d'assurance & de plaisir. Le Dieu pour achever de les mettre à leur aise, les associa à plusieurs petits jeux: enfin, il en proposa un qu'il ve-

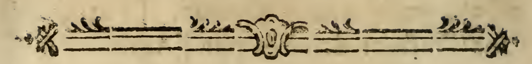
noit d'inventer, & auquel les mortels, ont depuis donné le nom de Colin-Maillard. Il ne fallut aucune préparation; il avoit ſon bandeau ſur les yeux. Tout le monde s'écarte, l'Amour cherche à attraper quelqu'un, il étend les bras, il erre, il court, il tombe quelquefois. Cypris ou l'une des Graces l'alloient relever, car Mirtil & Glicérie n'oſoient encore l'approcher. A la fin, cependant, dans un moment où elle conſidéroit innocemment ſon aimable compagnon, la jeune Bergère ne put éviter en temps la rencontre de l'Amour : il la ſaiſit, & parcourant d'une main légère ſes innocens appas, il la prenoit d'abord pour Vénus; mais la crainte & l'embarras qui faiſoient alors palpiter le cœur de Glicérie, la lui font reconnoître : les libertés de l'Amour ne feroient pas trembler Vénus. Il nomme la Bergère, elle garde le ſilence; mais les ris des Graces aſſurent le Dieu qu'il ne s'eſt pas trompé. Il ſe découvre, & met en ſouriant ſon bandeau ſur les yeux de Glicérie. Il eſt impoſſible d'en peindre l'effet ſubit : une émotion délicieuſe s'empare de ſon cœur, des ſoupirs preſſés ſe ſuccèdent,

un trouble qu'elle n'avoit jamais ſenti, vient agiter tous ſes ſens. L'image de Mirtil, dont elle venoit de raſſaſier ſes yeux, s'offre à ſon eſprit avec des traits de flamme. Il falloit cacher cet état aux témoins qui l'environnoient. Glicérie fait des efforts pour ſe remettre ; mais elle y réuſſit ſi peu, que Mirtil ſeul y eſt trompé.

Dans le temps que Glicérie à ſon tour cherchoit moins à ſaiſir quelqu'un, qu'à avoir l'air de chercher, & que le Berger de ſon côté faiſoit ſemblant de l'éviter, l'Amour, alors clair-voyant, prend ſon arc, choiſit une flèche ſemblable à celle dont il atteignit Pſiché, & en perce le cœur de Mirtil. Un coup de foudre n'eſt pas plus prompt : tous les feux de l'Amour paſſèrent dans ſon ame : il ne feignit plus alors d'éviter la Bergère, qui n'en voulant qu'à lui, avoit négligemment laiſſé échapper de petits compagnons de l'Amour, que leur imprudence avoit amenés trop près d'elle. Mirtil approche, il ſe jette dans les bras de Glicérie, & la ſerre tendrement. Son tranſport le décèle, il eſt reconnu : la Bergère répond timidement à ſes ca-

reſſes, mais elle y répond. Tous deux dans l'inſtant éclairés par l'Amour, ſentent & s'écrient qu'ils ont enfin trouvé le bonheur qu'ils cherchoient. Le Dieu alors vint à eux, il les unit, & leur dit : aimables mortels, ſoyez heureux ; vivez dans ces lieux enchanteurs que je vous permets d'habiter ; je ne vous quitterai jamais. Votre félicité ſera pure, durable & parfaite, puiſqu'elle eſt mon ouvrage. On n'en ſera pas jaloux ici, mais on dira en l'admirant & en vous rendant juſtice : on voit bien que l'Amour n'a pas toujours le bandeau ſur les yeux.





L'ICHNEUMON,

APOLOGUE.

UN Philoſophe, venu des rives du Gange pour étudier les myſtères d'Hermès ſous les Prêtres de Memphis, ſe promenoit un jour en rêvant ſur les bords du Nil. Il apperçut un petit animal qui cherchoit avec ſoin dans le ſable les œufs de Crocodile, & qui mettoit en pièces tous ceux qu'il trouvoit. Le ſage vit avec étonnement que, content de les avoir briſés, il les laiſſoit ſans les dévorer. O homme! s'écria t-il, quelle leçon te donne l'animal deſtructeur de ton plus redoutable ennemi! Fais-tu quelquefois une bonne action, rends-tu un ſervice eſſenciel ſans une vue ſecrette de gloire & d'intérêt? Viens, viens apprendre de l'Ichneumon à ne pas fouiller un acte de vertu des taches de l'amour-propre, & à faire le bien pour le bien même.



LE TONNERRE ET LE NUAGE,

FABLE ASIATIQUE.

COMMENT ofes-tu te compter pour quelque chofe ? difoit le Tonnerre au Nuage : toi, vil affemblage de parties groffières, que l'aftre des jours daigne élever, tu veux entrer en comparaifon avec moi ! de brillans fillons de lumière marchent devant moi, & m'annoncent en parcoutant l'horizon ; j'ébranle les Palais des Sultans ; je fais trembler les montagnes ; je fuis l'organe & quelquefois le miniftre des vengeances du Ciel ; l'Univers épouvanté fe jette à genoux & fe tait en ma préfence & toi... moi, répond le Nuage ; je n'aime point à parler de moi fi long-temps avec tant d'orgueil & de bruit ; mais quand le vent du midi m'abaiffe vers la terre, je vois le Cultivateur qui remercie Dieu : je fertilife fes compagnes, l'abondance & la joie me fuivent ; je puis même confo-

ler ceux qu'effraie le mal que tu peux faire.... Quand on eſt placé bien haut, je crois qu'il vaut mieux faire du bien qu'inſpirer de la terreur.

UN ſage conta un jour cet Apologue à Ebn-Mohar, Viſir de Damas. Ce Miniſtre, jeune encore, avoit abuſé de ſon pouvoir. Plus flatté de ſe faire craindre que de ſe faire chérir, il avoit gouverné durement les peuples confiés à ſon autorité. Mais l'heureuſe ſenſibilité qu'il avoit reçue de la nature, n'avoit pas encore été détruite par les vapeurs empoiſonnées de la flatterie & de l'élévation. Il écouta le ſage, il répandit des bienfaits, la juſtice & l'humanité devinrent la règle de ſa conduite, & Damas bénit ſon adminiſtration.





LES TROIS FILS D'AÏOUB,

ESSAI MORAL.

LE ſoleil au milieu de ſa carrière n'eſt ni plus brillant ni plus ardent que ne l'avoit été Aïoub-Kan dans le feu de ſa jeuneſſe, & dans l'âge des paſſions : mais ce Prince dans l'âge mûr étoit devenu doux, paiſible, bienfaiſant, comme le ſoleil, lorſque ſur la fin d'un beau jour, il permet aux Bédouins errans de ſortir de leurs tentes, & de mener leurs troupeaux dans les plaines de Cariataïm. Aïoub-Kan, né du ſang Royal de la grande Buckarie, avoit été obligé de faire valoir ſes droits au ſceptre contre trois Princes voiſins, qui n'en avoient d'autres que leur ambition. La rapidité de ſes ſuccès avoit réduit tous ſes ennemis au ſilence, & Aïoub-Kan n'avoit pas encore atteint ſa trente-deuxième année, qu'il s'étoit vu paiſiblement aſſis ſur le trône des Usbeks. Quand il fut tranquille poſſeſſeur du pouvoir ſouve-

rain, il fit taire la trompette guerrière ; & certain qu'on n'affermit point sa puissance en reculant les bornes de ses Etats, il préféra aux conquêtes qu'il pouvoit faire, la gloire de rendre son peuple heureux : il y réussit si bien, que les Usbeks oublièrent le titre de Victorieux que ses exploits lui avoient acquis, pour lui donner celui de Bienfaisant, qu'il porta jusqu'au tombeau.

Il y avoit trente ans qu'Aïoub jouissoit de la réputation d'un bon Roi, lorsque fatigué du poids de la couronne, & désirant de passer ses derniers instans dans un repos qu'il avoit toujours regardé comme inconciliable avec ses devoirs, il résolut d'abdiquer. Zulica, celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée, lui avoit laissé trois fils, qui paroissoient également dignes du sceptre; Aïoub-Kan pouvoit désigner l'un d'eux pour son successeur ; mais il voulut qu'une épreuve certaine éclairât son choix ; il étoit trop important au bonheur de ses peuples, pour que ce Prince s'y déterminât par caprice ou par prédilection.

Il aſſembla donc les principaux de l'Etat ; Arſlam, Corcut & Salem ſes trois fils furent appellés auſſi : une foule nombreuſe, attirée par la ſingularité d'un événement ſi nouveau, vient remplir le Divan : Aïoub environné de ſes grandes actions, & plus glorieux de leur éclat que de la ſplendeur du trône, regardoit avec la complaiſance d'un bon père pour ſes enfans, ce peuple qui lui devoit un bonheur ſans mêlange.

Tout le monde attendoit en ſilence que ce Prince s'expliquât : l'inquiétude ſe montroit ſur tous les viſages, & chacun cherchoit à douter encore de la réalité d'un deſſein qui avoit tranſpiré, & que tout le monde craignoit également. Aïoub-Kan parla en ces termes : » Peuples, le ſoin de vous » rendre heureux m'a agité toute ma » vie : après que votre valeur, votre » fidélité & l'interceſſion du grand Pro- » phète eurent abattu nos ennemis, » vous ſavez que loin de paſſer dans un » lâche repos, des jours que l'effroi » de nos voiſins & la foi des traités » pouvoient rendre paiſibles à jamais, » j'ai conſacré tous mes ſoins au bien

» de cet Empire. Si j'ai réussi, si l'es-
» time & l'amour de mes Sujets doi-
» vent me séparer du vulgaire des Rois,
» & leur rendre cher le nom d'Aïoub-
» Kan, la récompense que j'en attends,
» c'est qu'ils voient sans douleur la
» résolution où je suis de renoncer au
» trône, & qu'ils me pardonnent de
» chercher du moins le repos près de
» la tombe. L'Ange de la mort est
» prêt à s'asseoir au chevet de mon lit,
» je me dois à moi-même mes derniers
» jours. Mais en quittant le gouverne-
» ment, mes soins sont encore pour
» vous. Trois fils également appellés
» au trône par leur naissance, feroient
» balancer mon choix, si les mouve-
» ment d'un cœur paternel devoient le
» décider. Maître de ce choix par les
» loix fondamentales que le grand Té-
» mur a établies, je veux qu'il tombe
» sur le plus digne, & par là j'assure
» également le sort de mes fils & le
» vôtre. Corcut, Arslam & vous Sa-
» lem, c'est à vous de montrer que
» vous méritez l'honneur de travailler
» au bonheur d'un grand Peuple. Je
» donne au premier le gouvernement

» de Kojand ; Balk obéira au fecond ; » je foumets Samarcand aux loix du » troifième. Pendant un an, votre pou» voir y fera abfolu comme le mien ; » & celui de vous trois qui dans fon » gouvernement aura le mieux rempli » l'idée que l'on doit avoir d'un Roi, » fera mon fucceffeur au trône. Allez, » puiffe-t-on héfiter entre vous trois, » & puiffiez-vous avoir au refpect & à » l'amour des peuples qui doivent vous » obéir, les mêmes droits que vous » avez à ma tendreffe. »

Il dit, & le peuple en verfant des torrens de larmes fortit du Palais comme fi fon père & fon maître étoit déjà mort, & que la cérémonie à laquelle il venoit d'affifter, eût été fa pompe funèbre.

Cependant les trois fils d'Aïoub partent pour les villes qu'ils devoient gouverner ; ce Prince leur avoit donné à chacun un vieillard de fon Divan pour les accompagner, & en fecret il commanda à ces hommes qu'il avoit choifis, & qui étoient également vénérables par leur grand âge, par la fainteté de leurs mœurs, & par l'intégrité

de leur conduite, d'examiner avec une attention ſévère, la manière dont ſes fils uſeroient de leur nouveau pouvoir, & de lui en rendre un compte exact à la fin de l'année.

CORCUT, l'aîné des trois Princes, avoit été élevé par un Mollah Perſan, qui lui avoit inſpiré le goût le plus vif pour les arts & les ſciences; le gouverneur d'Arſlam étoit un vieux Tartare qui avoit ſervi long-temps, & qui étoit couvert de bleſſures : il ne regardoit comme des héros que les conquérans ſous qui la terre avoit tremblé; & il avoit toujours à la bouche les exploits d'Iskender, de Giam-Schid, de Témur & de Gengis-Kan. Le précepteur de Salem, ſectateur de Confutzée, n'avoit jamais prêché à ſon élève que la douceur, la bonté, la juſtice, l'humanité & l'amour de la paix.

CES inſtructions différentes avoient également fait impreſſion ſur l'eſprit des jeunes Princes. Corcut n'aſpiroit qu'à faire fleurir, dans la Buckarie, les ſciences & les arts; l'ambitieux Arſlam ſongeoit déjà à reculer les limites de l'Empire, & il brûloit d'impatience de com-

mencer ſes conquêtes ; Salem enfin, craignoit d'être appellé au trône, & ne vouloit y monter que pour faire ſon bonheur de celui de ſes peuples.

QUAND Corcut fut arrivé à Kojand, & que les habitans de cette Ville lui eurent prêté leur ſerment d'obéiſſance & de fidélité, il ſe fit rendre compte de l'état de ſon nouveau gouvernement, & il apprit avec ſurpriſe qu'il n'y avoit dans une Ville ſi vaſte & ſi peuplée ni Académie, ni Obſervatoire, ni Bibliothèque publique, ni Salle de Spectacles, ni Poëtes, ni Peintres, ni Muſiciens ; il fit pluſieurs fois le tour de Kojand, & ſon étonnement redoubla de voir que les édifices publics ou particuliers étoient commodes à la vérité, & ſuffiſans pour les uſages auxquels ils étoient deſtinés ; mais qu'il n'y avoit ni goût, ni proportion, ni magnificence ; il ſe propoſa de remédier bientôt à tant de maux, & de polir cette partie de la Buckarie en y introduiſant l'amour des lettres & des arts, & en encourageant les efforts de ceux qui s'y livreront.

IL commença par faire bâtir un édi-

fice ſuperbe, qui lui coûta des ſommes immenſes : les artiſtes les plus habiles de l'Empire des Usbecks & des Etats voiſins furent appellés à Kojand par les plus grandes eſpérances, & Corcut les ſurpaſſa par ſes profuſions. Il eſt vrai que pour conſtruire ce palais, il fallut s'emparer du terrein de pluſieurs familles qu'on oublia de dédommager ; mais auſſi les habitans de Kojand eurent tout d'un coup un Obſervatoire, une Salle d'Académie, un Théatre & un logement magnifique pour leur Prince.

ENSUITE il fit publier par un crieur public ſuivant l'uſage, que tous les propriétaires de maiſons, euſſent à donner aux rues de Kojand, une forme plus régulière & plus ſymmétrique ; cet ordre mit quantité d'habitans dans la néceſſité de faire de grandes dépenſes ; pluſieurs furent ruinés ; d'autres aimèrent mieux de perdre leurs maiſons que de s'expoſer au même riſque.

POUR les conſoler, Corcut fit venir des Comédiens Chinois, leſquels jouoient des Tragédies qui faiſoient rire, & des Comédies où on ne rioit pas, ce qu'on voit encore aſſez ſouvent de nos

jours ; ils reprèſentoient auſſi des pièces que le mêlange du chant & de la déclamation rendoit fort piquantes ; la muſique en étoit ſouvent paſſable, quelquefois excellente, mais les drames n'en valoient jamais rien. Les Kojandiens prenoient goût à ces amuſemens, & ils y couroient en foule ; Corcut eſpéra qu'ils ſeroient bientôt policés.

Bientôt un grand nombre de gens de lettres vint former deux ou trois Académies à Kojand ; bientôt les éloges du nouveau Souverain retentirent de tous côtés en vers & en proſe ; tous les jours paroiſſoit quelqu'ouvrage à ſa louange ; à croire les auteurs de ces panégyriques, le ſiècle d'or alloit renaître ſous Corcut ; le bonheur & la vertu ſembloient s'être unis pour faire éclater ſon règne & le rendre célèbre aux yeux de la poſtérité.

Corcut pour juſtifier tant d'éloges donna des penſions à tous ſes admirateurs, & fit des préſens magnifiques à des ſavans qui s'étoient ſignalés par des prodiges : l'un avoit découvert un amas d'étoiles que tout le monde voyoit depuis des ſiècles, & l'avoit appellé

la moustache de Corcut; l'autre avoit prouvé que le meilleur gouvernement possible est celui où les lettres & les arts sont au-dessus de tout; un troisième avoit inventé une machine pour traverser les airs, & son prospectus prouvoit que rien n'étoit plus sûr; il avoit même voulu en faire l'épreuve, & s'étoit cassé un bras & une jambe; celui-ci avoit donné un mémoire sur la culture du ris, sa méthode étoit singulière & nouvelle; mais elle coûtoit plus & rapportoit moins que l'ancienne; celui-là avoit trouvé un moyen de démontrer clair comme le jour que deux & deux font quatre: un autre enfin..... mais on ne finiroit point si on détailloit tout ce que la protection encourageante de Corcut fit éclorre d'étonnant & de neuf. Vingt journaux, qui nâquirent en même-temps que les trois Académies de Kojand, instruisirent l'univers pensant de toutes ces merveilles, & le nom de Corcut devint célèbre dans toute l'Asie.

Ce Prince ne se bornoit pas à combler de bienfaits ceux qui cultivoient les sciences & les arts avec distinction;

il les animoit par ſon exemple ; car Corcut ſavoit également employer la plume, le compas, le crayon & le ciſeau. Il faut l'avouer, & ſans doute cela eſt aſſez rare pour mériter d'être rapporté ; Corcut avoit la modeſtie de ſoumettre ce qu'il faiſoit en tout genre à l'examen des Sociétés qu'il avoit établies ; il leur ordonnoit de ne lui paſſer rien ; & ſuivant l'uſage établi depuis qu'il y a des arts & des grands qui les cultivent, les académiciens de Kojand ne diſſertoient ſur les ouvrages de Corcut, que pour prouver qu'ils étoient des chefs-d'œuvre ; & ce Prince étoit d'autant plus content, qu'il n'imaginoit pas que des génies ſublimes puſſent être aſſez lâches pour le flatter.

Tout le monde ſentira aiſément que des occupations ſi importantes ne laiſſoient pas à Corcut beaucoup de temps pour s'occuper du gouvernement ; auſſi s'étoit-il donné des Miniſtres, ſur qui il ſe repoſoit entiérement. Son Divan étoit compoſé de ſavans vieillards qui avoient profondément diſcuté les queſtions les plus oiſeuſes ſur les anciens Royaumes de l'Aſie, & le premier

Visir étoit connu par un traité immense sur le droit des gens, dans lequel tout se trouvoit hors l'art de gouverner les Peuples & de les rendre heureux. Ce Divan étoit tous les jours étonné des questions qu'il avoit à décider, & il falloit toujours qu'il les décidât sans les entendre.

CEPENDANT Corcut au bout de quatre à cinq mois, avoit dépensé tous les revenus d'une année ; chacun sait que dans presque toute l'Asie les étrangers sont les seuls qui paient des droits de douane ou des impôts; Corcut, qui avoit lû des ouvrages économiques composés en Europe, & traduits par l'un de ses académiciens, qui avoit été à la Chine l'élève d'un Européen, Corcut, dis-je, leva des impôts sur les naturels du pays : on murmura beaucoup ; mais la vénération qu'on avoit pour le sang d'Aïoub, empêcha le peuple d'éclater. Il trouvoit cependant fort dur de payer si cher des chansons & des discours académiques.

IL eut bien d'autres sujets de se plaindre ; le Divan toujours occupé à disserter sur les antiques dynasties de la

Chine, des Indes, de la Perſe & des Tartaries, & à raiſonner ſur le droit naturel & politique, n'avoit pas fait attention qu'un hiver rigoureux avoit anéanti l'eſpoir de la moiſſon, & qu'il falloit prévenir par des ſecours étrangers l'inſtant où les reſſources de Kojand ſeroient épuiſées. Les ſublimes ſpéculations auxquelles ils ſe livroient, leur permettoient peu des ſoins auſſi vulgaires; & une famine horrible déſola Kojand, parce que les philoſophes qui la gouvernoient n'avoient pas penſé que la première choſe qu'il faut à un Peuple, c'eſt du pain; & qu'ils n'avoient ſongé au reméde que quand le mal étoit devenu incurable.

Si ces maux avoient été les ſeuls que l'adminiſtration de Corcut eût cauſés aux Kojandiens, ils euſſent dû prendre patience; car s'ils étoient accablans ils étoient paſſagers; mais un mal plus grand & plus durable fut la ſuite de l'amour exceſſif que ce Prince avoit pour les arts & pour les ſciences.

Chacun ſait que le goût des arts & des ſciences eſt le germe du luxe, & que le luxe à ſon tour propage tous

tous les vices : cette vérité n'eſt plus neuve aujourd'hui ; mais elle l'étoit du temps de Corcut, & ſon exemple fut peut-être le premier qui la prouva.

Avant que Kojand ne fût ſous les loix de Corcut, les habitans de cette Ville étoient ſimples, ignorans, & même un peu ſauvages, comme les Scythes leurs ancêtres ; mais ils étoient en même-temps droits, ſincères, vertueux, aimant le travail & ſachant ſupporter la pauvreté : Corcut en les poliçant, les rendit vains, faux, efféminés ; en étendant leurs connoiſſances, il multiplia leurs beſoins, & Kojand ſavante & décorée dut regretter ſon ancienne ignorance & ſa première ſimplicité. D'ailleurs à force de lire & d'entendre des ſophiſmes, on en vint bientôt à douter de tout ; on oſa mettre en queſtion s'il étoit poſſible que la lune eût paſſé par la manche de Mahomet ; on n'alloit plus à la moſquée que par habitude ; & loin d'être exact à ſe tourner vers la Mecque pendant la prière, on affectoit de ſe tourner de tous côtés pour voir & pour être vu. On buvoit du vin ſans ſcrupule, on raiſon-

noit sur l'Alcoran, les jeunes gens aimoient mieux entretenir une danseuse que de se marier, & les vieillards les encourageoient par de mauvais propos; tous railloient ceux dont les mœurs avoient résisté au torrent de la corruption. Corcut étoit persuadé que des Palais, des Académies, des Concerts, des Spectacles & de la Philosophie, valoient bien tout ce qu'on leur avoit sacrifié, & il appelloit cela le triomphe de la raison.

PENDANT que la raison triomphoit ainsi à Kojand, une horde de Tartares Eluths, voisins de cette Ville, vinrent y faire une irruption; ces Peuples errans sont pauvres, robustes, insensibles à la fatigue, toujours sur leurs chevaux & les armes à la main : ils se soucient peu de lettres & de sciences, & ne connoissent que la raison du plus fort. Ils n'étoient qu'une poignée, & dès que les Kojandiens les virent paroître, la terreur s'empara de toute la Ville; on tint bien vîte un conseil pour trouver les moyens de se soustraire à cet invasion. On étoit trop éloigné de Bokara, de Balk & de Samarcand

pour en espérer des secours assez prompts; on n'avoit pas songé à mettre Kojand en état de défense, & ses habitans amollis par le luxe & le repos, aimoient trop la vie pour la risquer contre des barbares qui comptoient la mort pour rien, & qui la donnoient ou la recevoient sans émotion. On députa donc vingt notables vers le Général Eluth, pour tâcher de l'émouvoir & d'en être quitte moyennant une contribution. Ibenkan, ainsi s'appelloit ce chef, étoit fort ignorant & fort impoli; mais il étoit trop généreux pour accabler des gens qui avoient si peur; il se contenta donc de demander beaucoup d'argent, & d'imposer un tribut à Kojand. On lui accorda tout ce qu'il exigeoit; on y joignit des présens considérables pour l'engager à partir plutôt; lorsqu'Ibenkan vit qu'on étoit si facile, il se repentit de n'avoir pas demandé davantage: mais comme il étoit fidèle à sa parole, il partit, à dessein sans doute de revenir bientôt dans une Province où un butin immense lui coûtoit si peu.

Tandis que Corcut embellissoit, poliçoit, ruinoit & dépravoit Kojand,

Balk n'étoit pas plus heureuſe ſous les loix d'Arſlam. A peine ce Prince fut-il arrivé dans ſon Gouvernement, qu'il laiſſa voir ſans ménagement l'impétuoſité de ſon caractère; à laquelle la crainte & le reſpect qu'il avoit pour Aïoub-Kan, avoit ſervi de frein juſqu'alors. Il hâta la cérémonie de ſon couronnement pour exécuter plutôt les projets ambitieux que ſon bouillant courage avoit enfantés; & lorſque, ſuivant l'uſage, l'Iman de la principale Moſquée de Balk alloit lui mettre ſur la tête le turban rouge, qui étoit l'attribut de la ſouveraineté, Arſlam le lui arracha & s'en couvrit lui-même, comme ſi d'autres mains que les ſiennes avoient été indignes de le couronner.

Cette action hautaine & fière fit ſentir aux habitans de Balk que le joug de leur nouveau Souverain ſeroit dur & deſpotique, & qu'ils ne devoient pas eſpérer beaucoup de repos ſous ſes loix.

L'événement juſtifia & ſurpaſſa ces craintes: Arſlam ne tarda pas à faire la revue de tout ce qu'il y avoit à Balk d'hommes en état de porter les

armes. Il en trouva cinquante mille, que sous ses ordres il crut capables de conquérir l'univers entier. Les Usbeks étoient naturellement vaillans & toujours bien disciplinés, quoique depuis long-temps une paix profonde regnât dans la grande Buckarie. Cette paix embarrassoit Arslam ; il lui falloit du moins un prétexte pour attaquer ses voisins, qui tous vivoient tranquilles sur la foi des traités ; mais manque-t-on jamais de prétextes quand on veut faire le mal, & qu'on a la force en main ?

ARSLAM se souvint d'avoir lû dans une vieille histoire des Usbeks, qu'un Sultan de Khorasan, qui vivoit cinq siècles avant le règne d'Aïoub, avoit remporté sur les Usbecks une victoire éclatante, & en avoit fait dresser un monument injurieux aux Khans de la grande Buckarie. Le temps avoit détruit ce monument ; mais un village presque désert auprès de l'endroit où il avoit été élevé en portoit encore le nom : cependant une paix durable & vingt alliances avoient effacé l'outrage, & les deux peuples vivoient unis. Arslam, qui vouloit à quelque prix

que ce fût troubler cette union, & commencer la guerre, écrivit à Vereddin qui regnoit alors ſur le Khoraſan, pour exiger que ce Prince fît détruire le village dont nous venons de parler, & défendît même qu'on en prononçât jamais le nom : la lettre étoit impérieuſe & menaçante, & le ſtyle en étoit comme celui d'un maître qui parle à ſon eſclave.

VEREDDIN, qui eût accordé ſans peine, aux prières d'Arſlam une choſe ſi peu importante, la refuſa à ſes inſultantes menaces, & ſe prépara à venger ſon injure, après avoir honteuſement chaſſé l'envoyé d'Arſlam.

CE dernier apprit avec joie que le Sultan de Khoraſan ſe préparoit à la guerre ; il réſolut de le prévenir & bientôt une nombreuſe armée inonda les frontières de Vereddin : on ne décrira point les horreurs de cette campagne : ce tableau déſolant feroit frémir.

APRÈS qu'Arſlam eût dévaſté les frontières du Khoraſan, il s'avança avec rapidité vers Mérou capitale de cet Empire ; mais Vereddin l'arrêta avec une armée preſqu'égale à la ſien-

ne. La bataille fut meurtrière, dix mille Khorasaniens y trouvèrent la mort, & le nombre des prisonniers fut encore plus considérable. Vereddin, qui n'en étoit pas plus heureux, malgré la justice de sa cause, fut obligé de chercher son salut dans une fuite précipitée ; la valeur emportée des Usbeks ne lui laissa pas même le temps de faire une retraite honorable. Arslam le poursuivit jusqu'à Mérou, & n'ayant pû l'empêcher de s'y renfermer, il l'y assiégea. La prise de cette Ville assuroit au fils d'Aïoub la conquête de tout le Khorasan ; aussi n'y laissoit-il pas à Vereddin le temps de respirer. Des assauts multipliés n'avoient pû triompher encore du courage des Khorasaniens à défendre leur Sultan & leur liberté ; mais Arslam qu'une ambition effrénée rendoit fort peu délicat sur les moyens, sut trouver des traîtres, & pendant une nuit obscure, une fausse attaque ayant attiré l'élite des défenseurs de Mérou d'un côté, Arslam qui s'avançoit sourdement d'un autre, où on lui avoit indiqué un endroit foible, entra dans la Ville sans peine, à la

faveur des intelligences qu'il s'y étoit ménagées. La résistance des Khorasaniens avoit irrité Arslam ; ils les en punit cruellement ; tout fut passé au fil de l'épée : rien ne pût fléchir la rage des vainqueurs ; en vain les mères tremblantes demandoient grace pour leurs enfans, en vain les enfans élevoient vers ces barbares leurs innocentes mains, en vain les vieillards leurs montroient leurs cheveux blancs qu'ils les conjuroient d'épargner, la soif du sang ne respecta ni l'âge ni le sexe, & en peu d'heures Mérou n'étoit presque qu'un vaste tombeau, qu'un petit nombre de Korasaniens rangés autour de leur Roi, disputoit encore aux Usbeks. Bientôt Vereddin lui-même périt sous le fer de leur chef, & le reste de ses sujets demanda des fers pour éviter la mort.

Arslam maître ou plûtôt destructeur de la capitale du Khorasan, n'eut qu'à se montrer pour réduire le reste du Royaume. Quand il assiégeoit une Ville, il mettoit le premier jour sur sa tente un étendart blanc, pour marquer aux assiégés qu'ils devoient espérer d'être traités avec clémence s'ils se rendoient : un

drapeau noir annonçoit le second jour que les chefs de la ville, seroient immolés à sa vengeance : enfin le troisième jour, on arboroit un étendart teint de sang, qui étoit le triste signal d'un carnage sans pitié. Il est aisé de croire que la crainte fit tomber les armes des mains de tous ceux qui d'abord pensoient à se défendre ; & bientôt le Sultan de Balk, abhorré, mais redouté de tout le Khorasan, n'y compta pour ennemis que des esclaves qui trembloient sous lui.

Il revint dans Balk en conquérant, & la pompe de son triomphe égala la rapidité de ses exploits. Mais son ambition n'étoit pas satisfaite ; de nouveaux projets devoient éclore.

Trois petites Républiques, qui formoient un Peuple connu sous le nom de Taguris, parurent à Arslam des ennemis dignes de sa valeur ; devenu plus redoutable par la haute opinion que la conquête du Khorasan avoit donné de sa valeur, il se crut au-dessus des ménagemens, & sans aucun prétexte, sans déclaration de guerre, il résolut d'entrer dans le pays des Taguris, &

de le traiter comme le Khorasan. Mais il n'y trouva pas toute la facilité dont il s'étoit flatté.

Les Taguris, défendus par les rochers & les précipices des Montagnes Noires, avoient d'ailleurs rendu leur pays presqu'inaccessible par les fortifications dont ils avoient revêtu les gorges par où on y abordoit. Cet heureux peuple avoit peu de commerce avec les autres nations ; l'agriculture y étoit honorée, & suffisoit non seulement à ses besoins, mais aussi aux devoirs de l'hospitalité qu'il exerçoit envers tous les passagers ; on n'y regardoit comme utile & nécessaire que ce qui l'étoit en effet, il y avoit peu de loix, mais elles étoient conformes au génie de la nation & fondées sur les principes inaltérables de l'équité naturelle ; chacun y cultivoit son champ pour soi ; tout le monde y étoit égal, on n'y connoissoit d'autre distinction que celle de la vertu, & à peine en étoit-elle une, tant les exemples en étoient fréquens. Lorsque dans une famille il y avoit quelqu'un qui se distinguoit par une belle action, le conseil des anciens du peuple lui décernoit une

médaille d'airain en lui diſant devant les députés des trois Républiques : *Que ta mère ſe glorifie de t'avoir enfanté ; car tu as mérité le prix de la vertu* ; & dans l'inſtant, le Taguri décoré de la médaille étoit noble, mais cette nobleſſe n'étoit que perſonnelle. S'il ſe rendoit une ſeconde fois digne de l'eſtime de la nation, on prononçoit la même formule en lui donnant une médaille d'argent, & ſa nobleſſe étoit communiquée à ſa famille, mais pour s'éteindre à ſa mort. Enfin, un troiſième acte de vertu étoit récompenſé par une médaille d'or qu'on donnoit en ſilence, & alors la nobleſſe devenoit perpétuelle, & ne pouvoit ſe perdre que par une action baſſe ou coupable de quelque membre de la famille. Combien l'idée de cette diſtinction ſervoit aiſément de frein dans les ſituations les plus critiques ! Un Taguri pouvoit-il commettre une action déshonorante, en ſe repréſentant que ſa famille entière en ſeroit punie par la perte des diſtinctions dont elle jouiſſoit ?

Les peines perſonnelles étoient rares & en petit nombre : les vices du cœur, les défauts de l'ame contre leſquels

on ne ſéviſſoit point ailleurs, comme l'avarice, l'ingratitude, la dureté, étoient punies chez les Taguris par le mépris de la nation ; & les crimes qui nuiſent au bonheur général de la ſociété l'étoient par l'exil ; les tortures, les ſuplices & la peine de mort n'y avoient jamais été en uſage. Des loix ſi douces & ſi ſages annoncent un peuple à qui l'humanité eſt chère, un peuple tranquille & ami de la paix. Tels étoient en effet les Taguris ; mais ils n'en étoient pas moins braves ; & il n'étoit pas un ſeul homme dans la nation qui ne préférât la mort la plus cruelle à la perte de ſes loix & de ſa liberté.

C'ÉTOIT ſur ce peuple libre, ſage, heureux & ſi digne de l'être, qu'Arſlam vouloit étendre ſa puiſſance : il commença par y envoyer un eſpion ſous l'habit de voyageur ; cet eſpion nommé Anghishar entra ſans obſtacle dans le pays des Taguris ; mais ſes réponſes un peu embarraſſées donnèrent quelques ſoupçons à ce peuple jaloux de ſa liberté & vigilant juſqu'à la défiance ſur les moyens de ſe la conſerver. On laiſſa pourtant paſſer Anghishar, mais

ſans qu'il pût s'en douter, on l'obſerva exactement, & on ſuivit quelques temps toutes ſes démarches. Sa prudence & ſa diſſimulation rendirent longtemps ces ſoins inutiles; mais enfin au bout de quelques jours, on le ſurprit dans une occupation qui juſtifioit tous les ſoupçons. Il traçoit un plan, & on reconnut que c'étoit celui de la première forteresſe où il avoit paſſé; on n'héſita pas à ſe ſaiſir de lui, & l'ayant fouillé on lui trouva des lettres & des inſtructions où les deſſeins d'Arſlam étoient clairement découverts. Dans tout autre Etat, Anghishar eût expiré dans les plus horribles tourmens; les Taguris ſe contentèrent de le renvoyer à ſon maître en lui diſant: » Vous pouvez » rapporter à votre Souverain que » vous avez vû un peuple libre & » bon qui n'a pas de richeſſes qui puiſ» ſent tenter ſon avarice; nous n'avons » que nos moiſſons, nos troupeaux & » nos cimeterres; ſi comme ami, » Arſlam demande à partager avec » nous les fruits de nos travaux & les » bienfaits de la nature, nous y con» ſentons volontiers; mais s'il veut

» nous aſſujettir, chacun de nous ſa-
» crifiera ſes jours à la liberté, & ſi
» jamais votre maître ſubjugue ce pays,
» il ne regnera que ſur des ruines &
» des déſerts.

ANGHISHAR en rapportant fidèlement au fils d'Aïoub le diſcours des Taguris, lui rendit compte en même temps du mauvais ſuccès de ſes démarches, & il l'avertit que cette nation étoit ſur ſes gardes; il ne lui diſſimula point non plus les difficultés qu'il y avoit à ſurmonter pour pénétrer comme ennemi dans des défilés où mille hommes pouvoient arrêter une armée auſſi nombreuſe que celle de Gengis. Ce récit, loin de détourner Arſlam de tenter l'expédition, ne ſervit qu'à l'animer davantage; il ſe mit en marche avec une armée formidable, groſſie d'un grand nombre de Khoraſaniens, que la crainte avoit forcés à porter les armes ſous lui.

DÈS qu'il fut arrivé au pied des Montagnes noires, où ſe trouvoit la première forteresſe des Taguris, il vit tout ce qui pouvoit lui faire craindre la réſiſtance la plus vigoureuſe & la plus lon-

gue. Mais le Souverain de Balk étoit peu propre à ſe laiſſer vaincre par les obſtacles : il entoura la fortereſſe qu'on nommoit Aozrah, c'eſt-à-dire, *rempart de la patrie*, & il réſolut de tenter l'eſcalade ; mais il trouva les Taguris bien diſpoſés à le recevoir ; leur vigilance avoit tout prévu, & il fut repouſſé avec perte. Les aſſiégés du haut de leurs murs jettoient ſur les Usbeks des groſſes pierres qui entraînoient dans les foſſés ou dans des précipices un grand nombre d'ennemis. Si les troupes d'Arſlam trouvoient d'un côté le moyen de monter ſur la muraille, elles y trouvoient des citoyens que l'enthouſiaſme patriotique rendoit invincibles, & qui ne ceſſoient de combattre qu'en expirant ; ſi d'un autre côté les Taguris réſiſtoient avec ſuccès aux attaques des Usbeks, les fatiguoient & les faiſoient reculer, Arſlam maſſacroit lui-même ſes ſoldats, indigné de les voir reculer devant lui.

Plusieurs aſſauts eurent le même ſort ; Arſlam éprouvoit toujours la même réſiſtance, & les aſſiégés, profitant de l'avantage de leur ſituation, lui tuoient toujours beaucoup de monde : ce revers

ne fut pas le ſeul; les Khoraſaniens, qui ne combattoient que malgré eux ſous le fils d'Aïoub, diſparurent tous en une nuit, & des maladies cruelles occaſionées par les fatigues & la qualité des alimens achevèrent de diminuer l'armée d'Arſlam.

Ce Prince cependant ne pouvoit ſe réſoudre à renoncer à ſon entrepriſe; il lui ſembloit trop honteux d'échouer, & quelques remontrances que ſes anciens Officiers puſſent lui faire, il vouloit ou vaincre ou périr. Il ſe ſoucioit peu d'épargner le ſang de ſes ſujets, & la certitude du péril ne pouvoit arrêter ſes deſſeins. Un jour, un vieux citoyen de Balk, qui dans ſa jeuneſſe avoit vaillamment combattu pour Aïoub, & qui par vénération pour le père conſacroit ſes derniers jours au ſervice du fils, oſa lui faire des reproches ſur ce qu'il ſacrifioit l'élite de ſes troupes à un projet que l'événement montroit impoſſible; il les fit avec la vivacité d'un ſoldat & la franchiſe libre d'un citoyen qui parle au nom de l'humanité; „ ce n'eſt „ pas ainſi, lui dit le généreux Scharazm, „ que votre père faiſoit la guerre; il ſavoit

„ ménager ſes troupes, & conſulter le
„ péril avant de les y expoſer : il préfé-
„ roit la vie de ſes ſujets à l'honneur ſtéri-
„ le, ou plutôt à l'opprobre d'une con-
„ quête injuſte, & ſi la guerre en a moiſ-
„ ſonné beaucoup, ce n'eſt pas à l'ambi-
„ tion d'Aïoub qu'ils ont été immolés. „
Arſlam, à qui des victoires & des flatteries avoient perſuadé qu'il étoit quelque choſe de plus qu'un homme, s'indigna de cette liberté, & voulut pour la punir, faire battre de verges à la vue de toute l'armée, un homme qui méritoit plutôt des récompenſes. Non ſeulement il ne trouva perſonne qui voulut exécuter ſes ordres inhumains, mais toute l'armée en tumulte vint exiger qu'Arſlam conſervât à ce brave & franc citoyen, l'emploi qu'il avoit dans l'armée, & l'honneur qu'il avoit d'entrer au Conſeil.

Arslam ſentit qu'il n'étoit pas aimé; mais au lieu de s'affliger de ce malheur, le plus ſenſible qu'un bon maître puiſſe éprouver, il ne ſentit que l'abaiſſement où les ames hautaines ſe croyoient réduites, quand on refuſe d'obéir même à des ordres injuſtes. Il en étoit outré de rage; mais la crainte d'un ſouleve-

ment général l'obligea de diſſimuler & de céder.

Sa colère n'en fut que plus funeſte à Scharazm : quelque temps après on trouva ce brave Officier aſſaſſiné à l'entrée du camp, & perſonne ne douta que ſa mort ne fut le prix de ſa généreuſe liberté. Arſlam en fut d'autant plus odieux que Scharazm s'étoit fait chérir & eſtimer de toute l'armée. Mais perſonne n'oſa ſe plaindre, de crainte d'un pareil ſort.

Cependant l'entrepriſe contre les Taguris n'avançoit point; & l'événement qui venoit de ſe paſſer annonçoit au fils d'Aïoub qu'il devoit peu compter ſur l'attachement de ſes ſoldats; il réſolut donc de tourner ſes armes d'un autre côté, mais avant de partir, il voulut tenter un nouvel effort. Comme il diſpoſoit tout pour cette dernière attaque, on lui annonça un envoyé des Taguris qui demandoit une audience ſecrète. Arſlam crut qu'il venoit lui propoſer un accommodement qui ſauveroit ſa gloire, & il ne balança pas à lui accorder ce qu'il demandoit. Le Taguri n'étant point armé, le Sultan de Balk entra ſeul avec

lui dans sa tente & il attendoit avec impatience ce qu'il avoit à lui dire. L'envoyé le satisfit en peu de mots : » Prince, lui dit-il, si vos ennemis » étoient lâches ou cruels, s'ils vous » haïssoient même à proportion du mal » que vous voulez leur faire, dans trois » jours ils cesseroient d'avoir à vous » redouter : la plus indigne trahison » est armée contre vos jours, & votre » tête est au prix que nous voudrons » en donner. Votre danger est passé, ajoûta le Taguri en voyant qu'Arslam frémissoit ; si le Dieu que nous adorons » a décidé que notre résistance triom- » phera de vos efforts, c'est à notre » bravoure que nous devrons ce succès, » & non au secours honteux de la per- » fidie. Tenez, poursuivit-il, cette lettre » vous instruira du complot ; tâchez de le » prévenir : mais songez qu'un conqué- » rant a tout à craindre, quand il n'a » pas sû se faire aimer de ceux qui » combattent sous lui.

ARSLAM lut la lettre & vit avec autant de surprise que d'horreur qu'elle étoit signée de deux de ses principaux Officiers, parens de Scharazm, & qui

avoient juré de venger ſa mort.

TRANQUILLE déſormais ſur leur conjuration, » allez, dit il à l'envoyé des » Taguris, dites à vos Chefs qu'Arſlam » ſe croiroit le plus infâme de tous les » hommes, s'il n'étoit déſarmé par une » généroſité ſi rare; oui, qu'ils me » regardent déſormais comme leur ami, » comme l'allié le plus ſincère & le plus » fidèle; mon bras & mon ſang ſont » à leur ſervice, & ma reconnoiſſance » durera autant que la vie qu'ils m'ont » conſervée.

LE Taguri ſourit à ce diſcours: » nos » peuples, répliqua-t-il, ne prétendent » pas à votre reconnoiſſance; c'eſt pour » nous-mêmes que nous faiſons une ac- » tion vertueuſe: au reſte, vous ſavez » bien que nous ne vous craignons » pas; mais nous ſerons charmés de » vous voir rentrer dans les voies de » la juſtice & de l'humanité: les Ta- » guris n'ont pas beſoin d'alliance; ils » ſavent ſeuls défendre leur patrie & » leur liberté, & aucune conquête ne » peut tenter leur ambition.

A ces mots, l'envoyé prit congé du Sultan de Balk qui voulut lui faire un

riche préſent : le Taguri le refuſa avec la fierté noble & modeſte d'un homme de bien, & il le quitta.

La magnanimité des Taguris humilia Arſlam, mais ce fut ſans le toucher, & ſans lui inſpirer d'autre ſentiment que la ſurpriſe : cependant il fut ravi d'avoir un prétexte pour renoncer à ſon entrepriſe ; & après avoir inſtruit ſon Conſeil de la trahiſon de ſes deux Officiers, & leur avoir fait ſubir la mort qu'ils méritoient, il ſe mit en marche pour aller réparer par des conquêtes plus faciles trois mois de temps qu'il avoit vainement employés contre les Taguris.

Quoique la déſertion des Khoraſaniens, & la mort d'un grand nombre d'Usbeks euſſent conſidérablement affoibli l'armée du fils d'Aïoub, il n'en conçut pas moins le projet d'aſſervir la petite Buckarie, dont les frontières touchoient à celles de ſon Gouvernement.

Ses premiers exploits durent lui donner la plus flatteuſe eſpérance. Il entra comme un foudre dans le Royaume qu'il vouloit envahir, & ſon irruption fut ſi rapide, qu'il eut le temps de pénétrer juſqu'à Yarkan, capitale de

la petite Buckarie, avant qu'on pût lui oppofer une armée capable de lui réfifter.

Mais fi fes fuccès furent prompts, la cruauté la plus fanglante, la dévaftation la plus défolante en ternirent la gloire; & les lauriers qu'il moiffonna furent déshonorés par le fang & les pleurs qui les arrofèrent.

En moins de fix femaines la petite Buckarie fut entièrement foumife; mais comme Arflam, pour fe concilier de nouveau l'amitié de fes foldats que la guerre inutile contre les Taguris avoit rebutés, leur avoit permis de piller & de ravager tout, ce Royaume n'étoit prefque plus qu'un défert inculte que le fer & le feu avoit rendu femblable aux folitudes arides de l'Afrique.

Arslam avoit confidérablement augmenté l'étendue de fon Gouvernement: mais il avoit accablé fes fujets par les levées qu'une guerre continuelle avoit exigées: il n'étoit aucune famille où on ne pleurât un père, un époux, un amant ou un frère; le commerce & l'agriculture négligés obligeoient les habitans de Balk de faire venir à grands

frais des Provinces voisines les choses nécessaires à la vie, & l'argent qui commençoit à manquer rendoit même souvent cette ressource inutile ; en un mot, les approches de la misère étoient le premier fruit des conquêtes d'Arslam, & le pays des vainqueurs étoit presque aussi désolé que celui des vaincus.

CEPENDANT Samarcand jouissoit du sort le plus doux sous le gouvernement de Salem : ce Prince avoit été à peine arrivé dans sa Capitale, qu'il s'étoit occupé des mesures qu'il avoit à prendre pour rendre son peuple heureux. Dès qu'il fut couronné, il alla au Divan, & parla ainsi à ses Visirs : » mon » dessein est de me dévouer tout entier » au bien de cette province. Je ne viens » pas ici pour vous obliger à baisser » un front docile devant mes volontés, » & à les approuver sans examen ; j'y » viens pour vous demander vos con» seils, pour les écouter, pour les sui» vre, & ne rien ordonner sans votre » aveu. Cette envie ne prend guères » aux Souverains qui n'ont qu'un signe » à faire pour être obéis ; mais l'amour » que je porte aux peuples qui me sont

» confiés me rend tout facile & hono-
» rable. Dès maintenant, je vous or-
» donne de vous opposer à mes vo-
» lontés, quand elles seront injustes ou
» qu'elles pourront nuire.

Un Prince qui prend de ces précautions avec lui-même en a ordinairement moins besoin qu'un autre, & trouve aisément au fond de son cœur des conseils de bienfaisance & d'équité. Tel étoit en effet Salem : il donna ses premiers soins à la législation; celle de Samarcand étoit insuffisante, quoiqu'elle contînt un très-grand nombre de chefs particuliers, ou parce qu'elle les contenoit; car souvent une loi empêche l'effet de l'autre, ou se trouve en contradiction avec le génie du peuple qui y doit obéir. Persuadé que les loix sont inutiles où il n'y a pas de mœurs, & presque superflues où il y en a, il tourna toute son attention du côté de la morale, & fit des devoirs qu'elle prescrit autant de loix politiques & civiles. Il institua même des prix pour les belles actions, & un Tribunal pour en juger. Son exemple, plus puissant que tout le reste, fut le principal encouragement

pour la vertu; & bientôt on obéit aux loix avec tant d'exactitude, qu'on paroiſſoit ſuivre ſon penchant plutôt que la volonté du Prince.

Le Divan qu'il s'étoit choiſi étoit bien propre à ſeconder ſes vues: il ne s'occupoit point de la manière de punir les crimes, mais uniquement d'en inſpirer une telle horreur, que perſonne ne pût ſe réſoudre à en commettre aucun: il cherchoit moins à juger avec équité le petit nombre de différens ſoumis à ſa déciſion, qu'à prévenir par d'heureux arrangemens la haine & la diviſion que les diſputes d'intérêt ſont ordinairement naître entre les meilleurs amis ou les plus proches parens. Il arrivoit ſouvent qu'au milieu d'un plaidoyer, un des vieillards du Divan, dît à celui qui demandoit quelque choſe en juſtice: mon ami, ne plaidez plus; embraſſez votre adverſaire; je vous ferai compter aujourd'hui la ſomme que vous demandez. Quelquefois Salem étoit contredit dans ces aſſemblées; il diſcutoit paiſiblement & ſans orgueil l'opinion du vieillard qui lui réſiſtoit, ſans prétendre l'aſſervir à la ſienne; quand il

voyoit qu'il avoit tort, il l'avouoit & remercioit publiquement celui qui l'avoit repris, d'avoir pensé mieux que lui pour le bien de ses peuples.

Le soin de former un bon systême de législation, & d'établir un Conseil pour le maintenir, ne fut pas le seul dont Salem s'occupa. On sait que dans toute l'Asie le despotisme a terrassé la liberté que les hommes tiennent de la nature, & qui a long-temps lutté avant de baisser le front sous ce joug de fer. Salem par un acte public déclara qu'il n'y auroit plus d'esclaves à Samarcand, & que tout le monde y seroit désormais libre sous le pouvoir sacré des Loix. » Malheur aux Souverains qui ne commandent qu'à des esclaves ! disoit ce » vertueux Prince ; le plaisir qu'il y a » à jouir de la reconnoissance & de » l'estime de ses sujets n'est pas fait » pour eux. Un peuple qui rampe servilement & qui a perdu le droit de » blâmer les injustices de son maître, » n'a plus celui de louer ses vertus. » Son hommage est toujours suspect, » & l'infortuné dont le regard le fait » trembler ignore toujours s'il est digne

» de respect ou de mépris ; il n'entend
» jamais la voix de la vérité.

Ensuite l'attention du fils d'Aïoub se porta sur les moyens de procurer à ses sujets cette abondance sans laquelle il n'est ni bonheur ni tranquillité. On faisoit à Samarcand un commerce immense ; de nombreuses caravanes y amenoient les superfluités de l'Europe & de l'Asie : mais l'agriculture, source des richesses les plus solides y étoit négligée, & le luxe qui multiplie tous les besoins, la faisoit presque mépriser. Les habitans de Samarcand se croyoient riches, parce que l'or, les diamans, les porcelaines de Kiang-Si, les magots de Nanquin, les tapis de la Perse & de la Turquie, brilloient de tous côtés ; mais l'état étoit pauvre, parce qu'il n'avoit pas de ressources contre les accidens imprévus. La moindre vicissitude dans le commerce fermoit les atteliers, & réduisoit tout d'un coup vingt mille artisans à la mendicité. D'ailleurs, l'oisiveté que le luxe entraîne souvent après lui, faisoit languir en tout temps un grand nombre de citoyens dans la plus triste in-

digence, & pour en ſortir il n'étoit pas d'actions baſſes & criminelles qu'ils ne commiſſent.

POUR extirper à la fois tant de maux qui pouvoient rendre inutile la meilleure légiſlation poſſible ; Salem ne porta point des Loix ſomptuaires ; elles ſont toujours violées, éludées, ou à la fin oubliées. Mais il ſupprima tous les droits que les étrangers payoient pour vendre les denrées de première néceſſité, & il augmenta prodigieuſement ceux qu'on payoit pour tous les objets de luxe : par ce moyen, diſoit-il, ou les fonds publics augmenteront ſans que le pauvre ſoit foulé, ou les beſoins d'opinion diminueront, & perſonne ne manquera du néceſſaire réel, ce qui eſt également avantageux à mon peuple. En même temps il fit publier que tous ceux qui voudroient s'établir dans le vaſte marais de Taran à deux lieues de Samarcand, auroient une étendue de terrein ſuffiſante pour leur ſubſiſtance & celles de leurs beſtiaux, qu'on leur bâtiroit des maiſons agréables & commodes, & qu'on leur donneroit des inſtrumens d'agriculture aux dépens

de ſon tréſor ; il propoſa auſſi des diſtinctions, des récompenſes pour ceux qui réuſſiroient le mieux, d'autres pour ceux qui ſe marieroient, d'autres enfin plus conſidérables pour ceux qui auroient un certain nombre d'enfans. La perſpective d'un ſort heureux, indépendant & tranquille, fit ſortir de Samarcand un nombre infini d'habitans de tout ſexe & de tout âge ; le marais de Taran devint une des plus belles plaines de l'Aſie ; chacun travailloit avec ardeur parce qu'on travailloit pour ſoi ; & tous ceux que la crainte de l'indigence avoient empêchés de ſe marier, ne tardèrent pas à ſubir le joug de l'hymen ſous les auſpices d'un bon Prince. Bientôt, on vit naître auprès de Samarcand une nouvelle Province ; Salem reculoit ainſi les bornes de ſon Gouvernement, multiplioit le nombre de ſes ſujets, & augmentoit les richeſſes de l'Etat ; conquête plus glorieuſe, plus douce & plus ſûre que celles qui ont déſolé l'Univers.

SALEM réuſſit donc à ſupprimer la mendicité ; & n'eut pas pour cela beſoin de peines ni d'hôpitaux.

D'UN autre côté, il donna lui-même

l'exemple d'une ſimplicité rare dans cette partie du monde. L'éclat dont brillent ordinairement les Princes de l'Orient, fut banni du Palais de Salem; il ſe borna au néceſſaire. Tout le monde s'accoutuma inſenſiblement à renoncer au luxe, en voyant le Sultan ſe contenter de peu.

Si Salem étoit le plus ſage des Princes, le plus juſte & le plus attaché au bien de ſes ſujets, il étoit en même-temps le meilleur & le plus affable. Il ſe montroit très-ſouvent en public, & il étoit permis alors à tout le monde de lui parler. Il écoutoit tout le monde avec cette bonté, cet intérêt par lequel il eſt ſi aiſé aux Grands de ſe faire adorer; il accordoit preſque toujours ce qu'on lui demandoit; & quand il ſe voyoit obligé de refuſer, il en témoignoit tant de peine, il tâchoit ſi bien d'adoucir ſon refus, que celui qui l'eſſuyoit en ſouffroit moins, qu'il ne rougiſſoit d'avoir demandé une choſe impoſſible ou injuſte.

Tandis que Salem étoit occupé à donner des loix & des mœurs à ſon peuple, & à y mettre en honneur l'agri-

culture & les arts utiles, un orage ſe formoit, qui menaçoit de détruire ſes Etats : une armée nombreuſe de peuples du Turqueſtan, de Mankats, & des déſerts d'Orda, ayant traverſé avec rapidité le pays des Kalmucs, & les montagnes d'Hanjava vint dévaſter les environs de Samarcand & mettre le ſiège devant cette ville, ſans qu'on eût put ſe douter d'une pareille irruption. Heureuſement Salem au milieu de ſes occupations pacifiques, n'avoit rien négligé de ce qui pouvoit mettre ſes ſujets à l'abri des horreurs de la guerre. Magaſins, arſenaux, tout étoit en bon état & bien pourvu : Salem n'avoit pas beaucoup de milice réglée; mais tout le monde étoit ſoldat pour défendre ſes foyers. Les barbares qui attaquoient Samarcand éprouvèrent donc la plus vigoureuſe réſiſtance, & malgré les talens guerriers d'Ebn-Ilhar leur Général, malgré ſon courage, ſa prudence, & ſon attention à profiter de tout, ils avoient fait auſſi peu de progrès au bout de trois ſemaines que le premier jour. Le fils d'Aïoub apprit alors par un tranſfuge que les aſſiégeans manquoient de

vivres, & commençoient à être pressés de la faim: il leur envoya des provisions pendant plusieurs nuits, & il ne s'en défendoit pas avec moins de vigueur contre eux pendant le jour. Ebn-Ilhar étonné d'une pareille conduite, voulut en savoir la raison ; Salem lui fit répondre que comme ses troupes ne l'attaquoient que pendant le jour, ce n'étoit que pendant le jour aussi qu'il les regardoit comme ses ennemis; mais que le laissant en repos lorsque la nuit étoit venue, il les regardoit alors comme des frères envers qui les devoirs de l'hospitalité lui paroissoient d'autant plus nécessaires, qu'ils avoient plus besoin de secours. Le Chef ennemi confus & désarmé par cette réponse, qui annonçoit autant de bienfaisance que de courage, ne voulut pas que Salem l'emportât sur lui en générosité: il fit donc cesser les attaques, & envoya un héraut au fils d'Aïoub pour lui demander son amitié & pour former une alliance entre les deux nations. Cette offre pouvoit cacher une trahison: mais la belle ame de Salem étoit peu capable de la soupçonner. Il fit donc ouvrir ses portes, dans la ré-

ſolution de recevoir Ebn-Ilhar comme un ami & comme un allié, & il ordonna aux Usbeks de recevoir de même ſes ſoldats. C'étoit un ſpectacle délicieux pour l'humanité de voir deux nations qui ſe baignoient la veille dans le ſang l'une de l'autre, qui ſe déchiroient avec toute la fureur que la guerre inſpire, de les voir s'embraſſer & ſe traiter avec autant d'amitié que ſi elles avoient toujours été unies.

Le Général Mankat ne pouvoit ſe laſſer d'examiner & d'admirer la pureté de mœurs, la bonté, la concorde, & la bienveillance univerſelle qui regnoit à Samarcand; tout ce qu'il voyoit étoit nouveau pour lui, tout attiroit ſon reſpect & ſon étonnement. Il étoit attendri à chaque inſtant par les actes de bienfaiſance & d'humanité qu'il voyoit exercer de tous côtés. Il s'informa de ce qu'étoient devenus les ſoldats de ſa nation bleſſés & pris priſonniers à la dernière attaque; on les lui fit voir répandus dans différentes maiſons où on avoit autant de ſoin d'eux que des Uſbeks. ,, Que cet exemple, ô Salem, lui ,, dit-il, m'humilie & vous met au deſſus

» de moi ! Les Usbeks que j'ai pris ont » été dévoués à l'esclavage, & vendus » dans les Royaumes voisins. Mais si je » ne puis vous les rendre, je puis vous » donner de nouveaux sujets qui répa» reront leur perte. Recevez sous vos » loix Ebn-Ilhar & ceux qui comme lui » aimeront à les suivre.

SALEM accepta les offres du Chef des Mankats : les peuples qui lui obéissoient étoient sauvages & barbares, mais ils n'étoient pas corrompus & dépravés ; il est plus aisé de policer les uns que de corriger les autres.

AINSI le bon Salem vit augmenter le nombre de ses enfans ; car un peuple libre & heureux voit toujours un père dans un maître auquel il doit son bonheur.

LE fils d'Aïoub avoit banni de son Gouvernement le vice, l'esclavage, le luxe & l'indigence : il avoit considérablement multiplié ses sujets, & leur avoit accordé tout ce qui peut favoriser la population : il avoit fait tout ce que le devoir le plus sévère pouvoit exiger de lui, mais ce n'auroit pas été assez pour son cœur, s'il ne s'étoit encore satisfait tous les jours par des actes par-

ticuliers de justice, de vertu & de générosité.

Un jour qu'il alloit entrer au Divan, il vit dans la foule qui se précipitoit toujours sur ses pas une femme donc le port & la démarche étoient pleins de graces & de majesté, mais dont un voile envieux cachoit les attraits. Salem qui n'avoit jamais aimé, se sentit ému à cet aspect ; il le fut bien davantage lorsqu'il la vit se jetter à ses pieds, & qu'en levant son voile elle offrit à ses yeux des charmes comparables à ceux des Houris. » Seigneur, lui dit-elle du ton » de voix le plus doux & le plus touchant, l'infortunée Zéide ne sera pas » sans doute la seule qui ait à se plain» dre de son sort quand vous rendez » tous vos sujets heureux ? Persécutée » par un frère cruel & absolu, je n'ai, » pour éviter un hymen auquel tout » mon cœur se refuse, d'autre ressource » que d'implorer votre pitié. Daoud, » l'impérieux Daoud veut me lier au » sort d'un vieillard dont il adore la » fille, & je suis le prix qu'il met à » cette union. Puisse mon frère être » heureux ! puisse-t-il obtenir celle qu'il „ aime !

» aime ! mais la trifte Zéide, doit-elle
» être la victime de fon bonheur ? Si
» mon père, fi le brave Saheb n'étoit
» pas tombé fous le fer des Mankats
» en combattant pour fon pays, il fe-
» roit fenfible à mes larmes, & ne
» m'immoleroit pas aux vœux de fon
» fils.

Salem touché des larmes de Zéide, & plus encore de fa beauté que ces larmes rendoient plus intéreffante, Salem lui promit avec vivacité d'employer fon pouvoir pour mettre un frein aux violences auxquelles elle étoit expofée : à la manière dont il le promit, il paroiffoit déjà qu'il y fût intéreffé ; mais Zéide ne s'en apperçut point. Il lui propofa de prendre un afyle dans la maifon du plus ancien des Vifirs de fon Divan, jufqu'à ce qu'il eût décidé de fon fort d'une autre manière. Elle y confentit avec joie : tous les lieux lui étoient égaux, pourvu qu'elle n'eût pas à craindre un hymen qu'elle abhorroit.

Cependant le fils d'Aïoub fit appeller devant lui Daoud & le vieux Cadarski, dont Daoud aimoit la fille : il fit à ce dernier les plus féduifantes pro-

positions pour l'engager à accorder Asmine aux désirs du frère de Zéide ; il lui montra avec tant de douceur, de raison & de bonté le ridicule de ses prétentions, il flatta si bien tout à la fois son orgueil & sa vanité, qu'il le fit consentir à recevoir Daoud pour son gendre, & le fit rougir d'avoir pensé un instant à être son beau frère. Il l'assura d'ailleurs qu'il ne verroit jamais cette Zéide qu'il avoit pu consentir à tyranniser, & il lui conseilla de l'oublier. Cadarski avoit plus d'avarice & d'ambition qu'il n'avoit cru avoir d'amour. Les promesses de Salem flattoient l'une & l'autre : il se trouva donc fort heureux de donner Asmine à Daoud. Cette union se fit sous les auspices du Sultan qui se félicita d'autant plus d'avoir assuré le bonheur de ces trois personnes, qu'il ne lui en avoit coûté que des bienfaits pour en venir à bout, sans être obligé comme il l'avoit craint, d'user de son autorité.

Zéide apprit avec transport l'heureux dénouement de cette aventure. Aussi sensible à la satisfaction de son frère qu'à sa propre tranquillité, elle

témoigna à Salem une égale reconnoiſſance pour l'une & pour l'autre. Salem la voyoit ſouvent, plus ſouvent même qu'il ne croyoit, & cependant il ne l'avoit jamais aſſez vue : plus il la voyoit, plus il ſe ſentoit pénétré d'eſtime pour elle. Il admiroit la nobleſſe & la bonté de ſon ame ; il étoit enchanté de voir avec quelle ſenſibilité elle le remercioit de ce qu'il faiſoit pour le bien de ſon peuple, comme s'il l'avoit pour elle ſeule : il aimoit à lui voir demander des graces ſans y avoir elle-même aucun intérêt, ce qui eſt fort rare aux femmes de la Cour ; il ne pouvoit réſiſter ſur-tout aux larmes que lui faiſoit verſer le tendre ſouvenir qu'elle conſervoit de ſon père. En un mot, il l'eſtimoit infiniment : il eſt vrai que cette eſtime étoit ſingulière & s'étendoit fort loin ; car il eſtimoit beaucoup auſſi le feu de ſes yeux, la fraîcheur de ſon teint, le coloris éclatant qui l'animoit, les graces de ſon maintien. Salem étoit amoureux, & n'en ſavoit encore rien ; les ames expanſives ſe trompent quelquefois ſur les ſentimens qui les agitent, & confon-

dent bien aiſément l'eſtime, l'amour & l'amitié.

Il y avoit deux mois que Daoud avoit obtenu Aſmine, & Cadarski, dont Zéide avoit ceſſé d'occuper le ſouvenir, n'étoit plus ſenſible qu'aux bontés de ſon Prince & au bonheur de ſa fille ; Zéide de ſon côté étoit fort contente chez le vieux Viſir, quoiqu'elle s'ennuyât quelquefois lorſque Salem n'y venoit point ; quelle fut ſa ſurpriſe & celle de ſon frère d'apprendre que Saheb étoit de retour à Samarcand, & que la nouvelle qui s'étoit répandue de ſa mort étoit fauſſe ! Saheb en arrivant avoit été d'abord inſtruit de ce qui s'étoit paſſé à l'égard de ſa fille & de ſon fils, & ſachant qu'elle étoit dans la maiſon du Viſir Fadhel, il alla pour la lui redemander. Fadhel lui dit qu'elle étoit ſous la protection du Sultan ; qu'il ne pouvoit la lui rendre ſans ſon ordre, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne l'obtînt aiſément.

Saheb va d'abord au Palais, il y va accompagné d'un jeune homme avec lequel il étoit arrivé, & qui ne le quittoit pas. Salem ne vit pas ſans trou-

ble le père de Zéide ; & quand celui-ci se fut expliqué, le Prince lui demanda quels étoient ses desseins sur elle : „ de m'acquitter envers le brave Ab-„ dallah, répondit Saheb en montrant „ le jeune homme qui étoit avec lui : „ je lui dois la vie ; il aimoit ma fille ; „ je ne puis reconnoître ce qu'il a fait „ pour moi, qu'en couronnant son „ amour. „ Ce discours en désespérant le fils d'Aïoub, l'éclaira sur ses vrais sentimens ; il ne put davantage se dissimuler qu'il adoroit Zéide ; il espéra de changer la résolution de Saheb ; » quoi ! lui dit-il, ne peut-on récom-„ penser autrement le généreux Ab-„ dallah d'avoir conservé à l'Etat un „ brave & vertueux citoyen ? C'est „ un soin qui doit me regarder ; que „ savez-vous si Zéide passera sans ré-„ pugnance dans les bras de l'époux „ que vous lui destinez ? Pourriez-vous „ vous résoudre à la contraindre ? A „ peine échappée aux persécutions d'un „ frère, est ce à l'auteur de ses jours „ à renouveller ses peines ? Non, „ Seigneur, répliqua Saheb, je ne fe-„ rai pas violence à ma fille ; mais

„ elle eſt vertueuſe, elle aime ſon
„ père ; elle ne voudra point déchirer
„ mon cœur, & me rendre odieux le
„ jour que je reſpire, en refuſant de
„ dégager ma parole. Ainſi, dit Sa-
„ lem, ſi touché des vertus, des char-
„ mes de Zéide, votre Sultan..... Si
„ j'étois libre encore, interrompit Sa-
„ heb, je préférerois le fis d'Aïoub
„ aux plus grands Rois, ne fût il qu'un
„ ſimple particulier; mais ma parole
„ eſt ſacrée, je la préfère à tout.

Abdallah cependant gardoit le ſilence; mais l'air content avec lequel il écoutoit Saheb, montroit aſſez qu'il n'étoit guères porté à renoncer aux droits que ſa reconnoiſſance lui donnoit ſur Zéide. Le Sultan lui demanda s'il ne craignoit pas d'avoir ſon maître pour rival. „ Si Salem étoit un tyran, ré-
„ pondit Abdallah d'un ton ferme, je
„ lui dirois : envoie-moi à la mort,
„ & va ſur mon cadavre épouſer celle
„ que j'aime : mais Salem eſt juſte &
„ bon; c'eſt l'honorer que de n'en
„ rien craindre : je crois ſa vertu trop
„ grande, trop ſublime, pour en re-
„ douter quelque choſe en ſoutenant

„ hardiment contre lui les droits que
„ Saheb m'a accordés, & qui me sont
„ plus chers que ma vie : c'est à toi-
„ même à nous juger ; décide s'il est
„ permis à Saheb de violer sa parole,
„ & à toi d'en empêcher l'effet. Mon
„ bonheur y est attaché, reprit en
„ soupirant Salem ; mais j'aime mieux
„ y renoncer que de commettre une
„ injustice : allez, je ne demande au
„ ciel que d'oublier Zéide & de ne
„ jamais me repentir de ce que je
„ fais. »

Si quelque chose peut consoler de la perte de ce qu'on aime, c'est un si beau sacrifice à la vertu : mais il est un dédommagement plutôt qu'une consolation. Le cœur de Salem s'étoit déchiré en consentant que la charmante Zéide fût accordée à Abdallah ; mais il avoit vivement senti le plaisir de se vaincre pour être juste. Ces deux sentimens occupoient à la fois son ame, sans que l'un pût diminuer l'énergie de l'autre, & Salem étoit aussi malheureux de perdre Zéide, que si rien ne l'en avoit dédommagé.

Les soins qu'il devoit à sa Provin-

ce, & le plan de bienfaisance & d'humanité qu'il s'étoit formé, les règles d'ordre & de justice qu'il s'étoit imposées pour le bien de ses sujets, & dont il ne vouloit pas s'écarter, rien ne souffrit de la situation où se trouvoit Salem. Trop occupé de Zéide pour être content, il ne le fut jamais assez pour oublier ses devoirs, & ce fut là qu'il chercha l'adoucissement de ses peines.

Ses bienfaits allèrent chercher Saheb dans la retraite où il vivoit inconnu avec son libérateur & sa fille; il en auroit comblé Abdallah lui-même, mais il y auroit eu de l'affectation, & la véritable vertu n'en a pas : mais Salem satisfaisoit par des générosités indirectes, le penchant qu'il avoit à faire le bonheur de Zéide, & même de son rival.

Salem avoit fait construire un Caravansera où tous les passagers étoient reçus gratuitement sans autre condition que de confier à l'Intendant qui y présidoit les avantures qui leur étoient arrivées : ce n'étoit pas, comme on l'avoit vû dans plusieurs Sultans, par l'envie de s'amuser ou de satisfaire une

curiosité inutile que le fils d'Aïoub exigeoit cette condition. Par les récits que ces étrangers faisoient à l'intendant du Caravansera, on savoit si la fortune leur étoit favorable ou contraire ; & quand ils avoient à se plaindre de leur sort, ou qu'ils étoient las d'errer dans le tourbillon d'une vie agitée, on leur offroit un destin plus calme & plus doux : s'ils préféroient leur patrie aux avantages qu'on leur offroit à Samarcand, on leur donnoit une somme d'argent assez forte pour les aider long-temps. Si un naufrage, ou un incendie les avoit ruinés, on trouvoit le moyen de les dédommager ; & cet établissement pouvoit y suffire, parce que plusieurs des plus riches citoyens de Samarcand avoient voulu contribuer à augmenter les revenus. On remarqua même alors une chose singulière. Parmi les riches, il y en avoit qui étoient loin de ce penchant à la bienfaisance qui dévore les ames sensibles & honnêtes : mais le luxe diminué diminuoit leurs besoins, & leur laissoit des fonds dont ils ne savoient que faire : cette situation leur donna l'envie d'essayer du plaisir de la bienfaisance, & ils trou-

vèrent que c'eſt le plus grand que l'opulence puiſſe procurer. On a beau dire aux riches : donnez aux indigens ce que vous avez de trop ; les riches n'ont jamais de ſuperflu, parce que le luxe abſorbe tout. Pour les rendre bienfaiſans malgré eux, il faut faire qu'ils aient du trop ; que les fantaiſies, les caprices ne puiſſent pas diſſiper inutilement ce qui ſeroit utile au ſoulagement des malheureux : alors les riches ſeront plus ſenſibles au plaiſir ſublime de faire le bien de leurs ſemblables ; ils n'auront que cet emploi à faire de leur ſuperflu ; mais qu'il les dédommagera avantageuſement des plaiſirs frivoles qu'ils auront perdus !

Salem avoit donné au jeune ami de Saheb l'intendance du Caravanſera : ce jeune homme s'en acquitta au gré des déſirs de ſon maître ; tous les voyageurs béniſſoient Salem & Abdallah. Il devoit rendre compte au Sultan ſeul, de tout ce qui ſe paſſoit relativement à ſon emploi ; il demanda en grace de le rendre à l'un des Viſirs : il s'étoit fait une loi de ne jamais paroître à la Cour, non qu'il craignît

de Salem un retour funeste, mais sa reconnoissance devoit lui épargner l'aspect d'un rival heureux, qui auroit semblé le braver en jouissant de son bonheur à ses yeux.

PEU de temps après que le fils d'Aïoub eut renoncé à Zéide, un Dervis zélé vint lui donner avis que dans un coin de Samarcand il y avoit une société d'étrangers nommés les Cacouacs; que ces Cacouacs n'observoient aucun rit, ne rendoient point de culte, n'avoient ni Temples, ni Mosquées, ni Prêtres; & que même ils se moquoient quelquefois des Dervis; Salem lui demanda s'ils étoient justes, sages, honnêtes, si leurs mœurs étoient pures & leur conduite sans reproche; on lui dit qu'oui. „ Eh! „ bien, continua Salem, ils sont comme „ les autres sous la protection des loix & „ sous la miénne. Un père doit il sévir „ contre ses enfans parce qu'ils ne pen„ sent pas comme lui? Cependant si quel„ qu'un d'eux dogmatise, si par ses écrits „ ou par ses discours il tend à élever „ des doutes sur les mystères de l'Isla„ misme, & à troubler ainsi le repos de

„ mes ſujets en faiſant chanceler leur
„ croyance, je veux qu'il ſoit banni de
„ mes Etats, comme l'a été de la Perſe
„ le ſage venu des bords du lac Salkati,
„ parce que malgré leurs faſtueuſes pro-
„ meſſes de dire la vérité, tout ce que
„ ces Philoſophes ſavent faire, c'eſt de
„ rendre incertains ſur ce qu'ils ne com-
„ prennent pas, ceux qui les liſent ou qui
„ les écoutent. En un mot, je punirai
„ les Cacouacs lorſqu'ils feront tort à
„ mon peuple, qu'ils troubleront ſon
„ bonheur & ſa tranquillité; mais je ne les
„ perſécuterai point pour ſes opinions :
„ au contraire, je récompenſerai ce qu'ils
„ feront d'utile à l'humanité ou à la ſo-
„ ciété.

Les Dervis de toutes couleurs & de toutes eſpèces furent aſſez mécontens: mais Salem qui ne les aimoit guères ne s'en ſoucia point. Leur mauvaiſe humeur ne put engager Salem à être injuſte & cruel à l'égard de gens à qui on n'avoit rien à reprocher, & qui, s'ils devoient tomber dans l'enfer en paſſant le Poul-Serrah, ne méritoient pas du moins d'être damnés en ce monde quand ils n'y faiſoient aucun mal.

,, Dieu de Mahomet ! difoit quelquefois ce Prince doux & bienfaifant, ,, ta volonté fainte eft que tous les ,, humains fuivent la loi facrée que ton ,, Ange a dictée au fublime Prophète : ,, tu ordonnes même qu'on force les ,, infidèles à la fuivre ; mais c'eft par ,, des bienfaits que tu veux qu'on les ,, contraigne : peut-on expliquer autrement les intentions d'un Dieu jufte ,, & bon ? Malheur à ceux qui croient ,, que la violence peut te donner de ,, vrais adorateurs ! ,,

Non-seulement Salem ne voulut point févir contre ceux qui ne penfoient point comme lui ; il voulut même empêcher l'abus que des hommes intolérans pourroient faire de fon autorité, en publiant un Edit qui permettoit aux Parfis, aux Guèbres, aux fectateurs d'Ali & de Chacabout, à ceux qui fe profternoient devant les Idoles de Brama & de Viftnou, & en un mot, à tous ceux qui étoient oppofés à la loi Mufulmane, de vivre tranquilles dans fes Etats, pourvu qu'ils ne troublaffent point l'ordre & la tranquillité publique. Cette loi augmenta encore les fujets

de Salem ; parce que les Cacouacs qui étoient dans sa Province la publièrent dans leurs écrits, & annoncèrent à tout l'Orient la bonté, l'humanité & la tolérance de leur Sultan.

Le tribunal que Salem avoit institué pour décerner des récompenses aux actions vertueuses de ses sujets, & auquel il s'étoit soumis comme eux, avoit déclaré plusieurs fois de suite que le Sultan méritoit le prix, & ce Prince l'avoit toujours refusé, en disant qu'un Souverain avoit tant de facilité à faire le bien, & étoit si coupable de ne pas le faire, qu'il ne pouvoit mériter aucune récompense.

Salem par ses loix & par l'exemple de ses vertus avoit banni de Samarcand le vice, l'esclavage, l'indigence & le fanatisme ; il avoit procuré à son peuple tant d'abondance & de vraies richesses, que la bienfaisance y étoit devenue une vertu presqu'inutile : il lui avoit donné des mœurs si sages & si douces, que ses loix subsistoient plus comme un encouragement pour le bien, que comme un frein pour le mal : enfin les Usbeks de Samarcand étoient

heureux, & ce fut sous la domination de Salem que l'on dit pour la première fois dans l'Orient, que cette Ville & ses environs étoient le Paradis terrestre de l'Asie.

SALEM avoit appris la manière dont Corcut & Arslam avoient usé de leur pouvoir; il avoit gémi de l'aveuglement de l'un, & des fureurs ambitieuses de l'autre, & il avoit plaint presqu'également les peuples qui leur étoient soumis.

ENFIN l'année expira, & un courier dépêché par Aïoub-Kan vint porter à Salem l'ordre de se rendre à la Cour de Bockara; deux autres couriers avoient été envoyés de même à Balk & à Kojand; mais Arslam & Corcut ne virent pas arriver aussi tranquillement que leur frère l'instant où ils devoient rendre compte de leur administration. Pour Salem il ne sentit que la douleur d'un ami qui se sépare de ses amis, & d'un père qui dit adieu à ses enfans; mais sur-tout il sentit son cœur se déchirer en quittant les lieux qu'habitoit Zéide, cette Zéide que Salem ne pouvoit oublier, & qui le

rendoit inſenſible à tout autre amour.

Lorsque les trois fils d'Aïoub furent arrivés à Bockara, ce Prince aſſembla le peuple comme il l'avoit fait un an auparavant, & rappellant ce qu'il avoit ordonné alors, il dit que ſon choix alloit enfin ſe déterminer, mais qu'il falloit que le Conſeil ſuprême l'approuvât.

On fit faire ſilence alors, & les trois vieillards qu'Aïoub avoit chargés de veiller ſur ſes fils, s'étant avancés juſqu'au pied du trône, ſe proſternèrent devant le Khan, levèrent la main droite vers le ciel, & la portèrent ſur leur cœur & à la bouche, comme pour atteſter la ſuprême vérité que le menſonge ne ſouilleroit pas leurs lèvres; puis le ſurveillant de l'aîné des trois Princes prit la parole, & dit :

» Corcut a reçu deux cent Epîtres „ dédicatoires; il a fondé trois Aca„ démies; il a été loué dans quatre „ cent ſoixante Odes & dans quatre„ vingt Panégyriques; il a fondé un „ prix de Géométrie & deux de Deſ„ ſein; Kojand eſt embellie de vingt „ édifices ſuperbes dont il a fait preſque

„ toute

„ toute la dépenſe ; ſes ouvrages dans
„ tous les genres ſont répandus dans
„ l'Aſie ; il n'eſt qu'admiré.

Ensuite le vieillard qui avoit accompagné le vainqueur du Khoraſan, parla en ces termes :

» Arslam a gagné dix batailles ;
„ pris quarante Villes & conquis cent
„ lieues de terrein ; il a impoſé aux
„ peuples qu'il a ſubjugués un tribut de
„ cinq cent mille ſequins ; trente mille
„ hommes qui ont péri ſous le ſabre de
„ ſes ſoldats, ont tellement abattu les
„ peuples de la petite Buckarie & du
„ Khoraſan, qu'ils ne pourront de
„ long-temps venger leurs injures ; leur
„ pays eſt dévaſté. On tremble au
„ ſeul nom d'Arſlam ; mais il n'eſt que
„ redouté. „

Enfin le ſage, chargé de rendre compte de l'adminiſtration du Sultan de Samarcand, le fit en peu de mots :

„ Salem a aimé ſon peuple & l'a
„ rendu heureux ; il eſt adoré „

Quand le premier vieillard avoit parlé, tout le monde étoit reſté froid & muet; on avoit frémi au récit du ſecond ;

mais dès qu'on eut entendu le troisième, des acclamations universelles s'élèvèrent, & prévinrent le choix d'Aïoub : „ vive, vive Salem ; vive notre Khan, „ notre père & notre maître : que Salem, image d'Aïoub, le remplace „ sur le trône & dans nos cœurs. „

Aïoub-Kan dit alors à Salem ; „ mon fils, la voix publique vous appelle au trône ; qu'elle soit l'interprète de ma volonté ; celui-là mérite de gouverner, qui a sû rendre „ heureux le peuple soumis à ses loix. „ Regnez, & soyez pour tous les Usbeks „ ce que vous avez été pour les habitans de Samarcand. „

A ces mots, Salem embrassa les genoux de son père en pleurant : „ c'est „ à vous, ô mon père & mon Roi, „ c'est à vous, lui dit-il, d'occuper „ un trône où la gloire vous a placé ; „ Salem est plus content de montrer „ aux Usbeks l'exemple de l'obéissance, qu'il ne le seroit de porter un „ sceptre dont le poids l'effraie. „

Cette résistance fut inutile ; Aïoub exigea que Salem lui obéît pour la dernière fois, & la cérémonie du couron-

nement se fit sur le champ. „ Je n'ai
„ plus qu'un souhait à former, dit
„ alors Aïoub Kan, c'est que bientôt
„ un heureux hymen donne à vos su-
„ jets l'espoir d'avoir après vous pour
„ les gouverner un fils qui vous res-
„ semble. „ Salem ne répondit que par un soupir; il ne pouvoit oublier Zéide, & son cœur étoit fermé à l'espoir d'être jamais heureux avec une autre.

A l'instant où la cérémonie finissoit, on vit avancer près de l'endroit où étoient les Princes, deux hommes qui accompagnoient une femme voilée. C'étoit Saheb, Zéide & Abdallah. Quand ils furent assez près pour être entendus, Abdallah prit Zéide par la main en disant : „ l'amour des peuples
„ & le choix du grand Aïoub vien-
„ nent de t'élever au trône; reçois de
„ la main du plus soumis de tes sujets;
„ de celui pour lequel tu as le plus
„ fait, le bonheur qui peut en adoucir
„ les inquiétudes. Tu as immolé tes
„ plus chers sentimens à la justice & à
„ la générosité; tu m'as rendu Zéide;
„ il ne peut être d'autre prix de ta
„ vertu que Zéide elle-même. Pardon-

„ ne si j'ai différé à te rendre un bien
„ que tu mérites seul. Pardonne à ton
„ esclave d'avoir voulu éprouver si ta
„ vertu ne se seroit pas démentie ; il
„ n'en falloit pas moins pour rendre
„ ton bonheur pur & sans mêlange,
„ en t'assurant que tu en es digne.
„ Zéide a attendu sous les yeux de
„ son père l'instant où je devois te la
„ présenter ; le seul hommage qu'Ab-
„ dallah lui ait rendu, a été celui d'un
„ sujet soumis & respectueux. „

DANS ce temps-là, on croyoit dans la grande Buckarie à la probité des hommes & à la vertu des femmes. Salem reçut donc Zéide des mains de Saheb & d'Abdallah sans concevoir aucun soupçon qui diminuât son bonheur.

SALEM trouva dans Zéide un cœur qui n'avoit jamais soupiré que pour lui, & il ne lui donna jamais de rivale ; c'étoit une vertu rare pour l'Orient ; mais Salem étoit lui-même un homme rare pour tous les pays. Il eut des enfans que l'exemple de leur père rendit vertueux comme lui ; il sut contenir ses frères, & rendre utiles à son

peuple leurs qualités brillantes & dangereuſes ; il fut toujours l'ami, le père de ſes ſujets ; en un mot, il fut heureux autant qu'il étoit digne de l'être.





L'EAU ET LE MIROIR,

APOLOGUE.

L'EAU & le Miroir diſputoient un jour de leur excellence; car qui n'en diſpute pas? Le Négociant prétend l'emporter ſur le Cultivateur, l'élève d'Hypocrate ſur celui d'Archimède, l'épée ſur la robe, & l'encenſoir ſur tous. L'Eau donc & le Miroir diſputoient. Celui-ci qui n'eſtimoit celle-là que par la propriété qu'elle a comme lui de réfléchir les objets, ſe trouvoit fort ſupérieure à ſon adverſaire & le lui diſoit. L'Eau lui répondit ſeulement: j'avoue que tu montres mieux que moi les taches du viſage, mais j'ai ſur toi l'avantage de les pouvoir ôter.

PRÉCEPTEUR du genre humain, ſublimes Moraliſtes, vos écrits peignent avec une énergie que rien n'égale l'horreur du vice & le danger des paſſions effrénées. Je vous admire, ce que vous dites eſt fort beau; mais puiſſiez-vous nous corriger!



LA ROSE ET L'IMMORTELLE,

APOLOGUE GREC.

QUE je ſuis malheureuſe ! diſoit la Roſe à l'Immortelle ; je nais à la fin du Printemps, & ne vois point celle de l'Eté. L'Aſtre brillant qui me colore luit ſi peu pour moi ! Le Zéphyr qui dans peu croira venir me careſſer, me trouvera flétrie & ſéchée. Vous, heureuſe Fleur, vous voyez les Saiſons ſe ſuccéder ; vous jouiſſez long-temps de la vie : ah ! j'ai bien raiſon d'envier votre ſort. Ne vous y trompez pas, répond l'Immortelle : vous devez remercier les Dieux. Vous êtes chérie, recherchée ; on ne vous laiſſe pas comme moi vieillir & expirer ſur votre tige ; vous parerez le ſein d'une jeune Bergère, vous ſentirez ſon cœur palpiter & vous agiter doucement, à l'aſpect de ſon bien-aimé ; ou peut-être Vénus même vous cueillera. Si votre deſtinée dure peu, elle eſt heureuſe. Une plus

longue exiftence vous expoferoit comme moi aux fureurs de l'hiver.

Le plus grand préfent du Ciel eft donc une vie courte ! Eft-ce de la Rofe que les hommes doivent l'apprendre ? & leurs malheurs n'ont-ils pas dû les en inftruire ?





LE BONHEUR,

Conte tiré d'un vieux Manuscrit Ephésien.

LE Bonheur est en effet la fable de tout le monde, & n'est malheureusement l'histoire de personne. On goûte le plaisir, mais jamais exempt de mélange ; & le goutât-t-on ainsi, on ne le fixe jamais.

Du bonheur quelquefois la lueur passagère,
Nuance foiblement l'horizon de nos jours ;
Mais de sa rapide carrière,
On ne peut arrêter le cours.

CEPENDANT combien de gens, parvenus à l'âge où l'on sent & où l'on réfléchit, ont conçu le projet singulier d'être parfaitement heureux ! Il n'est presque personne que cette fantaisie n'ait livré à des souhaits inutiles.

J'ÉTOIS né avec tout ce qui donne l'apparence du bonheur, ce qui peut même le faire espérer, mais qui ne le donne & ne le remplace jamais. Je sortois d'une maison illustre, mon nom

pouvoit me faire parvenir aux premiers emplois, je possédois une fortune immense.

Fils adoré d'un père qui tenoit un des premiers rangs dans Ephèse, je n'avois éprouvé aucune des contradictions qui rendent l'enfance si malheureuse. Mon éducation avoit été douce, & ne m'avoit point coûté de larmes. A dix huit ans j'avois déjà de ces goûts qui amusent un instant, & de ces talens qui amusent toujours.

Mon cœur sentit à cet âge qu'il avoit besoin d'être occupé. Mais il borna alors ses désirs à l'amitié. Le Ciel les remplit. Straton joignoit à tout ce que la vertu a de respectable, ce que les charmes de l'esprit & la sensibilité du cœur ont de plus aimable : il étoit plus âgé que moi; mais la différence des âges n'est rien, quand on se ressemble par les goûts & les inclinations.

Nous vécûmes cinq ans ensemble le plus heureusement du monde. Nos études communes, l'exercice des talens agréables qu'il avoit cultivés comme moi, sur-tout le plaisir de penser, de sentir ensemble, d'élever notre ame par

l'énergie qu'elle reçoit d'une amitié vertueuſe, celui de nous diſputer l'avantage de ſecourir ou de conſoler les malheureux ; tout empêcha l'ennui d'approcher jamais de nous.

Au bout de ces cinq années, qui paſſèrent comme un inſtant, Straton fut obligé de me quitter. Sa mère à qui il ne pouvoit rien refuſer, l'envoya à Milet, recueillir la ſucceſſion d'un oncle qui venoit d'y mourir.

Je voulois le ſuivre, mais une circonſtance y mit obſtacle : Ménoclès, riche citoyen d'Ephèſe & ami de mon père, étoit accuſé de prévarication dans la régie & l'emploi des deniers publics. Je connoiſſois ſon innocence, & pouvois le juſtifier. Straton partit, & je lui promis de le rejoindre à Milet.

Mes ſoins, mon zèle & le crédit de mon père ne furent point inutiles à Ménoclès. Je vins à bout de confondre l'injuſtice des envieux qui l'accuſoient, & Ménoclès me dut ſon état, ſon honneur & ſa tranquillité ; ſa reconnoiſſance fut extrême : il voulut la faire partager à ſa fille, & il me préſenta à elle. Je vis dans Léonide ce que j'avois vû de

plus aimable. Rien n'égaloit ſes charmes : elle me remercia de ce que j'avois fait pour ſon père & pour elle. Je trouvai dans les expreſſions de ſa reconnoiſſance, tout ce que la douceur & la ſenſibilité peuvent avoir de plus touchant. J'appris alors à connoître la différence de l'amour à l'amitié, & je ſentis que quelque choſe pouvoit m'être plus cher que Straton.

Par un bonheur que le Ciel doit peut-être à tous ceux qui ſavent aimer, Léonide fut auſſi prévenue en ma faveur, que je l'étois pour elle. L'accueil qu'elle me fit, m'enhardit à hâter l'aveu de mes ſentimens, & la manière dont elle y répondit, ne me fit point repentir de l'avoir fait. „ Je vous aime auſſi, » me dit Léonide, je ſens que je vous » aimerai toute ma vie : peut-être cet » aveu ne devroit pas ſuivre le vôtre » de ſi près, mais je croirois vous dé» rober ce qui eſt à vous, ſi je vous » diſſimulois que je fais mon bonheur » de vous aimer & de vous plaire ; » pourquoi cacher, pourquoi différer » l'aveu d'un ſentiment honnête & juſ» tifié par celui qui en eſt l'objet ?

Enchanté de cette réponſe, je lui demandai de preſſer une union qui faiſoit ma félicité, & dans laquelle elle daignoit faire conſiſter la ſienne: elle me le permit.

Je n'eus pas beſoin d'efforts pour avoir l'approbation de mon père: il connoiſſoit Léonide avant moi, & il avoit projetté cette alliance avec Ménoclès; mais on l'avoit ſuſpendue pendant l'orage qui avoit menacé ce dernier.

Nous allions être unis: il ne manquoit qu'une choſe à mon bonheur, c'étoit que Straton en fut le témoin: il m'avoit écrit qu'il étoit retenu à Milet, par des difficultés qu'il n'avoit pu prévoir; il m'avoit trompé ainſi, pour me ménager la ſurpriſe la plus agréable.

Il arriva à Ephèſe la veille de mon mariage, & il y arriva avec une jeune Miléſienne, qu'il aimoit comme j'aimois Léonide, & dont il étoit parfaitement aimé. Il lui avoit parlé de ſon ami, & l'avoit engagée à différer leur union, pour la faire avec la mienne. Tout s'étoit arrangé de manière que rien ne put mettre obſtacle à ce projet.

Straton arrive donc à Ephéſe, &

je me trouve dans ses bras au moment que je m'y attendois le moins. Il savoit mon bonheur; il m'apprit celui qui l'attendoit.

Le lendemain, le Temple de Diane vit les deux couples les plus aimans, les plus aimés, dont sa présence eût jamais consacré les promesses. L'Amour & le bonheur formèrent nos liens, & nous sentîmes au fond de notre cœur qu'ils avoient juré de ne nous abandonner jamais.

Nous résolumes Straton & moi, d'habiter la même maison, & de ne jamais nous quitter. Son épouse & ma Léonide se devinrent mutuellement aussi chères que nous l'étions l'un à l'autre, & rien ne parut devoir altérer une félicité que l'amour, l'amitié, & tous les dons du Ciel concouroient à établir.

Au bout de dix mois passés dans cette douce tranquillité, qui succède si délicieusement à l'ivresse du bonheur, la compagne de Straton mit un fils au monde, & Léonide un mois après accoucha d'une fille, qui promettoit d'avoir tous les charmes de sa mère.

Cet heureux événement ne nous laissa

rien à désirer : » ils s'aimeront, dis-je, à
» Straton ; il sera impossible qu'ils ne s'ai-
» ment pas : nous les unirons, ils seront
» heureux, & nous jouirons à la fois de
» leur bonheur & du nôtre. »

NOUS allames ensemble au Temple de la fille de Latone, pour lui demander que nos enfans fussent aussi heureux que nous : la Déesse promit de nous exaucer ; les voûtes du Temple s'ébranlèrent, un long frémissement en agita les colonnes, la Statue de Diane parut s'animer du même sourire dont Endymion fut favorisé, & on entendit cet Oracle : „ Amans, amis, époux, pères
„ fortunés : vous êtes exaucés. La main
„ bienfaisante des immortels s'est ouver-
„ te pour vous, & les destinées ne
„ vous promettent que de doux mo-
„ mens : vos enfans auront le même
„ sort, & jamais......

J'EN étois là de mon rêve, quand mon ami Arbas qui demeure avec moi, fit en entrant dans ma chambre un bruit qui m'éveilla. Ah Arbas, lui dis-je, le beau songe que je viens de faire ! mon bonheur— ton bonheur ? le bonheur n'est en effet qu'un rêve qui nous amuse

quelquefois, mais qu'on n'a jamais pu réaliser.— Mais mon ami, j'étois si heureux.— Je le crois bien tu rêvois. Allons, lève-toi ; tu as dormi fort long-temps.— Oui, fort long-temps en effet.— Je le crois. Le Soleil est déjà fort haut, & il fait le plus beau temps du monde pour aller faucher nos moissons.

Je me levai en soupirant de ce que le bonheur sans mêlange n'étoit qu'une chimère; mais je remerciai les Dieux de ce qu'ils m'avoient donné un bon cœur, & l'amour du bien moral. Je leur fis ensuite cette dévote oraison:

Ciel ! accordez à mon envie,
Un sort modeste, une tranquille vie;
La liberté, des amis, des vertus,
Le cœur d'Eglé.... je ne veux rien de plus;
Dieux immortels! écoutez ma prière:
Dans la retraite assurez mes destins,
Que le repos file mes jours serains;
Et quand la mort fermera ma paupière;
Puissé-je, ô Dieux, y finir ma carrière.
Aimé de vous, regretté des humains.

Après cela, j'allai travailler ; & quand je songeai que nos champs & le

le travail de mes mains m'aſſuroient le néceſſaire, que j'avois un ami vrai, & que le ſoir je verrois Eglé, je ne me trouvai point ſi malheureux.



L'AGE D'OR,

SAIS-TU ce que c'eſt que l'âge d'or ? diſoit Nicolette à Colinet : oui, répond Colinet ; il y avoit Dimanche chez notre Curé, un homme mal habillé, & qui avoit bon appétit, qui en parloit : ils nommoient, je crois, cet homme un Auteur. Il diſoit que dans le temps de cet âge d'or, les fruits venoient ſans culture, que des ruiſſeaux de lait couloient dans les plaines, qu'il ne faiſoit jamais froid, que..... mais, interrompt Nicolette, diſoit-il qu'alors on s'aimoit bien, qu'on étoit content de s'aimer & de ſe plaire ? — Oui, ma Nicolette ; on n'avoit ni ſoupçons, ni jalouſie, ni inconſtance. — Eh bien ! mon bon ami, nous ſommes auſſi dans l'âge d'or : tu m'aimes bien, je t'aime de tout mon cœur ; je ne ſais pas ce que c'eſt que des ſoupçons, de la jalouſie : je ne crains ni ton inconſtance ni la mienne. Eſt-ce un bonheur, dis-moi, d'avoir des fruits ſans cultiver la terre ? Tu perdrois le plaiſir de travail-

ser pour moi, & moi celui de te remercier tous les jours. Ce n'eſt pas un mal d'avoir froid l'hiver, quand on peut ſe chauffer auprès de ſon ami ; & n'aimes-tu pas mieux d'avoir le lait de nos Brebis, trait de mes mains, que d'en voir des ruiſſeaux couler dans nos campagnes ?





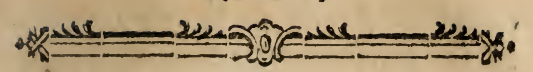
LE PEINTRE.

APOLOGUE.

UN Peintre qui ne peignoit que des femmes, & qui se piquoit d'atteindre à une ressemblance parfaite, mécontenta toutes celles à qui la nature avoit refusé les charmes de la figure : les belles au contraire en furent fort satisfaites.

Ce Peintre, c'est la Vérité ; ces belles femmes, ce sont les sages qui aiment de l'entendre, parce qu'elle leur est toujours avantageuse ; les laidrons sont les sots & les méchans à qui il n'est pas étonnant que la vérité ne plaise pas.





DIALOGUE

Entre un Capitaine d'une Jonque Japonoise & une femme Indienne.

CE Capitaine étoit riche, brave & d'une belle figure ; il étoit parti de Tanaxima pour aller à Ceylan ; une tempête l'avoit pris au sortir du port d'Achem où il avoit relâché, & après lui avoir fait traverser plus vîte qu'il ne vouloit la partie de la mer des Indes qui sépare les deux Presqu'isles du Gange, ne lui permit de s'arrêter qu'à Chicoco, où il arriva heureusement lui & sa Jonque après avoir été souvent menacé d'un naufrage. Comme il ne savoit que devenir pendant qu'on radouboit son bâtiment qui avoit une voie d'eau, il se promenoit souvent dans la ville ; un jour il entra dans un lieu public, où ceux qui n'avoient rien à faire alloient faire des nouvelles, en conter ou en entendre ; après avoir entendu déshonorer cinq ou six femmes, & outrager autant d'honnêtes gens qu'on

n'eût pas regardé en face s'ils avoient été là ; notre Capitaine ouit parler d'une veuve jeune, vive & jolie, qui à deux jours de là devoit se brûler avec le corps de son mari, mort depuis trente-six heures. Le Japonois savoit assez bien l'Indou ; car au lieu de voyager, pour se former, comme on dit, le cœur & l'esprit, il avoit commencé par là, pour voyager avec plus de fruit & moins de danger. Il savoit donc assez bien la langue du pays ; cependant il crut avoir mal entendu : il s'approcha de celui qui avoit annoncé la nouvelle, & lui demanda s'il ne s'étoit pas trompé. Le Chicocois, lui répondit fort poliment, car ces peuples sont très-polis avec les étrangers, qu'il n'y avoit rien de plus vrai, & que dans deux jours on regretteroit la plus aimable veuve de la Province. Il ajouta que cet usage avoit lieu dans toute l'étendue de l'Inde, & que quoiqu'on ne fût point obligé de s'y conformer, il y avoit extrêmement peu de femmes qui ne le suivissent pas. Le Capitaine surpris & étonné d'une coutume si barbare & si singulière, résolut de faire ses efforts pour être reçu chez

la jeune veuve ; ſur le récit de ſes charmes, il eût déſiré peut-être qu'elle aimât mieux ſe conſoler avec les vivans, que de ſe livrer aux flammes pour un mort : quoiqu'il en ſoit ; je ne ſais comment il réuſſit à s'introduire chez la veuve, mais il y réuſſit ; il y fut même bien reçu : il la trouva avec ſes femmes, auſſi gaie que ſi elle n'eût pas dû mourir deux jours après. Il lui fit bien des excuſes de ſa hardieſſe, elle lui dit qu'il n'y avoit pas de quoi ; enfin après bien des complimens, notre Japonois entra en matière, & ils eurent enſemble la converſation ſuivante.

LE JAPONOIS.

QUOI ! Madame, cela eſt bien certain ? Dans deux jours vous allez périr ? vous allez vous brûler toute vive ? Mais cela fait dreſſer les cheveux : auſſi je n'en ai rien voulu croire.

L'INDIENNE.

POURQUOI, Monſieur, rien n'eſt pourtant plus vrai : le grand Bramine m'a promis d'être à la tête de la cérémonie, & de mettre le feu le premier au bucher, & j'en ſuis très-flattée.

LE JAPONOIS.

Je ne vous conçois pas. Je veux croire qu'il eſt fort honorable d'être brûlée par le grand Bramine plutôt que par un autre; quoique cela me fût à moi fort égal. Mais peut-on parler ſi tranquillement d'une mort ſi cruelle & ſi prochaine? Apparemment vous aimiez fort votre mari?

L'INDIENNE.

Mais..... comme çà. C'étoit un bon homme qu'on m'a fait épouſer, lorſque j'y penſois le moins; il a eu de fort bonnes façons pour moi pendant un an & demi que nous avons vécu enſemble; il n'étoit ni jaloux, ni avare, ni brutal, il n'avoit ni bonnes ni mauvaiſes qualités. Enfin, j'étois accoutumé à lui; voilà tout.

LE JAPONOIS.

Et vous vous brûlez pour lui?

L'INDIENNE.

Pour lui! ah! pas tout-à-fait. Ici c'eſt la mode; quand un homme meurt, ſa veuve ne doit lui ſurvivre que peu de jours; une femme qui ne le feroit pas ſe feroit ſiffler, on ne la regarderoit qu'avec autant de mépris que

d'indignation, & puis, Brama qui veut ce ſacrifice, s'offenſeroit qu'on le lui refuſât.

LE JAPONOIS.

Je me doutois bien qu'il entroit un peu de Braminologie là-dedans. Je reconnois là vos Bramines. Sans doute, ils vous font des peintures raviſſantes du bonheur qui vous attend dans une autre vie; ils vous exagèrent le mérite qu'il y a à ſe griller pour un cadavre inſenſible; ils mettent une veuve qui a ce barbare courage au-deſſus de ceux qui ont vu la lumière au bout de leur nez, & qui hériſſent leurs ſièges de cloux à la plus grande gloire de Brama.

L'INDIENNE.

Un Brame fort éloquent, & qui a la confiance de je ne ſais combien de femmes du meilleur ton, m'a dit là-deſſus de très-belles choſes, que j'ai très-peu compriſes. Mais au reſte, je penſe que ce n'eſt pas le zèle de la gloire de Brama qui pouſſe beaucoup de femmes à s'immoler; ce motif peut être efficace ſur des femmes du peuple qui écoutent & croient tout. Mais nous, c'eſt préciſément l'uſage, la coutume,

la mode ſi vous voulez, qui nous guide ; la crainte ſur-tout de l'opprobre dont on accable celles qui ſe ſouſtraient à la mort, eſt la raiſon la plus forte.

LE JAPONOIS.

MAIS cette opinion eſt extravagante : qu'une femme qui ne donne pas de ſujets à l'état, qu'un homme qui fuit les liens honorables du mariage, ſoient regardés avec mépris, cela eſt juſte, ou du moins cela eſt utile & conforme au bien de l'Etat ; je ne vois pas en cela l'opinion regnante en contradiction avec les mœurs : mais qu'une femme jeune & charmante, ſoit déshonorée parce qu'elle ne veut pas renoncer à la vie, quand elle peut ſe la rendre agréable, & faire le bonheur d'un galant homme, cela me paroît abſurde & affreux.

L'INDIENNE.

ON ne peut raiſonner mieux. Mais, Monſieur, vous êtes Japonois, je penſe.

LE JAPONOIS.

J'AI cet honneur là, Madame.

L'INDIENNE.

EH bien ! j'ai lu quelque part qu'au

Japon ; quand on a reçu une inſulte, la manière la plus noble de s'en venger, eſt que l'inſulté ſe fende le ventre d'un coup de cimeterre, ce qui oblige l'inſultant de l'imiter, ſans quoi ils ſeroient déshonorés l'un & l'autre. Cela eſt-il vrai ?

LE JAPONOIS.

OUI pardieu, Madame, cela eſt vrai ; & moi qui vous parle, je m'éventrerois auſſi aiſément que je fume une pipe de tabac, ſi quelqu'un s'aviſoit de me dire pis que mon nom.

L'INDIENNE.

VOUS avouerez que cela eſt bien cruel & bien ridicule.

LE JAPONOIS.

SOIT. Mais enfin il le faut bien pour conſerver notre honneur. D'ailleurs n'y a-t-il pas un courage ſublime, une fermeté héroïque à mépriſer ainſi la mort ? Le plus grand des Poëtes Chinois n'en fait-il pas l'éloge ?

De nos voiſins altiers imitons la conſtance :
De la nature humaine ils ſoutiennent les droits,
Vivent libres chez eux, & meurent à leur choix.

Un affront leur suffit pour sortir de la vie ;
Et plus que le néant ils craignent l'infamie.
Le hardi Japonois n'attend pas qu'au cercueil,
Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil.

L'INDIENNE.

MAIS, Monsieur, est-il moins vrai chez vous qu'ailleurs que l'honneur soit fondé sur les vertus ? Qu'un homme doive être respecté quand la justice, la bonne foi, la probité font la règle de sa vie ?

LE JAPONOIS.

NON, sans doute.

L'INDIENNE.

LES gens raisonnables au Japon respectent-ils davantage après sa mort un malhonnête homme, qui s'est éventré pour ne pas survivre à un affront que peut-être il aura mérité.

LE JAPONOIS.

EH ! non, vous dis-je, on le regarde comme un fou, qui n'avoit rien à perdre en se conservant.

L'INDIENNE.

J'AI ouï dire d'un marchand de

Pondichery, qui paſſa à Chicoco il y a ſix ou ſept mois, qu'en France, où on rit toujours, où on rit de tout, où on fait les plus jolies chanſons du monde, il ſuffit de dire à un menteur qu'il a menti, pour être obligé, s'il n'a pas peur, de s'en faire tuer ou de le tuer lui-même.

LE JAPONOIS.

CE peuple là eſt bien fou. Un menſonge n'en eſt pas moins un menſonge, parce qu'on a égorgé celui qui a dit que c'en étoit un.

L'INDIENNE.

CONVENEZ donc que vous avez tort auſſi de vous fendre le ventre quand on vous a inſulté, parce qu'il y a de la folie à croire que la faute ou le crime d'un autre vous avilliſſe; & je conviendrai auſſi que rien n'eſt plus extravagant & plus horrible que de ſe brûler pour un mari qu'on n'aime pas, & d'outrager la Divinité par cet affreux ſacrifice. L'opinion, la coutume, voilà ce qui nous mène tous. François, Japonois, Indiens, nous en ſuivons tous les caprices; cela n'a pas le ſens commun, mais je ne m'en brûlerai pas moins.

LE JAPONOIS.

VOUS avez raiſon; & moi je vous promets que je ne manquerai pas de m'éventrer à la première occaſion.





LES TROIS SOUHAITS,

CONTE MORAL.

ON rendoit dans la Ville d'Orcomène, un culte particulier aux trois Graces. Lindor, jeune Citoyen de cette belle Ville, étoit plus zélé que personne pour ces Déeſſes. Auſſi l'avoient-elles décoré de leurs dons les plus aimables. On devinoit que ſon air ſenſible & intéreſſant étoit leur ouvrage. Les agrémens n'étoient en lui que l'ornement des vertus, & Lindor avoit un autre mérite que celui d'un extérieur prévenant. On lui pardonnoit les charmes de ſa figure en faveur des qualités de ſon ame, & ſi les uns le rendirent l'objet des vœux de toutes les jeunes filles d'Orcomène, les autres le faiſoient déſirer pour ami à tous ceux que le vice n'avoit point corrompus.

LINDOR avoit atteint ſa vingt-unième année, & juſqu'à cet inſtant, le culte des Dieux, les devoirs de fils, les études de l'homme & du Citoyen avoient

occupé ſa vie. Lindor n'aimoit pas; il ne jouiſſoit qu'à demi de ſon exiſtence. Il demandoit au Ciel une amante belle, honnête & ſenſible; un ami vertueux & ſincère: les Dieux ſont avares de ces dons. Lindor les méritoit; il les obtint.

Il étoit accoutumé d'aller tous jours du Printemps & de l'Été dans une grotte conſacrée aux Graces leur offrir de l'encens ou des fleurs. Un jour qu'il venoit de remplir ce devoir, accablé de fatigue & de chaleur, il s'endormit au pied d'un myrte qu'on avoit planté auprès de la grotte. Il vit en ſonge les trois compagnes de la Déeſſe d'Amathonte. „ Jeune homme aimable & ſage, „ lui dit Aglaé, les Immortels récom„ penſent la vertu. La tienne a mérité „ leur bienveillance. Jupiter a juré par „ l'onde redoutable qui ceint neuf fois „ le Tartare, que trois ſouhaits que tu „ formeras ſeront remplis à l'inſtant. „ Reçois ce bouquet; en le tenant à „ la main, & nommant à chaque ſou„ hait ſucceſſivement l'une de nous, „ l'effet répondra à tes vœux. Ces fleurs „ ne ſont pas immortelles; elles ne

„ peuvent

„ peuvent l'être, puiſqu'elles ſont l'ima-
„ ge des plaiſirs. Mais ſois ſûr qu'elles
„ ne ſe faneront que quand ton dernier
„ ſouhait ſera accompli. Adieu : c'eſt
„ de l'uſage que tu feras de ce don,
„ que va dépendre ta deſtinée. Songe
„ que les bienfaits des Dieux ſont
„ quelquefois des épreuves.

Lindor à ces mots s'éveilla, ſurpris comme il devoit l'être d'un rêve auſſi ſingulier : il l'auroit pris pour un ſonge ordinaire, mais le bouquet qu'il vit à côté de lui, & une odeur douce que les Déeſſes avoient laiſſée en diſparoiſſant, l'aſſurèrent que ſon rêve n'étoit point une illuſion.

Il prit ſon bouquet, & après avoir rendu graces aux Divinités de la Grotte, il retourna vers la Ville, occupé du diſcours qu'Aglaé lui avoit tenu.
„ C'eſt de l'uſage du don qu'on m'a
„ fait, diſoit-il en lui-même, que mon
„ ſort dépendra : Dieux ! ſi c'eſt pour
„ mon bonheur que vous m'avez ac-
„ cordé un ſi rare avantage, daignez
„ inſpirer un mortel dont tous les pas
„ peuvent être des chûtes, ſi vous ne
„ le conduiſez. Mettez le comble à vos

„ bienfaits, Dieux puiſſans ! dirigez vous-
„ mêmes l'emploi que j'en dois faire.

Rempli de ces penſées, & bien décidé à faire un ſecret de ſon avanture, Lindor rentra dans Orcomène. Ses parens, qu'une abſence plus longue qu'elle ne l'étoit les autres jours, avoient alarmés, vinrent l'embraſſer avec attendriſſement. Lindor reçut leurs careſſes, & les leur rendit avec une émotion plus douce qu'à l'ordinaire. On eſt ſi careſſant avec ce qui eſt cher, quand on a quelque raiſon de ſe féliciter de ſon ſort : il ſemble qu'on veuille faire partager ſon bonheur aux autres, même en le leur cachant. Vingt fois Lindor fut prêt à découvrir ſon ſecret à ſon père & à ſa mère ; mais il ſentit que ce ſeroit une indiſcrétion, & qu'il falloit qu'il ſe tût, s'il vouloit reſter le maître de faire de ſon bouquet le meilleur uſage poſſible.

L'occasion s'en préſenta bientôt : un cœur généreux & vraiment ſenſible ne pouvoit la laiſſer échapper : auſſi Lindor ne la manqua pas.

Il avoit beaucoup réfléchi ſur l'emploi qu'il devoit faire du pouvoir que les Dieux lui avoient accordé, » Je ne ſuis

» ni avare, ni ambiteux, se disoit-il ;
» je ne souhaiterai ni les richesses, ni
» la grandeur : si j'avois un souhait à
» former pour moi-même, je désirerois
» un ami, une maîtresse tel que mon
» cœur se les est déjà peints : mais c'est
» à force de vertus que je dois obtenir de si grands bienfaits. J'en serois
» indigne, si la bonté des Dieux me
» servoit de prétexte pour me dispenser
» de les mériter. Attendons tout du Ciel,
» c'est lui-même qui me donnera le
» moyen d'employer ses dons, comme
» il veut que je les emploie.

Ainsi pensoit Lindor, car en ce temps-là la crainte des Dieux étoit le fondement du bien moral, & on ne croyoit point encore que la piété fut la vertu des gens foibles, ou le manteau de ceux qui n'en ont pas.

Lindor étoit dans ces dispositions, & il attendoit patiemment qu'il se présentât une occasion de faire usage de son bouquet. Un jour qu'il sortoit de la Ville, pour aller rendre aux Graces son hommage ordinaire, il vit sur le seuil d'une maison champêtre & pauvre, une jeune personne qui pleuroit amère-

ment. Elle étoit mal vêtue, mais parée de tous les charmes de la jeunesse & de la beauté. Quand Zélis, c'étoit son nom, apperçut Lindor, & elle ne l'apperçut que quand il fut fort près de sa cabane, elle voulut rentrer, mais il l'appella avec ce ton d'humanité qui n'humilie point la vertu fière & malheureuse, & que les ames délicates connoissent seules : » arrêtez, lui dit-il, & daignez m'ap- » prendre le sujet de vos pleurs : je ne » puis me persuader que vous méritiez » l'infortune qui vous les fait répandre : » le Ciel est juste ; elle finira. Qu'un » inconnu ne vous cause point de dé- » fiance : la vertu m'est chère ; je res- » pecte le malheur, & si je puis finir » le vôtre, croyez que je n'en négli- » gerai point les moyens.

LINDOR tint ce discours à Zélis presque sans faire attention à ses appas ; il ne voyoit que ses larmes, & il n'en falloit pas davantage : Lindor étoit généreux & bienfaisant ; Zélis pour obtenir sa pitié & ses secours, n'avoit pas besoin d'être la plus aimable personne du monde ; il suffisoit qu'elle parût la plus malheureuse.

L'AIR doux & ſenſible du jeune homme inſpira de la confiance à Zélis, quoiqu'il fut jeune, & qu'elle fut fort ſage : d'ailleurs il eſt ſi conſolant de dire ſes peines à quelqu'un qui paroît les reſſentir! Zélis apprit donc à Lindor les ſujets de douleur & de déſeſpoir qui la déchiroient : Ménédème, le père le plus tendre & le plus chéri, devoit une ſomme conſidérable à un Citoyen dur & avare. Il gémiſſoit depuis trois mois dans les horreurs d'une priſon affreuſe, & ſuivant les loix du pays, il ne devoit en ſortir qu'avec la tache ineffaçable de l'infamie. Trois jours qui devoient s'écouler encore, étoient le terme fatal après lequel la ſentence devoit ſe prononcer. Ménédème étoit ſans reſſource, & ne pouvoit plus éviter ſon malheur : un homme riche & voluptueux, aſſez vil pour ne pas ſentir le plaiſir de faire le bien, offroit à Zélis le prix de la liberté & de l'honneur de ſon père ; mais il falloit qu'elle ſacrifiât le ſien. Sa vertu ne chanceloit point, n'héſitoit point entre l'horreur de devoir ſa honte au malheur de ſon père, ou à ſa propre faute ; mais ne pouvant prendre aucun de ces

deux partis, elle avoit le désespoir de n'en pas trouver un troisième qui pût la soustraire au malheur : » hélas,
„ continua-t-elle en redoublant ses lar-
„ mes, mon père est infortuné; mais
„ il n'est pas coupable ; un homme
„ en qui il a eu confiance, a enlevé
„ ses trésors & ruiné sa fortune : ce qui
„ le désole, ce n'est pas seulement son
„ opprobre, c'est le mien ; c'est la
„ triste impossibilité de satisfaire à de
„ justes obligations : il sait les proposi-
„ tions outrageantes qu'un homme,
„ enhardi sans doute par nos malheurs,
„ a osé me faire : il les sait, & il mour-
„ roit de douleur, s'il croyoit que j'eus-
„ se pu seulement balancer un moment
„ à les rejetter avec indignation : j'ai
„ tout employé pour avoir des ressour-
„ ces dont mon père ni moi n'eussions
„ pas à rougir. Je n'ai trouvé que des
„ cœurs indifférens, dont la froide pitié
„ sait à peine plaindre nos maux ; de
„ faux amis qui refusent d'être utiles à
„ celui qui les secourut tant de fois, &
„ qui ne peut plus que leur fournir
„ l'occasion de placer un bienfait ; ou
„ des hommes corrompus, qui ne

„ voient dans nos infortunes qu'un titre
„ pour nous outrager, par des offres
„ aviliſſantes pour celui qui les fait,
„ comme pour celle qui les accepte.
„ Je me ſuis préſentée pour eſclave :
„ les uns m'ont refuſée, j'ai craint
„ ceux qui vouloient me recevoir. Je
„ n'euſſe point héſité à choiſir l'eſ-
„ clavage : l'eſclavage eſt préférable
„ au vice & à la honte; & j'euſſe en-
„ core préféré la mort à tout. Mais
„ hélas! malheureuſe, malheureuſe
„ Zélis! la mort dont j'invoquerois le
„ ſecours, la mort ne ſeroit pas un aſyle
„ pour moi: je mourrois déshonorée,
„ & mon père n'en ſeroit pas moins
„ livré à l'infamie.

En achevant ces mots, Zélis dans l'égarement de la douleur pleuroit amèrement; elle levoit les yeux au Ciel, pour lui reprocher ſon malheur; ſes cris, ſes ſanglots ſe ſuccédoient avec rapidité: elle étoit ſi affligée, ſi tranſportée, que Lindor n'oſa ſaiſir ce moment pour la conſoler, pour lui laiſſer entrevoir qu'il étoit encore des remèdes à ſon infortune. Il ſe contentoit de pleurer avec elle, & cette conſolation-là eſt auſſi efficace

qu'une autre. Zélis n'y fut pas insensible ; l'abondance de ses larmes la soulagea, & elle commençoit à se calmer, quand Lindor, qui avoit pris sa résolution, acheva de dissiper sa douleur par ses promesses : „ Le sort de Ménédème va „ changer, jeune & respectable Zélis, „ ce jour ne se passera point sans que „ vous embrassiez ce père si heureux, „ puisque sa fille préfère la vertu à „ tout. Aujourd'hui vous le verrez, „ aujourd'hui..... Arrêtez, poursuivit- „ il, en voyant à l'air attendri de Zélis „ qu'elle alloit se répandre en actions „ de graces, arrêtez : épargnez-moi les „ témoignages de votre reconnoissan- „ ce ; le seul que je demande, & „ permettez-moi de l'exiger ; c'est que „ vous gardiez vous & Ménédème, „ un secret inviolable sur les moyens „ dont les Dieux ont voulu se servir „ pour terminer votre infortune.

A ces mots il la quitta, sans attendre sa réponse, & continua son chemin vers l'antre sacré dédié aux compagnes de Vénus. Dès qu'il y fut arrivé, il se prosterna devant leurs Autels, & tenant en main son bouquet qu'il portoit tou-

jours avec lui, il s'écria : „ ô vous qui
„ m'avez accordé une faveur dont il
„ eſt ſi difficile à un mortel de ſe rendre
„ digne, Aglaé, ſecourez la vertu mal-
„ heureuſe, rempliſſez mes ſouhaits :
„ rendez à Ménédème des richeſſes
„ dont il n'abuſera point. Réparez l'in-
„ juſtice ordinaire de la fortune, & pré-
„ venez les périls où la miſère & l'in-
„ digence pourroient jetter l'honneur
„ du père & la vertu de la fille. A peine eut-il fait ſa prière, qu'un léger frémiſſement ſe fit entendre dans la Grotte, & Lindor vit tomber à ſes pieds un écrin. Il l'ouvrit, & le voyant rempli de bijoux d'un prix ineſtimable, il remercia les Déeſſes de l'avoir rendu l'inſtrument d'un bienfait. Il envoya ſoudain à Zélis par un eſclave intelligent & fidèle l'écrin avec ce billet :

„ S'IL eſt permis à un inconnu de
„ vous demander une marque d'eſti-
„ me, daignez, reſpectable Zélis, vous
„ ſervir de ce qu'il vous envoie pour
„ la liberté, l'honneur & le rétabliſſe-
„ ment de Ménédème. Croyez qu'on
„ peut être généreux & déſintéreſſé,
„ & vous n'oppoſerez point au bon-

» heur de votre père, une délicateſſe
» qui ceſſeroit d'être une vertu. Soyez
» tranquille : vous ne connoîtrez ja-
» mais celui qui a voulu vous être
» utile. »

Tant de générosité étonna Zélis : elle avoit tant de raiſon de ſe défier des hommes ! mais la manière dont on l'exerçoit empêcha qu'elle ne lui fût ſuſpecte. Un bienfaiteur dangereux ne ſe cache pas, & quand il a des vues ſecrettes, il n'accorde pas ſes ſecours qu'il ne ſoit certain de la récompenſe. Après quelques combats, Zélis crut pouvoir uſer d'un bienfait ſi peu commun, & ſi ſon cœur gémit en ſecret de ne pouvoir en témoigner ſa reconnoiſſance, l'idée que ſon bienfaiteur vouloit demeurer inconnu, ſervit à la tranquilliſer. Elle ſe rappelloit quelquefois le jeune homme qui le matin l'avoit conſolée, & lui avoit fait eſpérer un meilleur ſort : mais la ſimplicité de ſon habit & la modeſtie de ſon air ne lui permettoient point de penſer qu'il fût aſſez opulent pour conſacrer à la bienfaiſance un objet ſi conſidérable. Elle ſavoit déjà qu'on eſt ordinairement

prodigue pour le vice, & avare pour la vertu. Enfin, elle ne fit peut-être point toutes les réflexions qui pouvoient la détourner d'uſer de l'écrin, ou l'attachement qu'elle avoit pour ſon père l'emporta, & le ton honnête & généreux du billet qu'elle avoit reçu, acheva de la déterminer.

Elle vole chez celui dont la dureté faiſoit ſes malheurs & ceux de Ménédème. Dimas étoit un homme fort riche & fort inſenſible. Zélis lui offre des pierreries dont la valeur ſurpaſſoit la dette de Ménédème, & Dimas ſigne ſa liberté, ſans même s'informer d'où ſa fille avoit pu obtenir de quoi en payer le prix. Un ſourire amer & inſultant ſe montra ſur ſon viſage en recevant ce qui lui étoit dû, & Zélis vit bien que les riches croient peu à la vertu.

Munie du billet précieux, & s'inquiétant peu de ce que penſoit d'elle un homme qu'elle n'eſtimoit pas, Zélis court à la priſon. Son cœur palpitoit, elle craignoit encore que quelque revers ne s'oppoſât à la liberté de ſon père. Elle ſe préſente en tremblant aux

Géoliers, elle montre la ſignature de Dimas, & les portes ſont ouvertes. Zélis ſe fait conduire dans un cachot ſombre & mal-ſain, où Ménédème demandoit ſans ceſſe aux Dieux ſa mort & celle de ſa fille. Il ne pleuroit plus. L'amertume de ſa douleur avoit tari la ſource de ſes larmes, & il étoit dans cet excès de déſeſpoir, où on ne croit plus avoir rien à craindre.

Sa ſanté affoiblie par ſes chagrins & par ſes malheurs, ne lui laiſſoit plus que la force de les ſentir. Le bruit que firent en entrant Zélis & le Géolier n'émut point le vieillard. A la triſte lueur d'un flambeau que portoit ſon conducteur, Zélis enviſage ſon père, tombe à ſes pieds, les baiſe, & y reſte évanouie. Secourez-là, dit Ménédème d'une voix foible; ſecourez ma fille, & il tombe lui même ſans ſentiment. Le Géolier ſurpris de ſe ſentir attendri, s'empreſſe de faire revenir le vieillard, à qui ſon âge rendoit les ſecours plus néceſſaires. Pendant qu'il y étoit occupé, Zélis revient à elle, ſes cris & ſes larmes font ce que les ſoins du Géolier n'avoient pu faire. Ménédème reprend

ſes ſens, regarde ſa fille, & il ſe préparoit à l'interroger : mais Zélis le prévint, & raconta au vieillard étonné, tout ce qui s'étoit paſſé. En vain chercha t-il à pénétrer à qui il devoit un acte de bienfaiſance auſſi rare. Il rêvoit pour chercher dans les perſonnes qu'il connoiſſoit à Orcomène l'objet de ſa reconnoiſſance : Zélis occupé d'un ſoin plus preſſant, engagea ſon père à ſortir des priſons. Ils tournèrent enſemble leurs pas vers la chaumière où Lindor avoit vu Zélis, & qui étoit le ſeul bien qui reſtât à Ménédème de la fortune immenſe qu'il avoit poſſédée.

Arrivé dans cette retraite, le premier ſoin de Ménédème, fut de ſe proſterner aux pieds des ſes Dieux domeſtiques, & de les remercier de ce qu'ils avoient ſauvés ſon honneur & celui de ſa fille : „ Dieux ! s'écria-t-il, „ dans le tranſport de ſa reconnoiſ-
„ ſance, récompenſez ce bienfaiteur gé-
„ néreux, qui a terminé mes malheurs
„ & prévenu ceux de Zélis : quel
„ qu'il ſoit, il eſt votre image, puiſ-
„ qu'il aime à faire le bien : en quel-
„ que lieu que le deſtin l'ait placé,

„ faites-le jouir du bonheur qu'il mé„ rite : qu'il échappe à l'opprobre, qu'il „ ne ſoit jamais la victime de la du„ reté & de l'ingratitude, qu'il ne verſe „ jamais que les larmes de la joie & „ de la ſenſibilité, & que tous ſes „ jours ſignalés par les vertus, paſſent „ pour lui comme des inſtans. „

Après cette effuſion de cœur, le bon vieillard s'occupa plus tranquillement du ſoin de ce qui pouvoit regarder ſa fortune, & le ſort qu'il pourroit faire déſormais à ſa fille.

Il reſtoit dans l'écrin pour plus de ſix-vingt talens de pierreries. „ Je vais „ les vendre, dit Ménédème à Zélis, „ & ſi le Ciel bénit mes efforts, je „ me trouverai un jour en état de reſ„ tituer à mon libérateur & au tien, „ tout ce que ſa bienfaiſance lui a coû„ té : faſſe le juſte Ciel que je le re„ trouve ; je deſcendrai avec joie mes „ cheveux blancs au tombeau, ſi je „ puis m'acquitter envers lui. J'eſpère „ que le commerce que je vais tenter „ me réuſſira. Les Dieux doivent ce „ ſuccès à notre bienfaiteur, & au dé„ ſir que j'ai de lui marquer ma recon„ noiſſance. „

Tandis que Ménédème s'occupoit de ces projets, Lindor eſt envoyé par ſes parens à Clazomène: docile à leurs ordres, il les embraſſe & part ſur un vaiſſeau deſtiné pour l'Ionie. Les vents étoient tranquilles, un Zéphyr léger ridoit doucement la ſurface des ondes, un Soleil brillant éclairoit l'horizon; tout promettoit un voyage heureux: on étoit arrivé à la hauteur de Samos, & déjà on appercevoit le Temple que les peuples de cette Iſle ont élevé à Junon: on eſpéroit d'y relâcher heureuſement, & de faire ſans obſtacle le peu de chemin qui reſtoit juſqu'en Ionie, quand le Ciel commença à s'obſcurcir; l'aſtre des jours ſe couvre de nuages épais, des ténèbres affreuſes s'étendent ſur la ſurface de la mer, & ne ſont diſſipées pour un inſtant, que par la lumière plus affreuſe encore des éclairs. Le tonnerre gronde: les vents déchaînés menacent à chaque inſtant de renverſer le vaiſſeau dans les abîmes que leur violence creuſoit de tous côtés; les matelots égarés n'entendent plus les ordres du Pilote, & ce dernier auſſi effrayé qu'eux n'en ſait pas donner à

propos : des cris plaintifs, de triſtes gémiſſemens ſe font entendre ; chacun déſeſpère de ſon ſalut, & ce déſeſpoir rend inutiles les ſoins qui pourroient le procurer. Lindor voit avec attendriſſement Tarſis & Philoé, deux jeunes amans qui alloient à Samos pour s'unir : ils ſe tenoient étroitement embraſſés, & n'eſpérant plus de ſe ſauver, ils ſe félicitoient en pleurant de mourir enſemble : auprès d'eux, une mère affligée, tenoit, ſerroit avec tranſport ſon enfant dans ſes bras, jettoit les yeux en ſilence ſur l'horreur répandue autour d'elle, & les ramenoit ſur ſon enfant en verſant des torrens de larmes : plus loin un vieillard Samien, levoit au Ciel ſes mains tremblantes, & crioit : „ mon „ fils, mon cher Acante, mon ami, „ je ne vous verrai donc plus ! je mou„ rai ſans vous dire adieu, & vous „ ne recevrez point mon dernier ſou„ pir !.....

LINDOR ne put réſiſter à ce ſpectacle touchant : aſſez peu inquiet pour lui-même, il n'avoit ſongé qu'à la douleur de ſes parens : la vue d'une mort prochaine l'effrayoit peu. Il ne tenoit à

la

la vie que par l'amour qu'il avoit pour l'humanité ; il n'avoit ni femme, ni enfans ; il estimoit la vie ce qu'elle vaut. Mais la vue de tant de malheureux, à qui la vie étoit si chère, celle d'une mère, d'un père, de deux amans, pour qui il étoit si terrible de la perdre dans de si tristes circonstances, l'engagèrent à se servir du bouquet précieux. Il s'en saisit ; & prononçant avec enthousiasme le nom d'Euphrosine, il souhaita que le vaisseau pût arriver sans danger à Samos. Soudain les vents s'appaisent ; les nuages sombres & obscurs s'écartent, le jour renaît ; l'onde se calme & les ténèbres dissipées laissent voir le port où on désiroit d'entrer.

On n'essayera point de peindre les transports dont furent agités tous ceux qui échappèrent ainsi à une mort qu'ils regardoient comme inévitable ; ni l'émotion délicieuse qui pénétra l'ame de Lindor. Son bon cœur palpitoit du plaisir d'avoir fait du bien : son visage serein annonçoit cette joie pure, le prix le plus sûr & le plus doux d'un bienfait. Tous ignoroient qu'ils lui dussent leur

falut, & c'étoit pour son ame généreuse un plaisir de plus.

ARRIVÉ à Samos, il chercha à se lier pour le peu de temps qu'il avoit à y rester, avec ce Tarsis qu'il avoit vu si tendre & si sensible; il eut peu de peine à y réussir; les cœurs francs & vrais se devinent & s'attachent aisément. Celui de Tarsis étoit digne du bonheur qui l'attendoit : Tarsis méritoit un ami comme Lindor, & Lindor trouva enfin dans Tarsis ce qu'il désiroit depuis si long-temps : il s'y attacha par ce nœud si puissant pour les belles ames, le plaisir d'avoir fait du bien, & Tarsis devint son ami. Lindor fut témoin de son heureux hyménée avec sa Philoé, & la félicité de ces amans fit sentir à son cœur que ce n'étoit pas assez d'avoir trouvé un ami.

APRÈS un mois que Lindor passa à Samos dans une liaison si agréable, quand on connoît l'amitié pour la première fois, il continua son chemin vers Clazomène, après avoir promis à Tarsis & à Philoé de venir les revoir.

LES affaires qu'il y avoit ne l'arrête-

sent pas long-temps ; & il se revit bientôt avec son cher Tarsis. Il lui ouvrit alors un projet qu'il avoit médité pendant son voyage. » Mon cher Tarsis, » lui dit-il, je sens combien vous êtes » nécessaire à mon bonheur, & je se- » rois injuste, si je ne croyois pas que » mon amitié ajoute beaucoup au vôtre. » Ne nous séparons point. Transportez » à Orcomène vos Dieux domestiques » & votre fortune. On trouve sa patrie » par-tout où on est avec sa femme & » son ami. Venez : j'ai des parens justes » & vertueux ; ils aimeront Tarsis com- » me mon frère ; Philoé sera pour eux » une fille chérie : je me dois à eux » pour la consolation de leurs derniers » jours : venez y contribuer avec moi. » Vous retrouverez en eux un père & » une mère que vous avez perdus, ve- » nez augmenter leur famille. Rien ne » doit plus vous attacher à Samos : le » bonheur ne dépend pas des lieux. Je » ferois moi-même ce que je vous pro- » pose de faire ; mais mes parens prêts » à descendre au tombeau....... puis-je » les abandonner ?.... Ah! continua t-il, » en versant quelques pleurs, mon cher

» Tarſis, mon digne ami, laiſſez-moi
» accorder la nature & l'amitié ; que
» leurs nœuds deviennent plus doux &
» plus forts en ſe mêlant : nous en ſe-
» rons tous plus heureux. »

Tarsis ſe jetta au cou de Lindor en partageant ſon attendriſſement : il n'eut aucune objection à lui faire contre un deſſein qu'il auroit formé lui-même, & il promit de hâter les arrangemens néceſſaires pour ce changement. Lindor partit cependant ; le temps qu'il avoit fixé pour la durée de ſon voyage avançoit, & il ne pouvoit attendre que ſes amis euſſent fini pour s'embarquer avec eux. Il partit, & l'impatience qu'il avoit d'arriver fut bientôt ſatisfaite. Il eſt dans les bras de ſes parens, il a mille choſes à leur dire, il leur parle de ſon ami, de ſa charmante épouſe, il leur peint le bonheur qui les attendoit. Le cœur le plus dur auroit été ſenſible à la tendreſſe vive & careſſante du fils, & à l'affection douce & touchante des parens.

Lindor ne tarda point à reprendre ſes occupations ordinaires. Il ne négligea point ſur-tout dès qu'il le put, d'aller à

la grotte ſacrée rendre ſes hommages aux Graces. On n'a point oublié ſans doute, que c'étoit ſur le chemin de cette grotte, qu'étoit ſituée la maiſon où Lindor avoit vu Zélis. Ménédème occupoit cette maiſon ; il l'avoit embellie, & y avoit ajouté un terrein aſſez conſidérable, depuis que ſa fortune avoit repris une meilleure face. Il avoit exécuté ſon projet d'employer dans le commerce le prix des pierreries de l'écrin, & il y avoit ſi bien réuſſi, qu'il avoit déjà regagné ce qu'il avoit fallu payer à Dimas, & même une ſomme conſidérable au deſſus ; d'ailleurs ſe trouvant en état de faire faire des recherches, il avoit recouvré plus de cinquante talens de ſa fortune paſſée. Il s'étoit fixé dans la maiſon dont nous venons de parler : c'étoit là qu'avoit commencé le rétabliſſement de ſa fortune ; c'étoit là que ſa fille avoit reçu le bienfait qui les avoit ſauvés de la honte & de la miſère. Cette circonſtance lui rendoit ce ſéjour délicieux : il y avoit élevé un autel à la reconnoiſſance, & tous les jours il y brûloit de l'encens, & y formoit des vœux pour le bienfaiteur

inconnu auquel il devoit tout.

LINDOR, le premier jour qu'il alla à la grotte, le rencontra avec sa fille; ils se promenoient ensemble aux environs de leur maison; il reconnut Zélis, & il balançoit à les aborder, quand cette dernière rencontra une racine d'arbre qui la fit tomber. Lindor vola pour l'aider à se relever, & comme elle s'étoit un peu blessée, il lui offrit de la ramener chez elle. Ménédème, que la physionomie de Lindor prévenoit en sa faveur, y consentit. Sur le chemin la conversation roula entre Ménédème & Lindor, sur la justice & la vérité, sur les connoissances qui peuvent rendre l'homme plus sage & plus heureux. Zélis quelquefois d'un ton modeste & timide, ajoutoit quelque chose à ce qu'ils disoient. C'étoit toujours l'expression du sentiment & de la vertu. Lindor l'admiroit. Les charmes de cette jeune personne avoient repris tout leur éclat depuis qu'elle étoit dans une situation plus calme, & la tranquillité de son ame laissoit paroître tous les agrémens de son esprit & la douceur de son caractère. Ménédème de son côté étoit fort content du jeune

homme : sa sagesse, sa sensibilité, son amour pour le bien lui attirèrent l'estime du bon vieillard : pour Zélis, elle étoit à son aise avec lui ; c'étoit beaucoup pour elle.

LINDOR arrivé à la maison de Ménédème, ne se fit point prier pour s'y reposer un moment ; il usa cependant de cette bienveillance avec discrétion, & il sortit au bout de quelques instans, après avoir demandé & obtenu la permission de venir quelquefois s'instruire avec Ménédème.

IL alloit souvent chez cet honnête vieillard, qui de jour en jour s'attachoit davantage à lui ; tous les jours il voyoit Zélis, & cette aimable fille acquéroit tous les jours un nouvel empire sur son cœur ; il n'étoit bien qu'auprès d'elle, & il lui manquoit quelque chose quand la journée s'étoit passé sans qu'il eût vu Zélis. Pour elle, elle prit pour Lindor l'estime & l'amitié qu'il méritoit, & bientôt à ces sentimens en succéda un plus tendre.

LINDOR & Zélis s'aimoient, & ne se l'étoient pas encore dit. Lindor n'osoit parler : il avoit des droits à la

reconnoiſſance de Ménédème & de ſa fille ; il eſt vrai qu'ils ne le ſavoient point, & qu'ils ignoroient tous deux que ce jeune homme ſi tendre, ſi honnête, ſi doux, fût celui à qui ils devoient l'honneur & l'aiſance : Zélis même n'avoit point reconnu Lindor ; un voyage de cinq mois avoit changé ſes traits, & d'ailleurs elle étoit ſi peu à elle-même, le ſeul jour qu'elle l'avoit vu, qu'elle n'en avoit pu conſerver une idée aſſez ſûre pour le reconnoître. Malgré tout cela, Lindor n'oſoit parler ; une délicateſſe dont il ne pouvoit pénétrer le motif le retenoit, & il lui ſembloit qu'il ne devoit point parler d'amour à une jeune perſonne dont il avoit préparé le bonheur. Un hazard heureux lui procura l'occaſion de pénétrer les ſentimens de Zélis, & de s'encourager par la certitude d'être aimé. S'il avoit été avantageux, il l'auroit deviné. Mais les gens modeſtes & ſenſibles ne voient rien ; il faut tout leur dire.

LINDOR tomba malade. Son indiſpoſition n'étoit rien ; mais comme ſes parens lui défendirent de ſortir qu'il ne

fût entiérement guéri, elle devint dangereuse par le déplaisir qu'il eut de ne plus voir Zélis. Il avoit de ses nouvelles par un esclave que Ménédème envoyoit tous les jours pour savoir l'état de sa santé ; mais qu'est-ce que cela pour un cœur aimant, qui s'est fait une douce habitude d'être presque tous les jours avec ce qu'il adore ?

DANS le temps que Lindor ne pouvoit encore sortir, & que sa foiblesse & l'amertume de ses sentimens s'opposoient aux progrès de sa guérison, Tarsis & Philoé arrivent de Samos. Lindor ne fut pas insensible au plaisir de voir ses uniques amis, mais il ne tarda point à s'occuper avec eux d'un intérêt plus cher & plus pressant : il leur peignit Zélis, ses charmes, ses vertus, l'amour qu'il avoit pour elle, l'estime & l'amitié qu'elle ressentoit pour lui ; Ménédème, l'honnête Ménédème ne fut pas oublié : il ne garda le silence que sur ce qu'il avoit fait pour eux. Au nom de Ménédème, Tarsis s'écria : » je vais le voir : il embrassera » volontiers le fils d'Ariston son ancien » ami, & Philoé va devenir l'amie

» de Zélis. » Rien ne put retenir le zèle de Tarſis : il ſe fait conduire chez Ménédème ; il s'annonce à la fois pour le fils d'Ariſton & pour l'ami de Lindor. Le vieillard le reçut avec affection ſous l'un & l'autre tître. On parla d'Ariſton, on le pleura : Ménédème en avoit conſervé le ſouvenir le plus tendre, & il le voyoit revivre dans ſon fils : Tarſis parla enſuite de ſon ami, de ſa maladie, de la douleur qu'il avoit de ne pouvoir aller chez ſon reſpectable ami, chez ſon ſecond père. Il en parloit avec tant d'intérêt, il examinoit ſi curieuſement Zélis en parlant, que Ménédème le pénétra ; & comme Tarſis lui inſpiroit toute la confiance poſſible, il ne balança pas à s'expliquer avec lui ; il laiſſa Philoé avec Zélis. Cette dernière étoit triſte ; elle devint inquiète & embarraſſée quand elle vit qu'après avoir parlé de Lindor, Ménédème emmenoit Tarſis pour lui parler à l'écart. Aucun de ſes mouvemens n'échappa à Tarſis, & il vit bien que ſon ami étoit plus heureux qu'il ne penſoit l'être.

Ménédème l'ayant conduit dans le

jardin ; „ votre ami, lui dit-il, m'a
„ affligé par ſa réſerve : je me ſuis
„ apperçu qu'il aime ma fille, & qu'elle
„ eſt ſenſible pour lui. J'ai gémi ſouvent
„ de voir leurs jeunes cœurs, ſi dignes
„ l'un de l'autre, dans une contrainte
„ qui les fait ſouffrir. J'aurois cherché
„ à vaincre dans un jeune homme que
„ j'eſtime, une timidité dont je n'ai
„ pû démêler le motif. Mais apprenez
„ ce qui me retient. Il lui conta alors
la chûte de ſa fortune, ſa priſon, ſon
rétabliſſement, les bienfaits d'un in-
connu. „ Jugez, continua-t-il, en ver-
„ ſant quelques larmes, jugez, mon
„ cher Tarſis, ſi je ne puis diſpoſer
„ de ma fille ſans le conſentement
„ d'un bienfaiteur à qui elle doit plus
„ qu'à moi. J'ai cherché vainement à
„ le découvrir ; mais je ne puis croire
„ que mes ſoins ſoient toujours vains,
„ & quoiqu'il en ſoit, j'ai promis aux
„ Dieux que je n'accorderai point
„ Zélis, fut-ce à l'homme du monde
„ le plus capable de la rendre heureuſe,
„ avant deux ans, ſi pendant ce temps
„ je ne retrouve point ſon libérateur &
„ le mien. Je ne ſais point être ingrat ;

„ elle appartient à notre bienfaiteur plus
„ qu'à moi ; c'eſt à lui d'en diſpoſer.
„ Si dans ces deux ans je ne le dé-
„ couvre point, alors, quelque cha-
„ grin que je reſſente de ne pouvoir
„ lui prouver mes ſentimens, ma fille
„ eſt à Lindor, s'il l'aime toujours,
„ & s'il eſt toujours vertueux. Voilà
„ mes intentions ; je n'en puis ni n'en
„ dois changer ; vous pouvez les ap-
„ prendre à votre ami ; il eſt juſte &
„ honnête, j'eſpère qu'il en ſera con-
„ tent, & que nous ne tarderons point
„ à le revoir.

Tarsis remplit l'ame de ſon ami de la joie la plus pure, en lui apprenant les réſolutions de Ménédème, & les obſervations qui lui prouvoient l'amour de Zélis. Il ne put ſe défendre d'un extrême embarras, quand il entendit le motif du retardement que l'honnête vieillard apportoit à leur union ; il rougit, mais Tarſis occupé de ce qu'il diſoit, ne s'en apperçut point. Le jeune homme toujours généreux & délicat, aima mieux différer ſon bonheur de deux ans, que de le hâter en apprenant à Zélis & à ſon père, que c'étoit lui qui avoit été leur bienfaiteur.

Les cœurs ſenſibles concevront aiſément, que les nouvelles heureuſes que Tarſis apporta à Lindor contribuèrent plus au rétabliſſement de ſes forces, que tous les ſecours de la Médecine. Bientôt il put ſortir, & ce fut pour aller chez Ménédème. Quand le bon vieillard le vit, il le prit par les deux mains, les ſerra, le conduiſit ſans prononcer une parole dans l'endroit où étoit ſa fille, les embraſſa tous deux, & leur renouvella la déclaration qu'il avoit faite à Tarſis. Lindor ne pût lui répondre qu'en ſe jettant à ſes genoux, qu'il arroſa de ſes larmes. *Zélis*, le front couvert d'une modeſte rougeur, regardoit tour à tour ſon père & ſon amant, & ſes yeux exprimoient ſa reconnoiſſance pour l'un, & l'intérêt qu'elle prenoit à la ſatisfaction de l'autre. Ménédème les laiſſa ſeuls, & Lindor qui n'avoit plus à ſuivre que les mouvemens de ſon amour, en parla à Zélis avec toute l'énergie qu'il inſpire. Ses réponſes furent tendres & ingénues comme ſon caractère; l'aveu de ſon père & la candeur de ſon ame, lui rendoient impoſſible cette diſſimulation, que tant de femmes croient,

& ont tort de croire nécessaire en pareil cas.

AINSI Lindor passoit des jours agréables entre sa maîtresse & ses amis, & il attendoit, sinon sans impatience, au moins sans murmure, le temps fixé pour son bonheur.

UN soir que Ménédème, Tarsis, Philoé, Lindor & Zélis, alloient sortir pour la promenade, cette dernière envisagea attentivement un esclave qui passoit, & le fit remarquer à son père. Mon père c'est lui. — Quoi c'est lui?... Qu'a t-il fait? — L'écrin........ c'est lui qui me l'a apporté. Lindor pendant ce temps étoit dans un trouble qui ne lui permettoit ni de parler ni d'agir. Il avoit reconnu en effet cet esclave pour celui qui avoit porté l'écrin à Zélis, & comme il avoit changé de maître, & suivi à Gnosse un Négociant Crétois, à qui le père de Lindor l'avoit donné, celui-ci étoit tranquille, & se croyoit sûr de son secret.

MÉNÉDÈME cependant avoit fait entrer l'esclave & tâchoit de le faire parler. Cet homme embarrassé jettoit les yeux sur Lindor, & le voyant gar-

der le ſilence (qu'auroit-il pû dire ? & devoit-il ſembler craindre qu'on ne découvrît le bienfaiteur de Zélis & de ſon père,) cet homme, dis-je, crut devoir parler. » J'étois à Lindor, dit-il, » quand je portai à Zélis un écrin & » un billet. J'exécutai fidélement ſa com- » miſſion, & j'ai gardé juſqu'à préſent » le ſecret dont il m'a fait un loi.

MÉNÉDÈME alors fit retirer l'eſclave un inſtant, & puis jettant ſur le jeune homme des regards où la ſurpriſe, la joie, la reconnoiſſance & l'attendriſſement ſe peignoient tout enſemble ; » Lindor, lui » dit-il, mon digne ami, je vois que c'eſt » à vous que je dois tout. Mais expliquez- » moi un myſtère que je ne puis com- » prendre. Vous êtes trop vertueux pour » avoir eu par des voies coupables, des » richeſſes comme celles que vous avez » ſacrifiées à notre bonheur ; & votre » fortune n'eſt pas aſſez conſidérable » pour vous en donner les moyens. » Ne feriez-vous que l'inſtrument d'un » bienfaiteur qui veut demeurer caché, » & ſeroit ce d'accord avec lui, que » vous auriez gardé le ſilence, lorſque » l'intérêt de votre bonheur devoit

» vous engager à le découvrir ? Ah !
» ce feroit nous trahir tous. Venez ;
pourfuivit l'honnête vieillard, avec une énergie de fentiment qui fembloit lui rendre la vivacité du premier âge ; & prenant la main de Lindor, pour le conduire à l'autel qu'il avoit élevé à la reconnoiffance, venez : » j'implore ici
» tous les jours les faveurs des Dieux
» pour un homme qui leur reffemble.
» Nommez-le moi, & allons tous nous
» jetter à fes genoux.....

LINDOR ne put réfifter à ce torrent de fentimens : » Eh ! bien, mon père,
» dit-il en embraffant Ménédème avec
» tranfport, il faut parler ; mais avant
» j'exige que cet autel foit déformais
» confacré à l'amour & à l'amitié ; &
» qu'il ne foit plus queftion de recon-
» noiffance. Ce n'eft qu'à ce prix que
» je vais parler. Vous m'arrachez un
» fecret que je voulois taire toute ma
» vie, & fur-tout à vous & à Zélis.
Alors il leur rendit compte de l'aventure de la grotte, & pour prévenir les doutes qu'un événement fi extraordinaire pouvoit faire naître, il leur montra un bouquet compofé de trois rofes, dont

deux

deux étoient entiérement fanées, tandis que l'autre conſervoit ſa fraîcheur native. » J'ai dû à mon premier ſouhait » le bonheur & le rétabliſſement de » Ménédème & de Zélis; le ſecond, continua-t-il, en héſitant un peu, & en regardant Tarſis & Philoé, » a ſauvé » d'un péril inévitable, deux amis ſi » chers à mon cœur; puiſſent les » Dieux me procurer du troiſième un » uſage auſſi heureux. »

Il faut laiſſer deviner aux bons cœurs, ce qui ſe paſſa alors dans celui des amis de Lindor. » Mon cher fils....... Mon » cher Lindor..... mon ami..... je vous » dois ma fille..... Mon père .... Mon » Tarſis....... Ma Philoé! Ces mots qu'on articuloit à peine, des ſoupirs qui ſe ſuccédoient, des pleurs étoient le ſeul langage d'une reconnoiſſance & d'une amitié ſi ſincère & ſi vive.

Quand ces premiers tranſports furent paſſés, & que l'enthouſiaſme délicieux qu'ils cauſoient, eut fait place à une ſituation plus tranquille & auſſi douce, Ménédème ne voulut plus différer le bonheur de Lindor & de Zélis; » Elle eſt à vous, dit le vieillard atten-

ari, » puisse-t-elle vous rendre aussi
» heureux que vous êtes digne de l'ê-
» tre ! Ne croyez pas que la recon-
» noissance soit un foible retour, un
» tribut qui doive offenser votre cœur ;
» elle est un lien de plus ; & en peut-
» il être de plus doux, de plus sacrés
» que ceux que la bienfaisance a formés?
» Je donne pour dot à Zélis, tout ce
» que je posséde ; c'est la doter de vos
» propres bienfaits : on ne peut rendre
» plus riche un cœur noble & géné-
» reux. Que les derniers instans de
» ma vie sont doux ! Je n'ai plus rien
» à demander au Ciel que des petits-
» enfans qui vous ressemblent. »

LINDOR épousa Zélis ; ses parens, Ménédème, Tarsis & Philoé ne firent qu'une famille, avec qui habitèrent toujours le bonheur & la vertu. Leur demeure fut fixée dans la maison de Ménédème, qu'ils avoient tant raison de ne pas quitter, & tous les malheureux des environs se ressentirent du voisinage de tant de cœurs bienfaisans. On ne les louoit pas, mais on les bénissoit, & on souhaitoit qu'ils vécussent toujours. L'autel de la reconnoissance conserva

sa première destination malgré Lindor, & devint en même temps celui de l'amitié & de l'amour. Les trois vieillards se félicitoient d'avoir de si dignes enfans, & leur joie pure & naïve, étoient un hommage de gratitude, qu'ils renouvelloient tous les jours envers le Ciel.

Alors regnoit à Orcomène un Prince nommé Idas : il avoit conquis par sa valeur ce Royaume, auquel il avoit droit par sa naissance, & qu'il tâchoit de rendre heureux par sa justice & sa bonté. Cependant on entendoit souvent des plaintes contre le Gouvernement : les uns auroient voulu vivre sous une Aristocratie ; les autres préféroient l'état Démocratique. Plusieurs avoient l'injustice de ne pas distinguer un Monarque d'un Tyran. Lindor, qui pensoit qu'un gouvernement quelconque est bon quand les loix sont plus fortes que l'intérêt propre, & que chacun trouve son bien dans le bien général, ne savoit à quoi attribuer cette diversité de sentimens ; mais comme il étoit bon citoyen, & qu'il désiroit le bonheur de sa patrie, il souhaita, en nommant Thasie, que le Gouvernement d'Orcomène

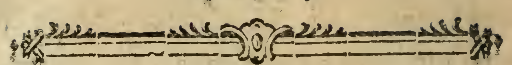
devînt le meilleur poſſible, & le plus propre à rendre ſage & heureux ceux qui y étoient ſoumis.

Le ſouhait fut rempli : l'état demeura ſoumis à un Monarque, & le ſeul changement qu'il éprouva, fut de voir diminuer les peines du crime, abolir l'uſage cruel & abſurde d'en arracher l'aveu par des tourmens, & doubler la ſanction des loix en promettant des récompenſes aux actes de vertu, à proportion du ſacrifice qu'ils exigeoient.

Lindor fut le premier objet de cette ſage diſpoſition. Son aventure, ſa généroſité s'étoit découvertes, on ne ſait comment. Idas lui fit dreſſer une ſtatue, & il fut ordonné par un décret public, que tous les ans, au pied de cette ſtatut, on marieroit deux Amans honnêtes & indigens, dont les fonds Royaux payeroient la dot. Le jour où ce décret fut porté, Lindor, dont le bouquet s'étoit entièrement fané, vit encore en ſonge les trois Déeſſes d'Orcomène. » Lindor, lui dit Aglaé, vous avez » rempli notre attente. Les bienfaits » du Ciel ont été pour vous un moyen » d'exercer des vertus. Vous voyez

» qu'elles ſont récompenſées, & qu'en
» ne ſongeant qu'au bonheur des autres,
» vous avez trouvé le vôtre. Il ſera
» ſans mêlange, & les Dieux étendront
» toujours ſur vous une main protec-
» trice.





LE MATIN,

IDILLE.

PHILIS sortoit de sa cabane entourée d'arbrisseaux fleuris & odorans, au moment où les dernières étoiles fuyoient à l'approche d'un astre plus brillant. La fraîcheur de la nuit venoit de rendre au gazon l'éclat qu'une chaleur trop ardente lui avoit fait perdre. L'air pur & sain ranimoit les organes, & répandoit dans l'ame un calme délicieux : mais hélas ! Philis n'en goûtoit pas toutes les douceurs ; souvent le silence de la nuit étoit interrompu par ses soupirs, & des songes importuns troubloient son repos. Tous les jours, levée avant que le soleil n'éclairât l'horizon, elle alloit confier aux nymphes des bois les inquiétudes d'un cœur agité. Ce cœur étoit rempli de la tendresse la plus vive pour le plus aimable des Bergers du hameau, & Philis, quoique la plus belle des Bergères, ignoroit si Daphnis y répondoit. Ce qui adoucissoit quel-

quefois ſes allarmes, c'eſt que Daphnis paroiſſoit n'aimer perſonne.

PHILIS, conduite par ſa rêverie juſqu'aux bords d'une fontaine qui fut témoin du bonheur de mille amans, & où mille autres mêlèrent ſouvent leurs larmes, s'aſſit ſur un gazon touffu qui en tapiſſoit les bords. Là, ſe livrant tout entière à ſes penſées, elle s'écria :
,, Quand l'aurore lève doucement le
,, voile obſcur que la nuit avoit étendu
,, ſur tout ce qui exiſte, que les beau-
,, tés de la nature ſont touchantes
,, pour un cœur tranquille ou content!
,, pourquoi le mien n'en ſent-il plus le
,, charme ? Daphnis, c'eſt toi qui en
,, es cauſe, & tu l'ignores! Tu ne
,, ſais pas, tu n'as pû deviner que Philis
,, t'aime : & comment ne t'aimeroit-elle
,, pas! y a-t-il parmi nos Bergers
,, quelqu'un qui ſoit plus doux, plus
,, bienfaiſant, quelqu'un dont l'ame ſoit
,, plus honnête & plus vertueuſe ?
,, Daphnis, non, je n'oublierai jamais
,, le jour où tu ſecourus ſi à propos
,, le bon vieillard Ménante : ſurpris par
,, un loup furieux, deux morſures cruel-
,, les lui avoient ôté la connoiſſance,

„ & l'on croyoit que ſon ame alloit
„ s'envoler aux bords ténébreux : tu le
„ vis, tu oublias qu'il avoit été l'en-
„ nemi de ton père, & tes ſecours le
„ rendirent à la vie. Tu ne te contentas
„ pas de cela, tu lui rendis une chèvre
„ pleine, pour le conſoler de celle que
„ l'animal féroce & deſtructeur lui avoit
„ ravie. C'eſt depuis ce jour que je
„ t'aime, & depuis ce jour, l'aſtre qui
„ vivifie la nature a parcouru la moi-
„ tié du cercle des années ; depuis ce
„ jour, les frimats ont ſuccédé à la
„ ſaiſon de Pomone, & le Printemps
„ qui les chaſſe a commencé à ſou-
„ rire. Daphnis n'aime rien ; car s'il
„ aimoit, n'eſt-ce pas celle qui l'ado-
„ re qui a droit à ſon cœur ? Il n'aime
„ rien ! peut-il n'aimer rien avec une
„ ame ſi ſenſible ! Ah ! Daphnis, Daph-
„ nis, mourrai-je de ma douleur avant
„ que tu ne pénétres un ſecret que je
„ dois te cacher.

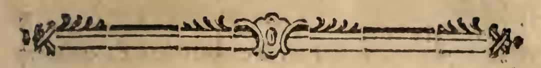
Ainsi ſe plaignoit Philis : l'indiſcrète écho répétoit ſes plaintes, & les portoit plus loin : Daphnis en entendit quelque choſe ; ſon nom prononcé lui fait preſque deviner le reſte. Mais in-

certain encore, il attend d'autres éclairciſſemens avant de ſe découvrir. La Bergère, cependant, à qui depuis quelques-temps les douceurs du repos étoient inconnues, la Bergère ne pût réſiſter au ſommeil qui vint accabler ſes ſens; elle s'endormit.

ENVOYÉ ſans doute par une Divinité bienfaiſante, un ſonge agréable vient occuper ſon imagination; elle voit Daphnis à ſes genoux, il lui dit qu'il l'adore, il le lui répète mille fois, il obtient à l'inſtant l'aveu d'un cœur qui ne demandoit qu'à ſe livrer. Philis en ce moment s'éveille en gémiſſant de ce que ſon bonheur n'étoit qu'un ſonge. Elle jette de tous côtés des regards errans, qui ſemblent encore chercher Daphnis. Elle apperçoit au deſſus de ſa tête, une guirlande de fleurs attachée à l'arbre qui la couvroit de ſon ombre. Elle en détournoit déjà les yeux avec dédain, croyant que c'étoit l'hommage importun d'un autre Berger que Daphnis; mais des traits récemment gravés ſous la guirlande attirent une nouvelle attention: elle ſe lève, elle approche de l'arbre. Les chiffres de Daphnis mêlés

avec les siens, lui apprennent que Daphnis est sensible pour elle. Dans le transport de sa joie, elle prend la guirlande, elle hésite à s'en parer; mais enfin elle s'en pare. Daphnis alors ne douta plus d'un bonheur auquel il n'avoit encore osé croire; il s'étoit caché derrière une touffe de chevre-feuille pour attendre le réveil de Philis; il accourt & se jette impétueusement aux pieds de la Bergère, qui vit bientôt réaliser son songe; Daphnis sut se faire pardonner le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors, & tous deux retournèrent au hameau plus calmes & plus satisfaits qu'ils n'en étoient partis.





SOI ET LES AUTRES,

CONTE.

DANS le temps qu'il y avoit encore des Fées, Bienfaisante & Narcissine présidèrent aux couches d'une femme noble & riche de Sérendib, nommé Fatéima. Fatéima, dont le mari venoit de mourir, mit au monde deux jumeaux, qu'on nomma Azis & Pharismin. L'éducation du premier fut confiée à Bienfaisante, & Narcissine s'empara de l'autre.

AZIS & Pharismin étoient vraisemblablement nés avec les mêmes inclinations, les mêmes penchans : fils l'un & l'autre de parens sages & vertueux, ils devoient avoir apporté en naissant le germe des vertus, que Noureddin & Fatéima avoient constamment pratiquées. Mais l'éducation influa si puissamment sur leur caractère, que leur conduite & leur sort ne se ressemblèrent en rien.

NARCISSINE disoit sans cesse à Pharismin ; le but de la Nature en vous

„ faisant passer du néant à l'existence, a
„ été de vous rendre heureux. Vous
„ devez remplir les vues de cette sage
„ mère, & ne travailler qu'à votre bon-
„ heur. Il ne faut faire de mal à per-
„ sonne, mais il faut se préférer à tout le
„ monde. En un mot, chercher votre
„ bien, avec le moindre mal possible des
„ autres : voilà ce qui s'appelle être sage
„ & raisonnable. Telles étoient les le-
çons de Narcissine : c'est d'elle qu'est
venu cette maxime qui conduit tant de
gens sans qu'ils s'en apperçoivent, &
que les hommes décidément durs osent
seuls avouer : soi, soi d'abord; & les
autres après, si l'on peut : quand on
pense ainsi on ne le peut jamais.

LES instructions de Bienfaisante
étoient toutes différentes : „ mon fils,
„ disoit-elle à Azis, mon ami, la Nature
„ vous a placé au milieu des hommes;
„ elle vous destine à vivre parmi eux :
„ l'organe qui vous sert à communi-
„ quer vos idées, est une preuve certai-
„ ne de sociabilité : vous tirerez des se-
„ cours de vos semblables : vous leur de-
„ vez les vôtres. Si vous voulez jouir du
„ calme de la vertu, si vous voulez être

,, toujours bien avec vous même, agiſſez ,, avec les autres, comme vous ſouhaite- ,, riez qu'ils agiſſent envers vous. Vous ,, ne ſerez pas toujours heureux, peut- ,, être même ne le ſerez-vous jamais : ,, mais ſi vous ſavez vous oublier vous- ,, même pour obliger quelqu'un, ſi vous ,, cherchez votre ſatisfaction dans l'exer- ,, cice de la bienſéance, vous ne vivrez ,, pas inutile, & vous ſentirez que la ,, vie n'eſt pas un mal, quelques ſoient ,, les circonſtances qui l'accompagnent, ,, quand on a du bien à faire.,,

La conduite d'Azis & de Phariſmin, répondit aux principes qu'on leur avoit inſpirés. Le premier ne balançoit jamais à immoler ſa propre ſatisfaction au plaiſir de faire une action honnête & bienfaiſante ; & comme rien ne fait tant aimer la vertu que les ſacrifices qu'elle impoſe, bientôt une douce habitude rendit faciles à Azis les procédés les moins ordinaires.

Pharismin au contraire ſe préféroit toujours à tout ; ce n'étoit pas qu'il voulût du mal à perſonne ; non, il lui auroit été impoſſible de faire une méchanceté réfléchie, mais il ne ſavoit point

quitter un amuſement qui lui plaiſoit pour aller rendre ſervice à quelqu'un. Il ne pouvoit accorder dix ſequins à un malheureux, parce qu'il falloit avoir un bijou dont il ne pouvoit ſe paſſer. Il avoit la plus haute idée de l'amitié, non qu'il lui eût jamais fait de grands ſacrifices: mais parce qu'elle avoit fait beaucoup pour lui.

Un matin, qu'il étoit occupé à lire dans ſon cabinet, un homme qu'il connoiſſoit, & que Fatéima avoit toujours protégé, ſut y pénétrer, & lui dit : ,, Seigneur, le poſte de Coraddin eſt vacant, j'en ai beſoin, il dépend du ,, cinquième Viſir, auprès de qui vous ,, n'avez qu'à parler: vous m'avez ſi ſouvent promis de vous employer pour ,, moi ! mais cela preſſe ; il y a vingt ,, concurrens : ſi vous vouliez lui parler ,, ſur le champ, j'aurois tout à eſpérer. ,, Volontiers, mon ami, répond Phariſmin ; mais dans ce moment cela m'eſt ,, impoſſible : vous voyez que je ſuis occupé à lire cette brochure ; elle n'eſt ,, pas à moi, je dois la rendre ce matin; ,, dès que je l'aurai lue, j'irai chez le ,, cinquième Viſir. L'homme eut envie de

lui répondre qu'il valoit mieux saisir l'instant de faire une bonne action, que de lire une Tragédie nouvelle, fût-elle du célèbre Toalervi, & n'eût-on que cette occasion de la lire : mais il n'osa, de crainte d'indisposer son protecteur. L'après-midi, Pharismin arrive chez le cinquième Visir, à l'heure où il congédioit un homme qui venoit d'obtenir l'emploi vacant, à la sollicitation d'un Cadilesker, sur qui Pharismin l'eût certainement emporté, s'il l'avoit prévenu.

PHARISMIN avoit de l'esprit, il aiguisoit fort bien un Epigramme : les siennes étoient ordinairement cruelles, souvent même offensantes, & quelquefois elles avoient ses meilleurs amis pour objet. Ils ne s'en seroient pas fâchés, s'ils n'avoient eu que des amis intimes pour témoins des plaisanteries amères qu'ils essuyoient : mais Pharismin choisissoit justement le moment où il y avoit vingt personnes : il perdit ainsi dix amis pour le plaisir d'entendre dire & de dire lui-même qu'il avoit eu de l'esprit tel jour.

PHARISMIN étoit le plus exigeant de

tous les hommes ; l'amour de soi porté à l'excès, mène ordinairement à ce défaut-là. Ses amis n'en faisoient jamais assez pour lui : quand on lui résistoit & qu'on lui opposoit de bonnes raisons, il se récrioit sous les obligations de l'amitié, & on cédoit. Il est vrai qu'il en témoignoit ensuite la reconnoissance la plus vive & la plus éloquente. Pour lui, il ne refusoit jamais rien à ceux qu'il regardoit comme ses amis ; mais il oublioit tout au moment qu'il les quittoit. Lui reprochoit-on cet oubli ? il se tiroit d'affaire par une plaisanterie, ou par des promesses qu'il n'exécutoit pas mieux que les premières.

Il avoit sans cesse à la bouche les noms sacrés de vertu, de bienfaisance, d'humanité : mais l'intérêt propre étoit seul dans son cœur. S'il avouoit généreusement qu'il avoit tort, même sans l'avoir, devant des personnes pour qui cet aveu étoit un mérite, il n'en convenoit jamais, quand un tort qu'il avoit réellement, nuisoit plus à la bonne opinion qu'il vouloit donner de lui, que son aveu n'y pouvoit servir.

Pendant que Pharismin se compor-

toit

toit ainsi, comment vivoit Azis? Le bon, le vertueux Azis eut désiré de vivre à la campagne, & d'y chercher le repos nécessaire à son bonheur: mais il y a peu d'occasions d'être utile au milieu des gens simples & heureux qui l'habitent. Il eut partagé leur félicité; mais il ne pouvoit rien faire pour eux. Les conseils de Bienfaisante étoient trop présens à son esprit, trop profondément gravés dans son cœur, pour qu'il ne cherchât pas toutes les occasions de les mettre en pratique. Azis connoissoit les hommes, ils les aimoit & les plaignoient; il savoit que quand ils sont réunis en grand nombre, leurs vices & leurs abus leur rendent plus nécessaires les secours de la bienfaisance, & les consolations de l'humanité; il voulut donc vivre au milieu d'eux, mais sans s'associer à leurs travers & à leurs égaremens. Il choisit un endroit assez retiré de la ville, où il vivoit en Philosophe. Quelques amis choisis venoient égayer sa retraite. Azis avoit été assez heureux pour les obliger tous, & ils ne l'en aimoient pas moins; ce qui est assez rare: pour lui, il les en aimoit davantage; ce

qui eſt aſſez ordinaire. Là Azis ne cherchoit pas à briller, à donner le ton ; il étoit fort content de lui quand il avoit donné lieu aux autres d'être ſatisfaits d'eux-mêmes : là on ne s'occupoit point des argumens d'une métaphyſique captieuſe, qui ne fournit que l'aliment dangereux de l'amour-propre, dans le plaiſir d'embarraſſer & d'humilier ſon adverſaire. On diſcutoit paiſiblement & ſans conteſtation, les moyens qui peuvent rendre l'homme ſage & heureux : on examinoit comment dans un état médiocre on pouvoit concourir au bien de ſes ſemblables : les larmes délicieuſes d'une douce ſenſibilité terminoient toujours ces ſublimes entretiens. Là on étudioit l'homme, non dans les autres, c'eſt l'étude de l'orgueil ; mais dans ſoi, pour ſe corriger & s'inſtruire.

Quelque agréable que fût pour lui cette retraite, Azis en ſortoit toutes les fois que l'occaſion d'être utile ſe préſentoit, & pour qui ne la néglige jamais, elle ſe préſente tous les jours. Alors il quittoit tout, & ſon cœur étoit ſatisfait quand il avoit réuſſi, dut-il faire un ingrat. Heureux, diſoit-il, celui qui

peut faire vingt ingrats par jour ! Qu'importe qu'ils se refusent au sentiment de la reconnoissance, pourvu qu'ils soient heureux.

Azis un jour étoit chez une femme respectable, dont il possédoit l'estime & l'amitié : elle lui parla beaucoup d'une jeune personne dont elle venoit de faire la connoissance, & qui étoit depuis peu à Serendib avec sa mère ; „ Séima,
„ lui dit-elle, à toutes les graces de son
„ sexe, joint les talens qui le parent, &
„ les vertus qui le rendent estimable :
„ elle a l'ame noble & sensible, le cœur
„ tendre & généreux : en un mot, Séima
„ est charmante, mais elle est malheu-
„ reuse. Elle est adorée d'un homme qui
„ la mérite, & qu'elle aime comme elle
„ sait aimer; ils ne peuvent s'unir; ils man-
„ quent tous les deux de ces biens que le
„ préjugé & l'opinion rendent nécessaires
„ dans la société. Aussi il n'est point de
„ persécutions qu'on n'ait employées,
„ pour l'arracher à un penchant qui fait
„ son malheur. Tout a été inutile : son
„ amour a résisté même aux efforts du
„ temps & de l'absence : car il y a dix
„ mois qu'elle n'a vu son amant, qui est

,, à Bisnagar, où son devoir le retient!
,, mais ce que le temps, l'absence & les
,, persécutions n'ont pu faire, un homme
,, aimable & honnête le feroit peut-être:
,, ô Azis! que ne la connoissez-vous! que
,, ne vous connoît elle! Séima feroit votre
,, bonheur, & vous la rendriez heureuse:
,, des cœurs comme les vôtres sont formés
,, pour s'unir, pour donner au monde le
,, tableau rare & touchant du bonheur &
,, de la vertu.

AZIS rougit à ces mots, & il témoigna à Sélamire, c'étoit le nom de son amie, le désir le plus vif de connoître Séima. Dès le lendemain Sélamire lui en procura l'occasion. Azis ne put voir Séima sans l'adorer, & dès le jour même il lui ouvrit son cœur, avec cette franchise qui convient aux cœurs droits: son trouble, son embarras, le tremblement de ses mains, qui tenoient celles de Séima, tout prouvoit à cette jeune personne la sincérité d'Azis. Elle en fut touchée, & si sa réponse ne laissa aucun espoir à Azis, elle lui donna du moins des raisons de se consoler. ,, Je vous es-
,, time, Azis, lui dit elle; je connoissois
,, vos vertus avant que vous ne parussiez

„ à mes yeux. Je vous dois mon amitié ;
„ ma confiance, vous méritez l'une &
„ l'autre : mais je souhaite que vous vous
„ borniez à ces sentimens : je ne puis ré-
„ pondre à votre amour. Mansor a seul
„ des droits sur mon cœur, seul il en doit
„ avoir. Il m'a sacrifié les espérances que
„ sa fortune & le rang qu'il tient à Bis-
„ nagar pouvoient lui faire concevoir. Sa
„ fortune est tombée aujourd'hui ; Mansor
„ pauvre, toujours noble & généreux,
„ me presse de l'oublier, & de ne pas
„ me dévouer à l'infortune par une cons-
„ tance inutile : il a même poussé cette
„ générosité jusqu'à feindre des injustices
„ & des torts pour m'arracher à lui malgré
„ moi : je lui pardonne les maux que cette
„ conduite m'a causés : sans doute il dé-
„ chiroit son cœur en déchirant le mien.
„ Et après tout cela, je pourrois l'oublier !
„ moi, j'oublierois Mansor ! Non, je ne
„ puis, ni ne veux le tenter : c'est à vous
„ que j'en appelle, Azis ; vous êtes juste
„ & honnête : dites, ne serois-je pas cou-
„ pable, en cherchant à bannir de mon
„ ame, le souvenir d'un homme si digne
„ de l'occuper ? Je serai malheureuse, je
„ le serai, je ne serai point à Mansor, mais

„ je ne ferai à perfonne. Vous, Azis ; „ foyez mon ami ; qu'il me fera doux de „ vous voir à ce titre !

De fi beaux fentimens n'étonnèrent point Azis, malheur à ceux en qui la grandeur d'ame & la vertu ne font naître que de la furprife ! Ils augmentèrent fon amour, mais ils l'épurèrent & lui donnèrent tout le défintéreffement dont un beau cœur eft fufceptible. Son parti fut bientôt pris : „ j'accepte, dit-il „ à Séima, la qualité de votre ami ; je „ ne vous promets point d'y borner mes „ fentimens : je ne veux pas être faux : „ mais Séima, puis-je être fûr de votre „ eftime ?— En pourriez vous douter ?— „ Je vais la mettre à l'épreuve.— Com- „ ment ?— Vous voulez que je fois votre „ ami ; eh bien ! accordez-m'en tous les „ droits.— Vous en êtes trop digne, & „ je fuis trop jufte pour que vous ne les „ obteniez pas.— Séima, je vous fom- „ merai de votre parole ; fur-tout ne la „ révoquez pas, fi vous ne voulez me „ réduire au défefpoir. „ Ils fe féparèrent après ces mots.

Azis mit en effets portatifs la plus grande partie de fa fortune, confidéra-

ble autrefois, beaucoup diminuée par ſa bienfaiſance & ſa générosité, mais dont la moitié pouvoit encore aſſurer, à une famille même nombreuſe, un état honnête & aiſé. Il fit un paquet des trois quarts de ce qu'il poſſédoit, & il l'envoya à Séima avec ce billet :

„ Le droit le plus cher de l'amitié,
„ eſt de travailler à la félicité de ſon
„ ami : c'eſt ce droit que je reclame,
„ chère & reſpectable Séima, permet-
„ tez-moi de le reclamer. Si votre eſ-
„ time pour moi eſt ſincère, & au-
„ deſſus des préjugés du vulgaire, vous
„ ne dédaignerez pas les bienfaits d'un
„ ami. Vous ne pouvez, vous ne devez
„ pas faire mon bonheur ; que je puiſſe
„ au moins contribuer au vôtre. Mon
„ ſort ne ſera pas ſans douceur, ſi vous
„ êtes heureuſe. Si Manſor croit à la
„ vertu, il ne rougira point des pro-
„ cédés d'un rival : adieu, Séima ;
„ ſoyez heureuſe : ce ſentiment eſt le
„ ſeul que je veuille déſormais laiſſer
„ voir devant vous. S'il m'eſt permis
„ de déſirer encore quelque choſe,
„ puiſſiez-vous bientôt être à Biſnagar
„ & y donner la main à l'heureux

„ Manſor. Adieu Séima, adieu pour
„ jamais, pour toujours !

Séima en recevant ce billet, reſta pénétrée de cette vénération que la vertu la plus ſublime a droit d'inſpirer. Après quelques réflexions, ſon eſtime pour Azis la décida, & elle lui répondit en ces termes :

„ J'accepte vos bienfaits, digne
„ Azis ; tant d'eſtime doit vous prou-
„ ver ma reconnoiſſance. Manſor ſera
„ heureux ; il aura des enfans dont
„ vous ſerez le bienfaiteur. Avec tant
„ de vertus, Azis pourra-t-il jamais
„ ſentir l'infortune ? Ah ! Azis, vous
„ faites envier votre ſort à ceux même
„ que vous rendez plus heureux que
„ vous. Je vous obéis comme à mon
„ père, comme à mon Dieu : je vais
„ à Biſnagar avec ma mère : non que
„ je craigne d'expoſer tant de géné-
„ roſité au repentir ; mais un bienfai-
„ teur délicat craint l'excès de la re-
„ connoiſſance, & vous y ſeriez trop
„ expoſé. Adieu, c'eſt au Ciel à vous
„ récompenſer.

Séima partit, & Azis reſta accablé de ſon abſence. Mais l'idée du ſacrifice

qu'il avoit fait le ſoutint, & s'il ne ſe conſola point d'avoir perdu Séima, il parvint du moins à penſer à elle ſans déſeſpoir. Il en parloit tous les jours avec Sélamire : il y avoit deux ans que Séima étoit partie, & Azis parloit encore d'elle tous les jours. Mais enfin, un nouvel objet prit ſur le cœur d'Azis tout l'empire que Séima y avoit eu.

SÉLAMIRE avoit ſous ſa conduite une jeune couſine qui venoit de perdre ſa mère : cette jeune perſonne, nommée Zélie, réuniſſoit tous les charmes de la vertu & de la beauté. Elle avoit cette figure touchante, qui annonce la plus grande ſenſibilité. Azis l'avoit vue autrefois, & ſes attraits l'avoient ébloui : lorſqu'il la revit chez ſon amie, elle étoit pâle, défaite, ſes yeux avoient perdu de leur éclat ; mais qu'elle étoit charmante dans cet état de langueur ! Azis apprit de Sélamire, que les ſoins qu'elle avoit pris de ſa mère, pendant le cours d'une longue maladie, & les veilles auxquelles elle avoit voulu s'aſſujettir, étoient cauſe de l'état où il la voyoit. Qu'elle fut alors belle & reſpectable aux yeux d'Azis ! il ne chercha point

à se défendre des plus tendres sentimens : il avoit d'un coup d'œil pénétré dans l'ame de Zélie ; il y avoit vu le germe de toutes les qualités qui peuvent faire le bonheur d'une belle ame, & le triomphe de Zélie fut décidé.

Il savoit qu'il avoit un rival. Ortogul aimoit Zélie, ou du moins croyoit l'aimer ; car les ames de cette espèce ne peuvent ressentir l'amour. Ortogul étoit un homme fort ordinaire, & cependant Zélie, qu'il voyoit depuis long-temps, & qui s'y étoit accoutumée, croyoit aussi l'aimer. Quand Azis lui déclara les sentimens qu'elle lui avoit inspirés, elle lui dit sans détour qu'elle aimoit Ortogul....... „ Ortogul ! „ vous, l'aimer ! cela n'est pas possible.— „ Pourquoi ?— Ah ! Zélie, vous ne le „ connoissez donc pas ?..... Mais ce n'est „ pas à moi à en dire du mal......... „ Croyez-vous qu'Ortogul puisse vous „ rendre heureuse ?— Je ne sais, peut- „ être même serois-je plus heureuse avec „ Azis ; mais je ne puis quitter Orto- „ gul.— Vous vous trompez, Zélie ; „ vous ne l'aimez pas. Une longue ha- „ bitude vous l'a rendu supportable, mais

„ qu'il y a loin de là à l'amour ! Il y a „ trois ans qu'Ortogul vous rend des ſoins: „ vous croyez devoir quelque choſe à „ cette perſévérance, & vous allez ſa- „ crifier votre bonheur à un ſentiment chi- „ mérique qui vous égare. N'eſt il pas „ vrai, Zélie, que vous le déteſtiez, „ quand vous commençâtes à le voir ? — „ J'en conviens. — Eh bien ! vous avez „ paſſé de là à pouvoir le ſouffrir ſans „ répugnance, vous vous êtes accoutu- „ mée à ſa vue, ce paſſage vous paroît „ de l'amour : eſt-ce ainſi que Zélie doit „ aimer ? Ah ! ſi Zélie aimoit, elle ne „ croiroit jamais poſſible, qu'un autre „ qu'Ortogul pût la rendre heureuſe.

Azis avoit beau faire, ſes raiſonnemens ne déſabuſoient point Zélie; ſes larmes, ſon amour excitoient ſa pitié, mais ne touchoient point ſon cœur. Ce changement devoit être l'ouvrage du temps, une circonſtance en hâta l'effet.

Azis ne s'étoit point rebuté, quoique l'eſpérance fût morte au fond de ſon cœur ; il aimoit toujours Zélie, & ne ceſſoit point de la voir ; Zélie ſans s'en douter, prenoit plaiſir à l'entendre; elle vouloit qu'il la vît : enfin,

elle commença à comparer Azis à Ortogul. Elle vit que ce dernier ne l'aimoit pas, qu'il ne paſſoit auprès d'elle que les inſtans qu'il ne pouvoit donner à d'autres amuſemens : elle apprit l'hiſtoire de Séima, & vingt autres traits de généroſité, de bienfaiſance & de ſenſibilité. Le voile tomba, elle ſentit enfin la différence qu'il y avoit entre ces deux amans, & Azis en eut tout l'avantage. Elle comprit qu'un homme toujours prêt à immoler ſa ſatisfaction à celle des autres, devoit rendre heureuſe la femme qu'il adoreroit ; qu'il ne compteroit les inſtans de ſa vie que par les occaſions qu'il auroit de faire ſon bonheur, & qu'il ne ſe préféreroit jamais à ſa compagne. D'après cette idée, Zélie profita des ſujets de mécontentement qu'Ortogul faiſoit renaître tous les jours, pour rompre avec lui. Azis lui fit avouer au bout de quelque temps, que ce qu'elle avoit ſenti pour Ortogul n'étoit point de l'amour, & dès qu'il n'eut plus à combattre l'impreſſion de l'habitude, Zélie vit qu'Azis l'aimoit, & qu'Ortogul ne l'avoit jamais aimée.

SIX mois après, Azis épousa Zélie, & la rendit la plus heureuse de toutes les femmes. De son côté, Pharismin que nous avons laissé si long-temps, parce que quiconque ne s'occupe que de soi, mérite peu d'occuper les autres, Pharismin s'étoit marié aussi. Il avoit peu examiné s'il pouvoit faire le bonheur de celle qu'il épousoit; il lui avoit suffi de croire qu'elle pouvoit faire le sien; comme si dans l'hymen on pouvoit être heureux indépendamment l'un de l'autre. Toujours exigeant, toujours impérieux, & voulant tout ramener à soi, sa compagne fut la plus infortunée de toutes les femmes. Il mourut six ans après son mariage; heureusement il ne laissa point d'enfans; personne ne le regretta; il mourut oublié de tout le monde, & sa femme chercha le bonheur dans un nouvel hyménée.

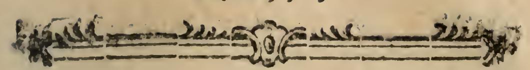
POUR Azis, il fut heureux, & rendit sa famille heureuse: le Ciel lui accorda la récompense des hommes vertueux, des enfans vertueux comme lui: il prépara leur bonheur, en leur donnant une excellente éducation, &

en laissant à leur choix l'état qu'ils voudroient prendre, & la femme qui seroit selon leur cœur. Il mourut enfin chargé d'années & de bonnes actions; la tranquillité de l'homme de bien accompagna ses derniers instans, & ils furent honorés des larmes & des regrets de ses concitoyens.

Tandis que sa famille dans le silence de sa maison, se livroit à la douleur la plus amère, & n'avoit d'idée que celle de la perte qu'elle faisoit, les habitans de Serendib, à qui la vertu étoit chère & qui respectoient la mémoire d'Azis, se chargèrent du soin de ses obsèques, & lui firent élever un monument simple & sans ornemens, avec cette inscription :

» Azis est mort : il ne fit jamais
» de mal à personne, & fit tout le
» bien qu'il put faire. Passant, plains
» les malheureux, & imite Azis. »





LE CHAMEAU ET LE BOSSU,

APOLOGUE.

LE premier Chameau qu'on amena des déserts de la Bactriane, attira les yeux & l'admiration de tout Basra. Les uns se récrioient sur la hauteur de sa taille, les autres sur sa force, un homme qui aimoit moins des amis que des esclaves, loua sa docile soumission. un Chapar loua sa vîtesse, un avare sa sobriété. Un Bossu qui survint, s'écria : eh ! Messieurs, vous oubliez son plus grand mérite : voyez cette éminence gracieuse que la nature a placée sur son dos, combien elle donne à la fois d'élégance & de noblesse à sa figure !

C'EST ainsi que les hommes n'estiment dans les autres que les qualités bonnes ou mauvaises qu'ils possédent eux-mêmes, ou qui leur sont utiles.

L'ASSEMBLÉE DE CITHÈRE. *

LEs premières années du ſiècle où nous ſommes s'étoient écoulées, lorſque les plus belles contrées de l'Europe furent privées tout à coup de la préſence de l'amour. Les Poëtes ne le voyoient plus alors ſe nicher dans deux beaux yeux, & lancer ſes flèches de cet aſyle ; les amans ne ſoupiroient plus que par habitude, ou lorſqu'ils ſe ſouvenoient de leurs anciennes peines. Tout languiſſoit ; combien de gens doivent encore s'en ſouvenir ! On formoit ſur cette étrange nouveauté mille jugemens divers. Les uns s'imaginoient que l'amour avoit quelque vengeance agréable à exercer, & qu'il ſe tenoit caché pour en attendre l'occaſion ; les autres penſoient que, vaincu par

* Ce petit morceau eſt traduit de l'Italien du célèbre Algaroti. A quelques *concetti* près, il eſt fort agréable dans l'original.

par le ſommeil, il étoit reſté dans le coin d'une Académie ou d'une Salle de Spectacles. Ceux qui ſe croyoient plus heureux en conjectures ſoutenoient que, retiré du monde avec une nouvelle Pſyché, il s'enivroit auprès d'elle de ce nectar dont il accorde quelquefois une goutte aux humains. Mais combien les idées des hommes s'éloignent de la vérité! Une affaire d'Etat rempliſſoit l'ame du Dieu des plaiſirs, & occupoit toutes ſes penſées. C'étoit là ce qui le retenoit dans l'Iſle de Cithère, que la mer Egée mouille de ſes eaux. Une conteſtation importante s'étoit élevée entre quelques Nations: l'Amour ſeul pouvoit la décider; mais il y trouvoit des difficultés. Pluſieurs partis différens s'offroient à lui; tantôt il s'attachoit à l'un, tantôt à l'autre: enſuite il les rejettoit tous, même ceux qui lui avoient plu davantage. Il prit enfin la réſolution de convoquer ſon Conſeil, de lui communiquer l'affaire, & de ne rien faire ſans ſon avis, dont il ſavoit bien ordinairement ſe paſſer.

Le Dieu fait donc appeller l'Eſpérance; l'Eſpérance cette Déeſſe aima-

ble, dont le regard toujours ſerein & la douce haleine raniment les malheureux, & leur font ſupporter la vie. Il appelle auſſi l'Audace, que la gaieté ne quitte point, & à qui la fortune eſt rarement contraire. Il ne fallut point faire venir la Volupté : elle eſt inſéparable de l'Amour.

L'ART ne fait rien pour la parure de cette Déeſſe; une gaze légère laiſſe appercevoir ſes attraits, & ſa ceinture eſt ſemblable à celle de Venus ; elle n'a ni bracelets, ni pierreries ; elle porte ſeulement une camée, où ſont gravés les portraits de Céſar & d'Ariſtippe. Ces trois Divinités composèrent le Conſeil de l'Amour ; il eut pour Miniſtres en ſous ordre les Jeux & les Ris, à qui l'Attique dut cette politeſſe délicate, & ce badinage agréable qui la diſtingua des autres parties de la Grèce.

LE Conſeil étant aſſemblé, le Dieu, avec cette grace qui anime tous ſes diſcours, & dont la peinture eſt au deſſus des efforts d'un mortel, le Dieu parla en ces termes : » Ce n'eſt pas ſans ſujet que » l'Europe m'a toujours été plus chère

„ que les autres parties du monde ;
„ l'Asie est le berceau des systêmes les
„ moins raisonnables ; il est sorti de l'A-
„ mérique un fléau trop funeste à mon
„ empire, & de ces deux parties de la
„ terre viennent les richesses qui y cau-
„ sent tant de désordres. Pour l'Afrique,
„ elle étoit autrefois le séjour de la galan-
„ terie la plus rafinée ; mais aujour-
„ d'hui on la croiroit habitée plutôt
„ par des bêtes féroces que par des
„ hommes. L'Europe, heureuse par
„ son climat & par le génie de ses ha-
„ bitans, a toujours été la patrie de
„ l'agrément & de la vertu. Dans les
„ temps fortunés, où tout fléchissoit
„ sous l'Aigle Romaine, il n'y avoit
„ qu'un empire, qu'une langue, qu'un
„ culte destiné à mes autels : mais à
„ présent, il y a parmi les différentes
„ Nations de l'Europe, autant de di-
„ versité dans la manière d'aimer &
„ d'exprimer ses sentimens, qu'il y en
„ a dans la conduite & dans la ma-
„ nière de vivre. Celle-ci veut que
„ tous les penchans du cœur se bor-
„ nent aux objets spirituels ; celle-là
„ tâche de les assujettir aux caprices

„ de l'ufage; une autre ne diftingue
„ pas des appétits groffiers dont les
„ brutes font fufceptibles, les impref-
„ fions de la volupté la plus délicate :
„ chacune d'elle condamne les au-
„ teurs qui ne font point de fon parti,
„ & regardent ceux qui favorifent fon
„ fyftême, comme les feuls auxquels
„ on doive croire dans les chofes qui
„ me regardent : toutes d'ailleurs,
„ donnent l'apparence d'un zèle fincè-
„ re pour le culte qui m'eft dû, à
„ l'intérêt qu'elles ont de foutenir leurs
„ opinions. Depuis que la raifon s'eft
„ voulu mêler auffi de ce qui regarde
„ l'empire des cœurs, on n'y entend
„ que des plaintes & des regrets, &
„ elle a fait naître entre mes favoris des
„ querelles plus violentes & plus ani-
„ mées que celles qui fe font élevées
„ dans les différentes fectes de philo-
„ fophes & de favans. Je fais que mon
„ empire eft affis fur des fondemens
„ plus fûrs & plus durables que ceux
„ de tous les Royaumes de l'Univers;
„ mais je fais auffi que rien n'eft plus fu-
„ nefte à un Etat que la divifion &
„ l'efprit de parti, & que fa plus

„ grande force consiste à maintenir „ dans tous ceux qui lui sont soumis „ une même façon de penser.

» Mon intention est donc, ô vous „ qui composez mon Conseil, que vous „ cherchiez avec moi les moyens d'ac- „ corder tant d'altercations ; afin de „ prévenir par là des désordres plus con- „ sidérables, qui peut-être sont prêts „ à éclore, & qu'autant qu'il est pos- „ sible dans l'agitation qui trouble à „ présent l'Europe, mon Empire re- „ prenne ses principes, dont il ne s'est „ que trop écarté. Je dois sans doute „ espérer de votre sagesse, ce que je „ ne pourrois attendre de la prudence „ des humains : ils sont accoutumés à „ prévoir le mal ; mais ils ne savent „ point l'éviter, & tout ce qu'ils font, „ c'est d'anticiper l'impression & le sen- „ timent du malheur. De toute façon, „ si mes efforts ne réussissent pas, j'au- „ rai du moins l'avantage d'avoir fait „ ce que je devois faire dans une „ affaire de cette importance, & j'é- „ viterai ainsi le reproche d'injustice „ & de légéreté que personne ne m'a „ épargné jusqu'à présent. „

L'Amour termina ainsi sa harangue ; & ce ne fut pas sans avoir fait plusieurs pauses, & sans avoir repris haleine plusieurs fois ; car ce Dieu n'est pas accoutumé de faire de longs discours ; c'est par des accens entrecoupés qu'il s'exprime ordinairement.

Lorsque les Divinités qu'il avoit assemblées eurent appris sa résolution, elles ouvrirent différens avis, & il se tint à cet égard des propos très-sérieux, mais interrompus tantôt par les Jeux, qui rioient hors de saison, tantôt par l'Audace, qui marmotoit une chanson entre ses dents ; tantôt enfin par l'impatience même de l'Amour, & par le bruit qu'ils faisoient en parlant tous à la fois. A la fin l'opinion de la Volupté fut suivie. Cette Déesse représenta que sans connoître le mal à fond, il étoit impossible de penser au remède ; que par conséquent la seule chose qu'il y eût à faire dans cette circonstance, étoit de convoquer au plutôt à Cythère une espèce de Congrès, qu'il falloit que les peuples qui servoient de modèle au reste de l'Europe, & qui s'accordoient le moins sur ce qui regarde l'Amour, en-

voyaſſent des Députés à cette aſſemblée, & qu'il falloit pour cela choiſir des femmes, parce qu'à cet égard elles en ſavoient bien plus que les hommes; qu'elles expoſeroient clairement les ſyſtêmes divers qui cauſoient tant de diſputes; & qu'enfin cette diſcuſſion devoit ſe faire en préſence du Dieu, qui pourroit enſuite prendre un parti le meilleur poſſible.

On donna donc ſur le champ aux Jeux & aux Ris la commiſſion d'annoncer aux mortels ce que le Conſeil avoit réſolu. Le plus leſte de ces petits Dieux arriva en un clin d'œil à Paris, où on l'avoit vu ſouvent dans ces ſoupers, où la mouſſe du Champagne donne l'eſſor aux ſaillies & aux bons mots. Un autre moins vif paſſa en Angleterre, & peu s'en fallut qu'il ne s'égarât au milieu de la foule qu'il trouva à Londres, & de l'épaiſſe fumée qu'il y faiſoit. Un troiſième dont le caractère étoit d'être gai tour-à-tour & rêveur, mais dont la fineſſe politique l'emportoit ſur celle de ſes frères, fut envoyé en Italie. Il l'auroit parcourue en peu de temps, ſi la beauté

du pays ne l'avoit contraint quelquefois de retarder son vol, pour l'examiner à loisir.

Dès qu'on apprit l'arrivée de ces Dieux, & la commission dont ils étoient chargés, quelle femme n'aspira point à être choisie pour l'ambassade? quels moyens n'approuva-t-on pas, ne mit-on pas en usage pour y réussir? On n'en négligea aucun : discours étudiés, louanges perfides qu'on désavouoit quand leur objet avoit tourné le dos, parjures, brigues & trames de toutes manières, tout fut employé.

Ce fut Madame de Jasy qui, en France, attira tous les regards. Et en effet, elle l'emportoit de beaucoup sur qui que ce fût par le talent de dire de petites choses, & par l'usage qu'elle faisoit des termes qui distinguent la plus agréable de toutes les nations. Elle étoit connue sur-tout par l'art avec lequel elle savoit apprendre aux autres les conquêtes qu'elle faisoit de temps en temps, art qui devenoit nécessaire à sa célébrité, lorsque par hazard l'Amant qu'elle venoit de prendre se piquoit de modestie.

En Angleterre on convint après quelques débats de choiſir Milady Gravely. On ne dira rien de la grace que cette Dame avoit à ſervir le thé, de ſon adreſſe à manier l'éventail, & de la ſcience qu'elle poſſédoit de touſſer à propos : mais on ne peut paſſer ſous ſilence qu'elle joignoit à une grande lecture le jugement le plus ſolide.

Pour l'Italie, elle ſe diviſa en deux partis, composés de tout ce qu'il y avoit de plus aimable, & qui tous deux négocièrent & cabalèrent beaucoup. L'un n'attachoit de prix qu'à ce qui étoit à la mode au-delà des Alpes ; l'autre, pour les ſentimens & l'expreſſion qui les caractériſe, ſoutenoit l'ancien honneur de la patrie. Le Ciel décida la victoire pour ce dernier parti ; & le choix tomba ſur la Signora Béatrix, la femme la plus verſée dans la doctrine des anciens auteurs qui avoient écrit ſur l'amour, & la plus conſommée dans la ſcience de repaître d'idées ſes amans, & de les encourager à de plus grands travaux avec des préſens de vieux rubans & de fleurs fanées.

Les trois Dames, aux ſoins & à la

prudence desquelles une affaire si importante étoit confiée, se mirent donc en chemin. A peine la gazette de Londre fit elle mention du voyage de Milady Gravely. A Paris, on ne parut pas extrêmement affecté de l'éloignement de Madame de Jasy ; & le départ de la Signora Béatrix ne fut en Italie que l'occasion d'un recueil de Sonnets que l'on donna au public.

Le jour que les trois Dames arrivèrent à Cythère, on ne pouvoit rien voir de plus beau que cette Isle heureuse. On n'y avoit jamais vû régner autant d'agrément & de gaieté, que dans ce beau jour, si ce n'est peut-être quand la mère de l'Amour fut amenée sur ces rives. Une lumière plus brillante éclatoit dans le Ciel ; un vent léger agitoit doucement la surface de la mer ; dont les eaux étoient impregnées de l'odeur des fleurs qui parent ce séjour charmant. Tout ressentoit plus qu'en d'autres temps la présence du Dieu, tout conspiroit à ôter aux jeunes beautés la force de résister à ses douces impressions. Les galeries du Temple, qui élevé sur un côteau délicieux, do-

minoit ſur la mer & les campagnes d'alentour, étoient décorées le plus galamment poſſible, & un peuple nombreux les rempliſſoit.

Milady Gravely avoit une robe de moire d'une blancheur éclatante, dont les manches étoient courtes & larges, & qui lui marquoit parfaitement la taille; elle portoit un tablier très-fin, & ſa coëffure étoit en pyramide. La ſeule compagnie qu'elle eût étoit un jeune homme, ſon frère, qui pendant le voyage s'étoit preſque toujours tenu à l'écart pour lire le Tacite de Gordon & le voyage de Spon, & qui avoit voulu abſolument qu'avant d'aborder à Cythère on viſitât Nicopolis & le Promontoire d'Actium.

Madame de Jaſy avoit mis tant de rouge, que les habitans de Cythère ſe la montroient l'un à l'autre comme quelque choſe de nouveau; & elle étoit toute parfumée d'eau de lavande & d'autres ſenteurs. Une Andrienne *

* Mlle. Dancourt célébre Actrice, inventa cette eſpèce de robe, & s'en ſervit la pre-

ouverte & négligée d'un taffetas couleur de paille à fleurs d'argent, & un jupon aſſez court laiſſoit entrevoir la jambe la mieux faite qu'on eût vue en France depuis la célèbre Gabrielle. Trois ou quatre petits-maîtres étoient à ſes côtés, & marchoient par entrechats. Elle mettoit ſa main ſur le bras de l'un, elle ſourioit à l'autre, & faiſoit des mines à un troiſième. Lorſqu'en arrivant ils jettèrent les yeux ſur ce qu'il y avoit de plus délicieux dans ce beau ſéjour, ils agitèrent ſi cela valoit Bagnolet & Marly, & trouvèrent que les citoyens de Cythère avoient à Cythère l'air fort étranger.

La Signora Béatrix portoit un panier plus ample au moins d'une coudée que celui de Madame de Jaſy. Sa coëffure étoit comme entrelacée de rubans très-riches; & ſes cheveux friſés & arrangés avec le plus grand ſoin, étoient à moitié couverts de pierreries: & malgré toute ſa parure, elle étoit encore

---

mière fois en jouant dans l'Andrienne de Baron. Le mode en ſubſiſta, & on lui conſerva le nom d'Andrienne.

belle. Une longue file de Sigisbés * l'efcortoit ; les uns la précédoient, les autres la fuivoient, & tous envioient le fort de celui à qui la Dame avoit accordé l'honneur de lui fervir d'Ecuyer : On voyoit parmi eux marcher encore de bonne grace un feptuagénaire adonifé, parfumé, & qui tenoit d'une main un jonc des Indes, & de l'autre une paire de gants que la Signora Béatrix lui avoit obligeamment donnée à garder.

Pour l'entrée, on difpofa tout de manière que les trois Dames parurent dans le Temple auffi-tôt que l'Amour

---

* Un *Sigisbé* eft dans quelques endroits de l'Italie & dans le Piémont, un Amant pour la forme qui doit s'attacher à la femme qui l'a choifi, & la fervir plus affidument qu'un valet de chambre. Il doit porter fes livrées, la mener aux fpectacles, avoir foin qu'elle y foit bien à fon aife. Toutes les Dames ont le leur, & il feroit auffi ridicule de les voir fans *Sigisbé*, que de les voir avec leurs maris. Mais il faut remarquer que ce genre d'Amans n'eft pas exigeant, & qu'il eft rare que les maris fouffrent des fervices qu'on rend à leurs femmes. Un honnête homme feroit offenfé qu'on refufât d'être le *Sigisbé* de fa femme.

y fut entré avec les Divinités qui l'accompagnoient. Ce Dieu se plaça dans le milieu du Temple sur un trône d'or de l'ouvrage de Miron. Les trois Dames, dans le temps qu'elles s'inclinoient devant l'Amour, ne laissèrent pas de s'examiner mutuellement sous-cape ; & chacune d'elles eut remarqué dans l'instant & en détail la figure, l'air & la parure des deux autres. D'ailleurs enchantées de ce qu'elles voyoient dans les environs du Temple, elles ne purent garder le silence en saluant le Dieu. Pour les hommes, que le désir d'écouter ce qui devoit se dire, avoit engagés à suivre les Dames, on les fit sortir du Temple, & on les conduisit dans une salle qui y joignoit ; là une musique délicieuse se faisoit entendre, & on voyoit peints sur les murailles les triomphes de l'Amour. Cet ouvrage réunissoit la belle composition du Véronèse, l'agrément du pinceau de Raphaël, & la magie de coloris du Titien.

A peine les hommes étoient-ils hors du Temple, qu'on fit asseoir les trois Dames vis-à-vis de l'Amour sur des

ſophas qui leur étoient préparés. Alors la Volupté jettant ſur elles des regards doux & gracieux, leur dit que l'ambition, penchant que les hommes ſe ſont donné, pouvoit allumer la diſcorde & la guerre entre les nations qui ont quelque choſe à ſe diſputer; mais qu'elles devoient toutes s'accorder & n'avoir qu'une idée, qu'un ſyſtême touchant le plaiſir, dont le ſentiment inſpiré par la nature même, eſt le nœud qui lie tous les êtres: que l'Amour vouloit donner la paix à l'univers, & qu'il falloit qu'elle concouruſſent à un ſi grand bien, en détaillant avec exactitude la différence des opinions que l'Europe avoient adoptées, & ſur-tout en ſe ſoumettant aux volontés que le Dieu de Cythère leur expliqueroit. Elle ajouta que par le choix de trois envoyées qui réuniſſoient tant de charmes & de graces, il étoit aiſé de juger combien les nations qui habitent la France, l'Angleterre & l'Italie avoient le goût juſte & délicat, combien elles ſongeoient aux intérêts de leur gloire; & qu'on pouvoit s'attendre après cela que l'aſſemblée que l'Amour avoit convoquée ne ſeroit point inutile.

A un discours si flatteur, une agitation semblable à celle que Junon, Vénus & Minerve éprouvèrent sur le mont Ida se fit sentir dans le cœur des trois Dames. Si l'orgueil de la beauté n'étoit point entre elles un sujet de discorde, il s'agissoit de faire briller les qualités de l'esprit. Les femmes, quelques belles qu'elles soient, sont moins jalouses de leurs agrémens extérieurs, que de ceux de leur esprit, parce que ceux-ci, qu'on a tant d'occasions de montrer, paroissent être plus à elles, leur être plus propres que ceux même de la figure. Outre cet intérêt puissant, les trois Dames songeoient que ceux de l'honneur des peuples les plus civilisés de l'Europe leur étoient confiés; & c'en eût été assez pour les faire disputer à qui parleroit la première; mais pour prévenir ce débat, la Volupté jetta dans une boëte trois billets où les noms des trois Dames étoient tracés. Un des enfans de la suite de l'Amour les tira: le premier qui sortit fut celui de Milady Gravely, le second celui de Madame de Jasy; le nom de la Signora Béatrix fut tiré le dernier. Milady commença

donc

donc ainsi, après s'être un peu recueillie.

„ DEVANT une assemblée comme
„ celle qui m'écoute, ô Dieu puissant,
„ je devrois n'avoir à faire entendre
„ que les expressions de la joie & de
„ la reconnoissance, & je ne vous
„ apporte que des plaintes: votre em-
„ pire s'étend sur toutes les contrées
„ du monde; mais il en faut peut-
„ être excepter notre Isle: Isle vrai-
„ ment infortunée! non tant parce que
„ les rayons de l'astre du jour la fa-
„ vorisent peu, que parce qu'il semble
„ que les douces influences de l'Amour
„ lui soient refusées. On ne connoît
„ point parmi nous ce penchant si
„ agréable & si naturel qui attache
„ l'homme à la femme, & lui en rend
„ la société douce & nécessaire: on
„ n'y connoît point davantage cette
„ complaisance pour notre sexe qui
„ va jusqu'à faire respecter nos goûts,
„ nos opinions & même nos ca-
„ prices: qu'y a-t-il cependant qui
„ nous soit plus propre que ces senti-
„ mens? ils sont nés avec nous, & ils
„ ont été perfectionnés par cet art que

„ nous a inſpiré l'amour-propre bien
„ conduit. Et ſi la galanterie eſt le vrai
„ thermomètre qui marque à quel degré
„ d'élégance & de politeſſe une nation
„ eſt parvenue, j'ignore quel titre il
„ faut donner à la nôtre. Nous vivons
„ une bonne partie de l'année relé-
„ guées à la campagne auprès d'un
„ mari froid & taciturne; & n'eſt-ce
„ pas renouveller pour nous ce ſup-
„ plice que Mézence inventa, quand
„ il joignoit de triſtes cadavres à des
„ perſonnes vivantes? A Londres
„ même nous vivons iſolées & toujours
„ ſéparées des hommes: il eſt vrai qu'ils
„ paroiſſent quelquefois dans nos aſ-
„ ſemblées; mais on a à peine fini de
„ boire le thé, qu'il s'éloignent de nous
„ & ſe joignent enſemble pour diſ-
„ ſerter: ce qui nous réduit à faire un
„ Whiſt triſte & ſolitaire, tandis qu'ils
„ diſputent les uns avec les autres ſur
„ ceux qui gouvernent l'Etat, ſur l'em-
„ pire de la mer, ſur l'équilibre de
„ l'Europe, & ſur la pacification des
„ troubles du Parlement à l'arrivée de
„ M. C. N. Y. *

* Ceci eſt probablement une alluſion à

„ OBLIGÉES de faire à table les
„ honneurs de nos maisons & de veil-
„ ler à tout, pendant que les hommes
„ ne cessent point de politiquer en
„ mangeant, il est facile de s'imaginer
„ que le temps du repas n'est pas plus
„ amusant pour nous que celui des
„ assemblées : si ce n'est qu'on ne
„ veuille regarder comme une galan-
„ terie bien exquise la coutume que nos
„ Anglais ont adoptée de rendre une
„ espèce d'hommage aux femmes en
„ portant leurs santés ; * & en s'eni-

---

quelque trait de l'histoire moderne d'Angleterre. Le traducteur n'en a point trouvé la clef. Il est vrai qu'il ne l'a point cherchée.

* C'est ce qu'on appelle *toster*, du mot *tost*, qui en Anglais signifie *rotir*. Il se dit particuliérement de l'action de boire à la santé du Roi, des Princes, & sur-tout des belles à la mode. Voici ce qui donna lieu à cette coutume. La maîtresse d'un Roi d'Angleterre venoit de se baigner. Un des courtisans avala par galanterie une tasse d'eau du bain de la Déesse ; chacun en but à son tour ; le dernier dit : je retiens la rotie, faisant allusion à l'usage du temps, de boire avec une rotie au fond du verre. Telle est à ce qu'on prétend, l'origine du *tost* Anglois,

„ vrant à leur honneur après que le
„ couvert eſt ôté. Le théatre de l'opé-
„ ra, qui chez les autres nations eſt
„ le véritable aſyle, le Saint-James de
„ l'Amour, n'eſt pas plus favorable à
„ notre ſexe. Les billets d'opéra ſont
„ un remède auſſi peu efficace pour
„ les maux de l'eſprit, que les recettes
„ des médecins pour les maux du corps.
„ En vain Métaſtaſe, Vinci & Sene-
„ ſino réuniſſent l'effort des plus agréa-
„ bles talens pour faire naître dans
„ l'ame de leurs auditeurs l'ardeur &
„ la tendreſſe que leurs accens reſpirent.

„ Ils ne peuvent ſubjuguer une in-
„ ſenſibilité qui réſiſte même au délire
„ qui règne dans les bals, & qui en
„ détruit le plaiſir: les pieds de ceux
„ qui danſent avec nous ſemblent ſeuls
„ animés par la joie, tandis que leurs
„ fronts ne ſe dérident point.

„ Que nous importe que le com-
„ merce & l'induſtrie amènent dans
„ notre Iſle les richeſſes du Breſil &
„ du Pérou, ſi on ne peut y tranſ-
„ planter & y naturaliſer les agrémens
„ & l'élégance des contrées de l'Eu-
„ rope les plus polies? Que nous ſert

„ qu'un nouveau Jaſon * ait fait le
„ tour du monde pour nous apporter
„ une autre toiſon d'or, ſi un nouveau
„ Théſée ne va dans le prochain con-
„ tinent nous chercher un tréſor plus
„ précieux, & dont nous avons bien
„ plus de beſoin ! Vous le ſavez,
„ grand Dieu ; ſans la noble paſſion
„ dont vous enflammez les cœurs, les
„ arts languiſſent abbatus, les mœurs
„ deviennent ſauvages & barbares,
„ la force de l'ame s'endort & ſe
„ perd.

„ IMITATEURS du ſévère Caton,
„ ennemis irréconciliables de tout ce
„ qui peut polir & adoucir les mœurs,
„ nos Chefs, nos Sénateurs ſont ceux
„ qui nous cauſent tant de maux. Ils
„ ne ceſſent de prêcher nos jeunes
„ gens, & de leur dire que l'homme
„ toujours auprès des femmes riſque
„ de leur reſſembler, & de perdre dans
„ leur commerce cette infléxible ſévé-
„ rité de caractère qui eſt le Palla-
„ dium de notre liberté & de notre

---

* Il y a apparence que Milady veut parler ici de l'Amiral Anſon.

„ conſtitution politique ; qu'il eſt indi-
„ gne d'un cœur Anglais de nourrir
„ des ſentimens qu'un Romain n'eût
„ pas avoués. Auſſi lorſque quelqu'un
„ de nos jeunes Seigneurs a pris dans
„ ſes voyages quelques nuances des
„ manières étrangères, il craindroit
„ d'être montré au doigt, ſi avant de
„ mettre le pied dans Londres il n'avoit
„ eu ſoin de les effacer en paſſant le
„ détroit Britannique : & s'il arrivoit
„ que l'un d'eux voulut faire le galant
„ & l'empreſſé auprès de nous, il fau-
„ droit que nous fuſſions bien crédules
„ pour ajouter foi à ſes diſcours : peut-
„ on ſe fier à des Amans éphémères
„ qui vont éteindre dans les bras de
„ l'une les feux que les yeux de l'au-
„ tre ont fait naître ?....

Ici Milady ſe ſentant un peu troublée, fut obligée de prendre un flacon de ſel d'Angleterre, & l'ayant reſpiré trois ou quatre fois, elle reprit ainſi ſon diſcours :

„ Un des plus vaſtes quartiers de
„ Londres, lieu autrefois honnête &
„ décent, eſt aujourd'hui l'aſyle d'une
„ eſpèce de femmes qui profanent à

„ toute heure les myſtères de l'Amour.
„ Avec ces modernes Circés, nos
„ *beaux* * livrés à une débauche cra-
„ puleuſe, noient dans le vin le ſou-
„ venir du vrai culte qu'on doit à
„ l'Amour; & pour faire l'apologie &
„ même l'éloge de leur conduite, ils
„ citent je ne ſais quelles ſentences de
„ Caton qu'ils nomment divines, &
„ des paſſages de leur Horace qui ſont
„ le ſupplice des oreilles honnêtes,
„ & que la licence de nos Poëtes n'a
„ que trop répétés & commentés. Il
„ ne nous manque plus aujourd'hui que
„ de voir ces femmes qui déshono-
„ rent leur ſexe, ſe réunir & former
„ une République, à laquelle un nou-
„ veau Platon a déjà préparé des loix,
„ & de voir poſer dans les places
„ publiques les Statues des Flore &
„ des Phriné, comme on les a vues
„ à Rome & dans la Grèce, lorſque
„ la diſſolution étoit parvenue au plus
„ haut degré. O combien de fois n'ai-
„ je pas entendu nos vieilles Ladys

* C'eſt l'expreſſion Angloiſe qui revient aux *agréables*, aux *petits-maîtres*.

„ se rappeller les jours heureux du
„ règne de Charles II ! La nation alors
„ étoit puissante au dedans, redoutée
„ au dehors : alors, Dieu charmant,
„ on connoissoit quel est le culte qui
„ vous est dû, & on vous le rendoit
„ avec fidélité : les dernières années
„ du règne d'Anne ont vû en même
„ temps la galanterie bannie de notre
„ Isle & les affaires politiques tombées
„ en décadence. Les exploits de Marl-
„ borough sont déjà pour nous d'an-
„ ciennes histoires, & la boucle de
„ cheveux ravie à Belinde * n'est plus
„ que l'image agréable de la manière
„ dont on vivoit dans un temps re-
„ culé ; comme les descriptions qui
„ font regretter à tous les peuples le
„ siècle d'or. Quand sera-ce, ô puis-
„ sante Divinité, quand sera-ce que
„ du sombre cahos où nous sommes
„ plongés on verra sortir les premiers
„ rayons de la lumière, & que l'obs-
„ curité qui nous afflige laissera paroî-
„ tre un beau jour ? Quand sera-ce

* Allusion au Poëme de Pope si bien tra-
duit par M. Marmontel.

„ que les douces impreſſions qui at-
„ tirent les cœurs ſous vos loix ſe
„ feront ſentir à nos concitoyens ? Eux
„ qui ſe flattent d'obéir en tout à la
„ raiſon, & de tourner toutes leurs
„ idées vers elle, que ne prennent ils
„ pour modèle les Chinois ? Ce peu-
„ ple fameux par ſa haute & antique
„ ſageſſe, a porté une loi par laquelle
„ on refuſe une retraite dans l'enceinte
„ des villes à cette eſpèce de femmes
„ qu'on regarde parmi nous comme
„ des Divinités : c'eſt ainſi qu'il les
„ tient dans un aſſujettiſſement plus
„ bas que celui des Ilotes à Sparte.
„ Mais il eſt difficile de prendre avec
„ ſuccès de ſages précautions, quand
„ la nature eſt déjà ſubjuguée par des
„ habitudes vicieuſes.

„ C'EST à ceux qui ont été les
„ martyrs de ces triſtes erreurs à re-
„ clamer contre les funeſtes conſé-
„ quences de ces orgies nocturnes &
„ licencieuſes ; c'eſt à eux à ramener
„ dans le vrai ſentier du bonheur ceux
„ qui s'en écartent : mais où ſait s'ar-
„ rêter la perverſité des hommes ? Ils
„ croient marcher avec ſécurité au mi-

„ lieu des périls , comme Minerve
„ couverte de l'Egide dans l'horreur
„ des combats ; & l'impunité qui les suit
„ fait triompher le vice & étend son
„ pouvoir.

„ Tels sont les désordres (& plût
„ au Ciel qu'ils fussent les seuls !) qui
„ se sont glissés dans le systême de nos
„ affaires , si cependant on peut don-
„ ner le nom de systême à ce qui n'est
„ qu'anarchie & confusion. S'il existe
„ encore parmi nous quelqu'un qui
„ aime la Patrie comme il faut l'aimer,
„ qu'il doit s'affliger de l'aveuglement
„ & de la nonchalance des Anglais
„ dans ce qui leur est le plus impor-
„ tant ! Ils ont trouvé, ils ont montré
„ aux autres nations l'anatomie de
„ l'ame, la figure du globe que nous
„ habitons, la route des planettes qui
„ tournent avec nous autour du soleil ;
„ mais ils ont négligé la science qui
„ méritoit le plus leurs soins & leur
„ attention ; ils ignorent que l'amour
„ est la seule douceur que le Ciel ait
„ versée dans la coupe de la vie, pour
„ en rendre l'amertume plus suppor-
„ table aux humains.

„ Mais, grand Dieu, ſi ma patrie
„ a mépriſé votre culte, ne l'accablez
„ point pour cela du poids de votre
„ colère : laiſſez-vous fléchir, ſoyez
„ ſenſible aux prières de celles qui
„ vous ſont dévouées; qu'on vous
„ érige un temple dans notre Iſle, &
„ on pourra alors la compter parmi les
„ Iſles fortunées. Et ſi vos efforts ſont
„ inutiles, ſi nos Anglais réſiſtent à
„ vos loix, s'ils ſe piquent toujours de
„ demeurer ſéparés du reſte du monde
„ & affranchis de votre empire; qu'ils
„ apprennent à craindre votre courroux
„ en voyant les effets de votre juſti-
„ ce : ſouvenez-vous qu'il ne convient
„ de temporiſer & de recourir à l'a-
„ dreſſe, que lorſqu'on n'eſt pas aſſez
„ puiſſant pour employer la force. „

Ainsi finit Milady; & peut-être qu'en finiſſant elle auroit verſé quelques larmes; mais la fierté ſut les retenir. Madame de Jaſy, à qui il sembloit que depuis long-temps Milady auroit dû finir, fit une révérence fort négligée, & affectant de graſſéyer un peu, elle parla en ces termes.

„ Je ſavois bien déjà combien je

„ devois de reconnoiſſance à la deſtinée „ qui m'a fait naître Françaiſe ; mais je „ ſens encore mieux le prix de ce bon- „ heur, depuis que j'ai entendu les juſtes „ plaintes de Milady. Oui, aimable Di- „ vinité, je vois bien que c'eſt à nous „ que vous avez réſervé vos plus dou- „ ces atteintes, & que vous avez fait „ de la France votre nation favorite. „ Je ſuis certaine par avance que vous „ n'avez formé cette aſſemblée, que „ pour y décider ſolemnellement que „ tous les peuples doivent adopter „ & imiter les hommages que nous „ vous rendons, comme ils ont déjà „ adopté notre langue & nos modes.

» MAIS, s'il m'eſt permis de le dire, „ Dieu charmant, nous ne ſommes „ point abſolument indignes de vos fa- „ veurs. Dans quelle langue a-t-on „ jamais fait avec plus de ſuccès la „ peinture de vos triomphes que dans „ la nôtre ? Où regnez-vous avec plus „ d'autorité que ſur nos théatres, qui „ ſont la vraie école des mœurs & du „ bon ton ? Quels écrivains ont reculé „ les bornes de votre empire comme „ les nôtres ont fait en chantant vos

„ louanges aux nations les plus éloi-
„ gnées ?

» Nous avons banni des liaisons
„ que vous formez, tout ce qu'elles
„ pouvoient avoir d'ennuyeux & d'im-
„ portun, comme nous avons chassé
„ de la bonne compagnie le ton céré-
„ monieux qui la faisoit languir. Nous
„ abandonnons l'ennui & les cérémo-
„ nies aux étrangers ou aux provinciaux,
„ qui lisent encore Cassandre & l'As-
„ trée. Aussi peut-on dire avec jus-
„ tice ;

On ne vit qu'à Paris, & l'on végète ailleurs.

„ Les querelles entre Amans, les
„ longs discours, les jalousies, les
„ doléances amoureuses, tout cela
„ étoit bon dans ces temps gothiques,
„ où l'on connoissoit les Cours d'A-
„ mour * & leurs arrêts ; les chaînes,

---

* Les Cours d'Amour n'étoient autre chose que des sociétés de gens d'esprit des deux sexes, lesquelles s'étoient formées en Provence vers le XI. siècle. Ils se communiquoient leurs ouvrages, & ils s'entretenoient sur différentes matières, où l'amour avoit toujours part. Les brouilleries & les

„ les prisons créées par l'imagination
„ des amans, ces guerres que les sens
„ livrent à la raison, sont les vains
„ prestiges d'une métaphysique qu'il
„ faut renvoyer au bon vieux temps.
„ Ce n'est pas le langage du cœur,
„ ce n'est pas sur ce ton, ô Dieu
„ d'Amour, que vous inspiriez les vers
„ que soupiroit Tibulle. Eh quoi !
„ dans un siècle où les sciences les
„ plus abstraites sont rendues faciles,
„ & où l'on trouve Descartes & New-
„ ton sur la toilette d'une Marquise, *
„ faudroit-il donc rendre l'art d'aimer si

---

jalousies des Amans étoient l'objet le plus ordinaire de leurs jugemens ; on y faisoit décider les disputes que les *Tansons* faisoient naître sur ce sujet. Les *Tansons* étoient une sorte de poésie, que les Troubadours ou Trouvères avoient mise en crédit, & où ils traitoient des questions curieuses sur l'amour & sur les amans. Martial d'Auvergne donna dans la suite un recueil de pareils jugemens, intitulé *Arresta Amorum*, sur lequel Benoît le Court, fameux Jurisconsulte, fit paroître, en 1533, un savant Commentaire en Latin.

* Chacun sait que M. Algaroti a été fort lié avec Mme. la Marquise du Châtelet.

„ difficile ? Quelle imbécillité de vou-
„ loir ſubtilement analyſer les ſenti-
„ mens du cœur, & de prétendre
„ que la réflexion doit en être la ſour-
„ ce ! Quelle miſère de perdre à rê-
„ ver le temps qui nous eſt donné
„ pour jouir ! Ne ſait-on pas que ſi
„ l'amitié eſt lente à ſe former, il ne
„ faut à l'Amour qu'un inſtant ? Ou-
„ blie-t-on

Qu'il eſt des nœuds ſecrets, qu'il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe ſentent piquer
Par ce je ne ſais quoi, qu'on ne peut expliquer.

» QUELLE eſt la femme la plus at-
„ tachée à l'ancienne façon d'aimer,
„ qui ne changeât point d'avis, ſi
„ elle voyoit ſeulement trois fois à
„ Paris un homme à la mode ? Il eſt
„ également le favori de Mars & celui
„ de Cythérée : les Muſes, les Graces &
„ les Arts agréables répandent à l'envi
„ leurs dons ſur lui : il eſt l'arbitre de
„ l'élégance & du goût ; il fait les

„ plaisir d'un souper. Dites-le vous-
„ même, Dieu d'Amour, que sert de
„ réfléchir & d'attendre, si on ne peut
„ vous résister? D'ailleurs, en abré-
„ geant les formalités qu'on exigeoit
„ autrefois, en cédant plutôt, nos
„ sentimens paroissent un prix accordé
„ au mérite, & non un tribut que la
„ persécution arrache.

„ Je sais que nos Amans ne sont
„ pas autrement discrets, & qu'ils sont
„ accoutumés à trouver insipides les
„ plaisirs dont ils n'ont pas fait con-
„ fidence à dix ou douze de leurs
„ meilleurs amis. Mais nous pardon-
„ nons aisément une faute légère dont
„ l'amour ou la vanité est le princi-
„ pe, & qu'après tout, nous devons
„ nous imputer.

» Cette nation, toujours agitée
„ comme la mer qui l'environne, &

Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté;

„ de quel agrément peut elle jouir, si
„ son cœur ne prend jamais part aux
„ plaisirs qu'elle cherche? Livrés sans
„ cesse aux fantômes de leur imagi-
„ nation, sans cesse tourmentés par

„ la

„ la jalousie, par cette passion odieuse
„ qui donne à l'amour toutes les appa-
„ rences de la haine, à quel bonheur
„ peuvent prétendre les sectateurs des
„ rafinemens métaphysiques que l'Italie
„ a vu naître? Pour nous qui sommes
„ placés au sein de la raison & de
„ l'urbanité, l'amour est un lien déli-
„ cieux qui unit les cœurs; les char-
„ mes personnels, les agrémens de
„ l'esprit le resserrent; & il devient
„ la source d'une volupté toujours re-
„ naissante, & toujours suivie de nou-
„ veaux désirs.

» JAMAIS l'ennuyeuse satiété ne
» vient empoisonner nos plaisirs; nous
» la prévenons en nous hâtant de dé-
» clarer que nous n'aimons plus, avec
» la même ingénuité que nous avons
» avoué que nous aimions. On sait
» bien que les passions ne peuvent &
» ne doivent point être éternelles; on
» se livre aux penchans qu'inspirent la
» mode, la variété & la nouveauté
» des objets qui s'offrent tous les jours
» à nos regards: ainsi il est impossi-
» ble que l'ennui, triste enfant de l'u-
» niformité, se montre parmi nous.

» Le vulgaire nous accuse de légéreté;
» mais vous, Amour, vous nous re-
» garderez sans doute comme le peu-
» ple le plus constamment soumis à
» votre empire. Former sans cesse de
» nouveaux nœuds, c'est répéter l'hom-
» mage qu'on vous doit, c'est vous le
» rendre de la manière la plus digne de
» vous.

„ Le galant Ovide, digne de naître
» Français, Ovide a entrevu il y a
» long-temps quelques rayons de la
» lumière qui nous guide dans le vrai
» sentier de l'amour. Mais il étoit ré-
» servé à notre siècle & à notre nation
» de trouver les moyens d'accorder le
» cœur & la raison, & de les faire
» concourir ensemble à rendre l'amour
» plus facile & plus agréable. Cultiva-
» teurs prudens de cette plante précieu-
» se, nous en avons élagués les bran-
» ches inutiles, & n'y avons laissé que
» celles qui pouvoient la rendre plus
» belle à la fois & plus féconde. Aussi
» la marque la plus sûre que le Dieu
» de Cythère puisse donner du soin
» qu'il a de faire le bonheur du monde,
» c'est de faire obéir tous les peuples

» aux loix qu'il nous a dictées. Par-là
» nous ferons parvenir nos arts & nos
» plaisirs jusqu'aux contrées où nos ar-
» mes n'ont pas encore pénétré. »

Madame de Jasy termina là son discours, se croyant certaine des suffrages de l'Assemblée, & la Signora Béatrix, avec un air un peu composé commença ainsi le sien.

» Quoiqu'il ne soit rien qui puisse
» me faire autant d'honneur, que le
» choix qu'on a fait de moi pour être
» envoyé devant le Dieu dont la puis-
» sance fait rompre ce qu'il y a de
» plus inflexible, & humilier ce qu'il
» y a de plus élevé; cependant quand
» j'ai fait attention à l'importance de
» l'emploi confié à mes foibles talens,
» & à la conséquence dont il étoit
» pour l'honneur de la nation que je
» devois représenter ici, j'ai douté
» long-temps si je pouvois m'en char-
» ger, ou si je n'aurois pas mieux fait
» de le laisser à quelqu'autre qui en
» fût plus capable que moi. Tandis
» que je flottois dans l'incertitude de
» ces réflexions, une idée qui m'est
» venue a calmé mes agitations & mes

» doutes : je me ſuis dit que puiſque
» la cauſe que j'avois à ſoutenir devant
» l'Amour ſur les ſentimens qu'il fait
» naître étoit ſi juſte, je devois entrer
» dans la carrière avec confiance, dans
„ l'eſpoir qu'il me ſuggéreroit lui-même,
„ comme je l'en ſuppliois, les raiſons
„ les plus preſſantes pour venir à bout
„ du deſſein dont j'étois chargée.

» SOIT que le Ciel ait jetté ſur
„ nous dans ce ſiècle des regards de
„ colère, ſoit que la dépravation de
„ l'eſprit en ſoit la cauſe, il y a long-
„ temps que l'Italie ne voit que déſor-
„ dres & ſcandales dans le culte de
„ l'Amour. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas
„ encore ſans défenſeurs, mais il eſt
„ à craindre que les efforts du plus
„ grand nombre ne l'emportent ; &
„ ce qui juſtifie cette crainte, c'eſt
„ que, comme l'a dit un célèbre écri-
„ vain, on s'apperçoit tous les jours
„ que la nature humaine panche de
„ plus en plus vers le mal.

„ LES vicieuſes habitudes que Milady
„ a détaillées avec tant d'éloquence,
„ & les maximes que Madame vient
„ d'expoſer d'une manière ſi ingénieu-

„ ſe, ont cauſé également dans notre
„ Italie les troubles & les maux qui
„ corrompent votre culte, ô Dieu
„ d'Amour : d'un côté on abandonne
„ votre Temple ; de l'autre, on le
„ profane : d'un côté, les hommages
„ qu'on vous rend reſſemblent à ceux
„ des Egyptiens, leſquels, à ce qu'on
„ dit, prodiguoient l'encens & les ſa-
„ crifices aux plus vils animaux ; de
„ l'autre côté, on paroît vouloir imi-
„ ter les Grecs, qui attribuoient à leurs
„ Dieux les foibleſſes des hommes, &
„ qui enſuite prenoient leurs Dieux
„ pour modèles. Pour ce qui eſt des
„ déſordres qui regnent en Angleter-
„ re, que la force de l'exemple a fait
„ adopter chez nous, & qui ont égaré
„ quelques-uns de vos partiſans, le
„ moindre rayon de lumière ſuffira pour
„ les diſſiper. Il n'en eſt pas de même
„ des maximes Françaiſes : il eſt in-
„ croyable combien en peu de temps
„ elles ont pris d'empire parmi nous,
„ & ce n'eſt pas un projet facile de
„ vouloir détruire tout le mal qu'elles
„ ont fait. Il eſt parvenu au point que
„ pluſieurs de nos compatriotes, eſ-

„ claves des modes & des coutumes „ étrangères, ſemblent rougir d'être „ nés dans ces belles contrées que „ l'Appennin, les Alpes & la mer „ environnent, d'être citoyens de ce „ pays, qui a étendu par tout ſa main „ triomphante, & à qui toutes les au- „ tres nations doivent leurs mœurs, „ leurs loix, leurs arts & juſqu'à leur „ langage. Ils ont formé une nouvelle „ ſecte, qui a pris pour deviſe : *Plaiſir* „ *ſans peine.* L'entrée de leur Lycée „ eſt vaſte & libre ; les déſirs, les „ agrémens s'y raſſemblent de toutes „ parts : le ſéjour d'Armide & celui „ d'Alcine étoient en apparence moins „ délicieux. Il n'eſt pas étonnant après „ cela qu'on y accoure de toutes les „ parties du monde, & que preſſé de „ jouir du bonheur qu'on y promet, „ & dont on eſt bientôt détrompé, on „ ſe laiſſe prendre à de ſi flatteuſes „ amorces. Mais hélas, quelle idée „ peut on raiſonnablement ſe former „ des plaiſirs qui ne ſont mêlés d'au- „ cune peine ? s'il eſt vrai, comme „ de graves Auteurs l'on dit, qu'une „ qualité quelconque ne ſe connoît

„ bien, qu'en la comparant à la qua-
„ lité contraire qui lui eſt eſſencielle-
„ ment unie; comment peut-on con-
„ noître le plaiſir que cauſe la préſence
„ de l'objet aimé, ſi on n'a pas eu
„ quelquefois à gémir des douleurs de
„ l'abſence? Et cependant, ils ne
„ voient pas, ces novateurs qui pré-
„ tendent réformer les loix de votre
„ empire, ils ne voient pas, dis-je,
„ que vouloir ôter à l'amour les pei-
„ nes & les ſoupirs, c'eſt vouloir le
„ dépouiller de ſes charmes & de ſes
„ plaiſirs. Quand on conſidère quelle
„ eſt la fin qu'on ſe propoſe en ai-
„ mant, on ſait bien qu'il y a de la
„ douceur dans les tourmens que l'a-
„ mour cauſe, & dans les larmes qu'il
„ fait verſer: on le ſait bien, lorſque
„ penſant que nous ne faiſons chacun
„ que la moitié d'un tout, qui n'eſt
„ entier que par la réunion des deux
„ parties; on ſe cherche ſoi-même
„ hors de ſoi, on tâche de ſe re-
„ trouver dans autrui, & de parvenir
„ ainſi à l'état primitif du bonheur dont
„ nous ſommes déchus. On le ſait
„ bien, Dieu de Paphos & de Cy-

„ thère, quand on a reçu de vous ces
„ ailes qui nous élèvent au-dessus des
„ voluptés vulgaires, pour aspirer à
„ ces plaisirs qu'on goûte toujours sans
„ s'en rassasier, & qui n'attachent nos
„ regards sur des beautés périssables,
„ qu'autant qu'on les envisage comme
„ servant de degrés pour parvenir à
„ la connoissance de la beauté suprême
„ & par excellence. Ces vérités, en-
„ seignées autrefois par le divin Pla-
„ ton, ont été depuis répandues dans
„ l'Univers par le Dante & par Pétrar-
„ que. Le premier a fait briller à tous les
„ yeux la flamme pure & désintéressée
„ dont il brûloit pour Bicé, & il l'a
„ célébrée en prose & en vers : le
„ second, aima & chanta Laure pen-
„ dant vingt-un ans, & l'ayant per-
„ due la pleura encore aussi long temps.
„ Je ne dois pas non plus passer sous
„ silence le Bembo qui, rival de Pé-
„ trarque & de Dante, a montré sa-
„ vamment & avec élégance dans ses
„ Asolains, * quelle est l'étoile que

---

* *Gli Asolani*, ouvrage du Cardinal Pierre Bembo, ainsi nommé parce qu'il le

» doivent consulter ceux qui navigent
» sur la mer d'Amour : c'est lui qui
» nous a donné la boussole avec la-
» quelle nous pouvons diriger d'une
» main sûre nos voiles & notre gou-
» vernail dans la route du bonheur.
» Voilà, ô Dieu puissant, voilà ceux
» que vous avez éclairés : ce sont eux
» qui ont fondé l'école de laquelle on
» bannit

Cet amour qui nâquit des vices des mortels,
Et dont l'aveuglement a dressé les Autels,

» & où on tient pour maxime que l'A-
» mour bien connu & dans son essence
» n'est, ainsi que je l'ai déjà insinué,
» qu'un nœud tout spirituel que lie
» l'ame aimante à l'objet aimé. La mo-
» de n'a pu faire encore que les fem-
» mes qui connoissent vraiment l'Amour

---

composa à Azolo, ville du Trévisan. Ce sont des entretiens sur l'amour, qui eurent, dès qu'ils parurent, tant de vogue parmi les hommes & les femmes, qu'on auroit passé alors, (en 1505) en Italie pour ne point avoir de monde, si on ne les avoit point lûs. *Nicéron.*

» se laissent prendre aux agrémens de
» ceux qui peut-être sont aimables,
» mais qui ne savent pas aimer, &
» qui par les gentillesses de l'esprit
» profanent le langage du cœur. Nous
» distinguons vos vrais sectateurs de
» ceux qui n'en ont que l'apparence par
» les épreuves de leur vertu ; c'est cette
„ vertu qui est le principe de nos pen-
„ chans : aussi croissent-ils à mesure
„ que nos Amans nous donnent des
„ preuves de leur constance, de leur
„ fidélité, & d'un désintéressement qui
„ les fait s'oublier eux-mêmes, pour ne
„ s'occuper que du bonheur de ce
„ qu'ils aiment. Un Amant de ce genre
„ ne fait pas un pas qu'il n'ait sa maî-
„ tresse pour objet ; il lui attribue tout
„ ce qu'il pense, tout ce qu'il dit,
„ tout ce qu'il fait de bien, & sur-
„ tout il ne laissera jamais errer ses
„ yeux sur d'autres beautés que celle
„ qui l'a charmé. Il ne prend point
„ d'ombrage à l'aspect de ses rivaux,
„ il n'a jamais d'idée qui puisse outra-
„ ger la délicatesse de son amante, &
„ en tout cas, un coup d'œil suffit
„ pour chasser tous les soupçons qui

„ pourroient naître dans ſon ame ; une „ ſeule parole fait ſon bonheur, & un „ regard lui ſemble une récompenſe „ ſuffiſante pour quinze années de ſou- „ pirs & de ſoins.

» Il en eſt de ces vrais Amans, & „ quelle gloire ne méritent pas celles „ qui ſont l'objet de leurs penſées, & „ qui inſpirent une ſi belle paſſion, „ puiſque la douleur, la honte, le blâ- „ me & l'affront, ſont les fruits ordi- „ naires de celles qui n'ont pour but „ que la licence & le changement de „ ces paſſions, qui ne peuvent gou- „ verner qu'une ame mépriſable, qui „ obſcurciſſent la raiſon, qui font naî- „ tre le vice, & qui enfin aſſerviſſent „ l'homme & le mettent au rang des „ plus vils animaux. Et plût au Ciel „ que les exemples de ces vicieuſes „ paſſions fuſſent plus rares ! Et notre „ ſiècle & notre nation auroient moins „ à rougir.

» Puisse, puiſſe toujours croître la „ force de vos vrais ſectateurs ! Vous „ ſeul, Dieu des plaiſirs, pouvez opérer „ ce changement; qu'ils ne ſongent qu'à „ ramener à ſes vrais principes le culte

,, de l'Amour, & à faire regner les
,, ſentimens de ce Platon, * que ſa
,, ſageſſe a rendu digne du titre de di-
,, vin, & avec lequel on a dit avec
,, raiſon, qu'il valoit mieux errer, que
,, de trouver la vérité avec les autres
,, Philoſophes.

» Ce ſera alors, ô Dieu de Cythè-
,, re, que les nations connoîtront l'eſ-
,, ſence des feux que vous allumez, &
,, dont rien ne ſouille la pureté. On
,, ſaura alors que cette flamme qui nous
,, vient du Ciel, eſt augmentée par
,, de chaſtes ſoupirs & tempérées par
,, de douces larmes; que ce n'eſt pas
,, la groſſiéreté qui la nourrit & l'en-
,, tretient, comme celle que les An-
,, glais connoiſſent, & qu'elle ne s'é-
,, teint pas au moindre ſouffle, comme
,, celle qui brille parmi les Français.
,, Et ſi ces deux eſtimables nations con-
,, tentes de leurs faux ſyſtêmes, reſtent
,, attachées à leurs erreurs, c'eſt qu'el-
,, les n'ont jamais éprouvés la volupté
,, pure, réſervée à ceux en qui le *Beau*

---

* Chacun ſait ce que c'eſt que cet Amour Platonique, dont perſonne n'eſt la dupe.

„ *éternel* * a versé ce sentiment noble
„ & délicat, qui seul mérite le nom
„ d'Amour, puisque c'est lui qui nous
„ fait quitter des affections basses &
„ terrestres pour nous élever & nous
„ mettre dans le chemin qui conduit
„ aux Cieux. „

PENDANT la harangue de la Signora Béatrix, Madame de Jasy avoit souvent fait des mines qui marquoient son impatience, & plus d'une fois elle avoit ri sous son éventail : mais Milady Gravely étoit encore dans la même attitude où elle étoit en finissant son discours.

L'AMOUR leva alors la main, & chacun fut attentif pour savoir ce que ce signe vouloit exprimer. Les trois Dames, qui étoient déjà debout, se retirèrent un peu à l'écart, & alors deux enfans de la suite du Dieu, jettèrent dans le feu qui étoit resté allumé sur un autel, de la plus précieuse gomme qui coule des arbres de Cythère : une fumée qui s'éleva en forme d'un petit

* Expression du Platonisme.

nuage, remplit tout le temple d'une odeur agréable, & déroba l'Amour aux regards des trois Dames.

Le Conſeil attendoit en ſilence qu'il prit une réſolution : ſon attente fut bientôt ſatisfaite. ,, La Volupté, dit le Dieu,
,, a ſuggéré le meilleur parti que l'on
,, pût prendre ; l'effet l'a prouvé clai-
,, rement : Ces Dames m'ont rendu un
,, compte fidèle de l'état où ſont dans
,, les différentes parties de l'Europe les
,, choſes qui me concernent : je vois
,, que la différence des ſectes qui par-
,, tagent mon empire a fait éclore de
,, grands abus, que tout y reſpire une
,, licence tumultueuſe, & que bien-
,, tôt le défaut de diſcipline mettra
,, tout en déſordre, ou le rendra ſi
,, foible, qu'il ne pourra plus ſe ſou-
,, tenir. Tel eſt l'état où les diſſenſions
,, qui le déchirent l'ont réduit ; le re-
,, mède ne peut être trop prompt pour
,, des maux ſi grands. C'eſt la Vo-
,, lupté qui a commencé ce grand ou-
,, vrage ; c'eſt à elle à l'achever. On
,, peut s'en fier à elle ſans craindre de
,, s'égarer, puiſque perſonne n'a plus
,, de talens qu'elle pour adoucir l'âpre-

„ té des uns, pour concilier les esprits
„ divisés des autres, & pour prescrire
„ à tous les changemens qui leur con-
„ viennent.

La Volupté ayant donc fait rasseoir les trois Dames sur leurs sophas leur tint ce discours : On crut en l'entendant entendre la plus agréable mélodie, & les gestes qui animoient sa voix ressembloient aux mouvemens passionnés de la danse Ionienne.

„ Je vois par tout ce que vous avez
„ dit, Mesdames, que ceux-ci sui-
„ vent une route, ceux-là une autre,
„ mais que tous tendent au même but,
„ & que le bonheur, objet éternel des
„ travaux du vulgaire & des spécula-
„ tions du sage, est le terme qu'ils
„ se proposent. Il ne s'agit donc que
„ de voir quel est, des chemins qu'ils
„ parcourent, celui qui mène le plus
„ sûrement à leur but; afin que livrés
„ à leurs caprices, & dupes de l'ap-
„ parence trompeuse du plaisir, ils ne
„ tombent pas dans les pièges du mal-
„ heur & de l'ennui.

„ Ceux qui dépouillent le plaisir
„ des charmes que l'imagination lui

„ prête, & qui cherchent des cœurs
„ qui ſe vendent, n'ont pas même
„ l'idée du bonheur. Je ne vois rien
„ de plus miſérable qu'un Sultan qui
„ ne voit dans les hommes que des
„ eſclaves, & dans les femmes, que
„ les victimes de ſes déſirs. Entouré
„ de ſes Odaliques qui n'oſent jetter
„ ſur ſon front ſévère que des regards
„ en deſſous, il eſt taciturne *comme la*
„ *nuit* * tandis qu'elles volent avec la
„ promptitude de la lumière au moin-
„ dre ſignal qu'il leur fait. Il n'a ja-
„ mais parcouru les régions immenſes
„ de l'imagination ; il ignore ces obſ-
„ tacles qu'il eſt ſi doux de vaincre ;
„ il cueille les roſes de l'amour ſans
„ ſentir les épines qui en augmentent
„ le prix, il paſſe avec rapidité les
„ avenues du bonheur, il ne ſait pas
„ combien il eſt agréable d'y marcher
„ pas à pas. Eſt-ce être heureux que
„ de ne pouvoir goûter ſon triomphe,

---

* J'ai conſervé volontiers cette expreſſion de l'original : elle m'a paru vive & énergique ; quoiqu'elle ſoit avec ce qui ſuit un vrai *concetti*.

„ que

„ que de négliger les petites attaques
„ qui précédent le combat, & de ne
„ compter pour rien les petits avanta-
„ ges qui préſagent la victoire. On eſt
„ bien loin de connoître le plaiſir,
„ quand on ne ſait pas quel charme
„ il y a à voir d'une belle qui par-
„ tage nos ſoupirs, les joues ſe colorer
„ de la tendre rougeur de l'amour,
„ & ſes yeux ſe tourner ſur un amant
„ aimé, malgré les efforts d'une timide
„ pudeur. Si vous le vouliez, Meſda-
„ mes, vous & celles qui vous reſſem-
„ blent, un changement ſi avantageux
„ deviendroit peut-être facile. Il faut
„ pour cela éviter avec ſoin cette auſ-
„ térité rigide qui fait fuir l'amour,
„ & ces caprices inſupportables qui
„ émouſſent ſes traits. Il faut s'efforcer
„ d'oppoſer l'éloquence ſéduiſante des
„ graces au bavardage des vieillards,
„ & aux mauvais propos des jeunes
„ gens. Il eſt eſſentiel ſur-tout de ne
„ pas négliger les agrémens d'une pa-
„ rure analogue au genre de ſa beau-
„ té, la parure eſt à la beauté ce qu'à
„ l'eſprit ſont les talens. Telle femme,

„ pour avoir ſû placer ſes mouches à
„ propos du côté gauche plutôt que du
„ côté droit, s'eſt attiré les regards & les
„ attentions de ceux qui vivoient au-
„ tour d'elle, elle qui périſſoit aupa-
„ ravant dans une ennuyeuſe ſolitude.
„ Si on voit des femmes prendre un
„ parti dans les affaires d'état, c'eſt
„ pour s'en faire un qui prenne les
„ intérêts de leurs charmes ; & pour
„ acquérir un avantage qui flatte leur
„ fierté, elles emploient toutes les
„ reſſources de la parure. Auſſi arrive-
„ t-il ſouvent que ceux dont l'élo-
„ quence tonne au milieu du Sénat,
„ ne dédaignent point les frivoles en-
„ tretiens d'un cercle. Un pays où
„ les Thémiſtocles renaiſſent, doit
„ avoir auſſi ſes Alcibiades : & après
„ y avoir appris à ſuivre les planettes
„ dans les routes qui leur ſont tracées,
„ on n'y doit point ignorer le chemin
„ qui conduit au vrai bonheur dont
„ l'Amour ſeul eſt la ſource.

„ Pour ceux qui voltigent de plai-
„ ſirs en plaiſirs, ils ſemblent qu'ils
„ ſoient plus flattés de paroître heureux

„ que de l'être en effet : pour vouloir
„ essayer trop , ils ne goûtent rien.
„ La mode a des loix que les belles
„ ne peuvent violer ; mais elles ont
„ des caprices qu'il faut respecter com-
„ me les arrêts du destin qui soumet-
„ tent les Dieux mêmes : on ne les
„ verra pas s'attacher à un homme à
„ la mode, pour le seul plaisir de lui
„ paroître aimable , & se laisser sé-
„ duire par un éclat qui ne fait qu'é-
„ blouir. La sympathie fait naître
„ l'amour , & il n'est pas de nœuds
„ plus doux que ceux dont on ne peut
„ expliquer la cause.

„ MAIS comme rien ne fait mieux
„ sentir aux hommes le charme de
„ la victoire que la difficulté qu'il y
„ a à l'obtenir ; de même ce n'est que
„ la résistance qui apprend aux femmes
„ le plaisir qu'il y a à se laisser vain-
„ cre. L'amour croît au sein de l'in-
„ quiétude ; on est plus sûre de son
„ amant quand on sait lui cacher ses
„ feux. Doit-on rougir d'avoir quel-
„ ques peines en aimant ? La douceur
„ & l'amertume sont versées égale-
„ ment dans la coupe du Dieu de

„ Cythère. * Les petites peines ſer-
„ vent à ranimer les flammes de
„ l'Amour, & à augmenter les plaiſirs.

„ Aussi ce Dieu ne peut être
„ long-temps ſéparé de la jalouſie : c'eſt
„ eſtimer aſſez peu ce qu'on poſſède
„ que de n'être jamais troublé par la
„ crainte de le perdre ; non cependant
„ qu'on doive ſe livrer à cette frénéſie
„ inſenſée qui ſe repaît de ſoupçons,
„ qui avec cent yeux, verroit tout ſous
„ un ſiniſtre aſpect, & qui rend à la fin
„ indigne de retour celui qui en eſt
„ poſſédé.

„ Si quelqu'un peut échapper à
„ ce danger c'eſt ce peuple heureux
„ qui eſt ſi aimable & qui le fait ſi
„ bien ; ce ſont ces vaillans Sibarites
„ pour qui naiſſent à la fois les lau-
„ riers de Mars & les myrthes de Vé-
„ nus ; eux qui cherchent à allonger
„ le cours de la vie en variant & mul-

---

* L'Italien dit : *la mère d'Amour ſe nomme douce-amère ; dolceamara ſi chiama.* J'ai préféré une figure qui fait image à une expreſſion que notre langue ne reçoit plus depuis Marot.

„ tipliant les plaiſirs, & qui ont pouſſé
„ ſi loin le plus néceſſaire de tous les
„ arts, celui de jouir de tous les inſ-
„ tans de la vie. Mais comme il n'eſt
„ aucune terre qui porte toutes ſortes
„ de fruits, il n'eſt aucune nation qui
„ doive croire qu'elle connoît tous les
„ chemins qui conduiſent au bonheur.

„ COMBIEN ne s'en écartent pas
„ ceux qui veulent mettre le raiſon-
„ nement à la place du ſentiment !
„ Les argumens, les ſophiſmes ne ſont
„ pas les armes de l'Amour.

„ LES belles doivent ſans doute
„ éprouver leurs Amans avant de céder
„ à leurs feux, mais elles ne doivent
„ pas abuſer de leur empire au point
„ d'exiger des choſes impoſſibles, ou
„ d'impoſer des loix indiſcrettes. C'en
„ ſeroit une de vouloir qu'un Amant
„ n'ait des yeux que pour ſa maîtreſſe :
„ on la trouve bien plus aimable,
„ quand on a été témoin des ca-
„ prices ou de l'affectation des autres
„ belles ; on lui trouve bien plus de
„ charmes, quand on s'eſt privé pen-
„ dant quelque temps du plaiſir de la
„ voir. Les plaiſirs ſont des fleurs,

„ qu'il faut ſavoir ménager pour leur
„ conſerver leur éclat.

„ Rien n'eſt plus louable que cet
„ orgueil patriotique qui oppoſe une
„ vigoureuſe réſiſtance aux incurſions
„ des coutumes étrangères ; mais il ne
„ doit pas être pouſſé au point d'ex-
„ clure tout ce qui n'eſt pas national ;
„ il faut ſavoir choiſir, & ne pas re-
„ jetter ce qui manque au bonheur de
„ ſon pays : quand le commerce eſt
„ fermé, & qu'une nation ne peut
„ échanger ce qu'elle a de trop contre
„ ce qui lui manque, on la voit li-
„ vrée à la barbarie & à la pauvreté.

„ Il ne faut jamais fermer l'oreille
„ aux conſeils de la raiſon, mais ſes
„ vains rafinemens ne peuvent ſervir
„ de règle au ſentiment.

„ Il ne faut ni conſulter la mode
„ au point d'étouffer un amour de trois
„ ſemaines comme s'il étoit le Neſtor
„ des amours ; ni s'entêter de l'eſprit
„ ſyſtematique au point de flatter &
„ de careſſer un amour de trente ans
„ comme s'il étoit encore au berceau.

„ Sur-tout, Meſdames, la diſcré-
„ tion eſt néceſſaire en amour : rien

„ n'irrite plus le Dieu de Cythère que
„ la profane témérité de ceux qui revè-
„ lent ſes myſtères, & qui par leur indiſ-
„ crétion le dépouillent de ſon plus
„ grand attrait. Ce n'eſt pas cependant
„ que je veuille perſuader à perſonne
„ d'introduire dans les Etats du fils de
„ Vénus cette diſſimulation politique
„ qui montre tout ſous un faux aſpect,
„ & qui dément ce qu'on a dans le
„ cœur. Tôt ou tard la vérité perce ;
„ & le ridicule qu'il y a à oppoſer ſa
„ conduite à ſes maximes, eſt la peine
„ de l'avoir diſſimulée. Les Graces,
„ compagnes de l'Amour, veulent tou-
„ jours voir l'ingénuité avec lui.

» En un mot, quand on veut
„ s'inſtruire des vrais devoirs que l'A-
„ mour impoſe, on peut mettre avec
„ les Romans de Chevalerie, ces trai-
„ tés philoſophiques où on analyſe le
„ ſentiment, & faire autant de cas
„ de ces illuſions de l'amour Platoni-
„ que, que des larmes de la Matrône
„ d'Ephèſe.

» Si l'on veut réduire l'art d'aimer
„ en principes, il ne faut pas d'autre
„ maître que celui à qui le Dieu de

„ Paphos lui-même a dicté ses leçons,
„ & que ses chants ont rendu célè-
„ bre dans tout l'Univers. Ovide a
„ tracé ses préceptes d'après les exem-
„ ples du plus grand homme qui ait
„ existé; de ce Héros qui dompta le
„ premier les Gaules, qui triompha
„ en Egypte de Cléopatre, de Pto-
„ lomée, & qui mérita de joindre les
„ roses de Cythère aux palmes dont
„ Rome ceignit son front.

„ AMANS ! avec de pareils guides,
„ vous ne vous égarerez pas du sen-
„ tier qui mène au vrai bonheur.
„ Heureux les cœurs sur lesquels l'A-
„ mour agira comme le feu sur les
„ parfums de l'Asie, qui n'exhalent
„ que ce qu'ils ont de plus exquis &
„ de plus odorant ! heureux ceux qui
„ sauront allier les différens caractères
„ des nations, & tempérer par l'a-
„ gréable vivacité des Français ce
„ qu'Albion & l'Italie ont de trop gra-
„ ve & de trop sérieux ! C'est à ces
„ mortels fortunés que les Dieux per-
„ mettent de partager avec eux le
„ nectar qu'Hébé leur verse ; c'est à
„ eux qu'il est réservé de faire vivre

„ long-temps l'Amour dans le ſein des
„ plaiſirs. „

La Volupté finit ainſi ſon diſcours; toute l'Aſſemblée, qui avoit les yeux fixés ſur l'Amour, le vit d'un ſigne de tête approuver tout ce que cette Divinité avoit dit : après quoi s'élevant dans les airs, il diſparut; & alla rendre à l'Univers par ſa préſence, la joie qu'une trop longue abſence lui avoit ôtée.

Alors les trois Dames ſortirent du Temple, & tout en marchant, elles repaſſoient dans leur eſprit ce qu'elles avoient entendu. Milady Gravely ne paroiſſoit pas fort contente; Madame de Jaſy n'avoit plus la gaieté qui l'animoit quelques inſtans auparavant; & la Signora Béatrix étoit plongé dans de profondes réflexions.

Impatiens de ſavoir ce qui s'étoit paſſé dans une Aſſemblée auſſi intéreſſante, les hommes qui avoient accompagnés les trois Belles, accouroient au-devant d'elles, lorſqu'un joli enfant de la ſuite de l'Amour * vint les aver-

* L'Italien dit *un Amorino* : quand on traduit un ouvrage du genre de celui-ci,

tir qu'on avoit fervi fous une tente magnifique placée à quelques pas du Temple, vers l'entrée d'un bofquet agréable. Elles ne fe refufèrent pas à l'invitation, & elles virent une table chargée de mets exquis ; on trempa le vin des Français avec l'eau de la Fontaine de Vauclufe ; on donna aux Italiens du Champagne pétillant & aux Anglais un vin léger & gracieux, avec une dofe de *Népenthé antipolitique*. Quand on fut forti de table, on conduifit les trois Dames & leur compagnie dans des jardins charmans, où Flore & Pomone regnoient à la fois. Les graces de l'art s'y joignoient aux graces négligées de la nature : de clairs ruiffeaux, des canaux d'une eau limpide, y ferpentoient entre des rives émaillées des plus belles fleurs. Des bocages épais arrêtoient agréablement la vue, & offroient çà & là des obélifques ou des trophées de marbre érigés à la gloire de l'Amour. Mais ce qui faifoit le plus grand charme de cet heu-

---

il feroit à fouhaiter que la langue Françaife offrît des diminutifs.

reux féjour, c'étoient les Nymphes & les Silvains qui l'habitoient : le fils de Venus leur avoit appris à l'aimer ; Venus elle-même leur avoit appris l'art de plaire ; & la Volupté préfidoit à tous leurs jeux. Les trois Dames demeurèrent quelques jours dans ce lieu fortuné ; elles y virent mettre en pratique toutes les maximes qu'elles avoient entendues dans le Temple, & les hommes qui n'y avoient pas été introduits, purent juger par là de ce que le Confeil de l'Amour avoit décidé. Ce féjour parut fi délicieux à Milady Gravely, qu'elle auroit voulu renoncer à fa patrie pour y refter ; Madame de Jafy avoit prefqu'oublié Paris, & la Signora Béatrix doutoit fi l'Ifle de Cythère n'étoit pas préférable au Ciel même.

F I N.

TABLE.

Fin de la Table.

